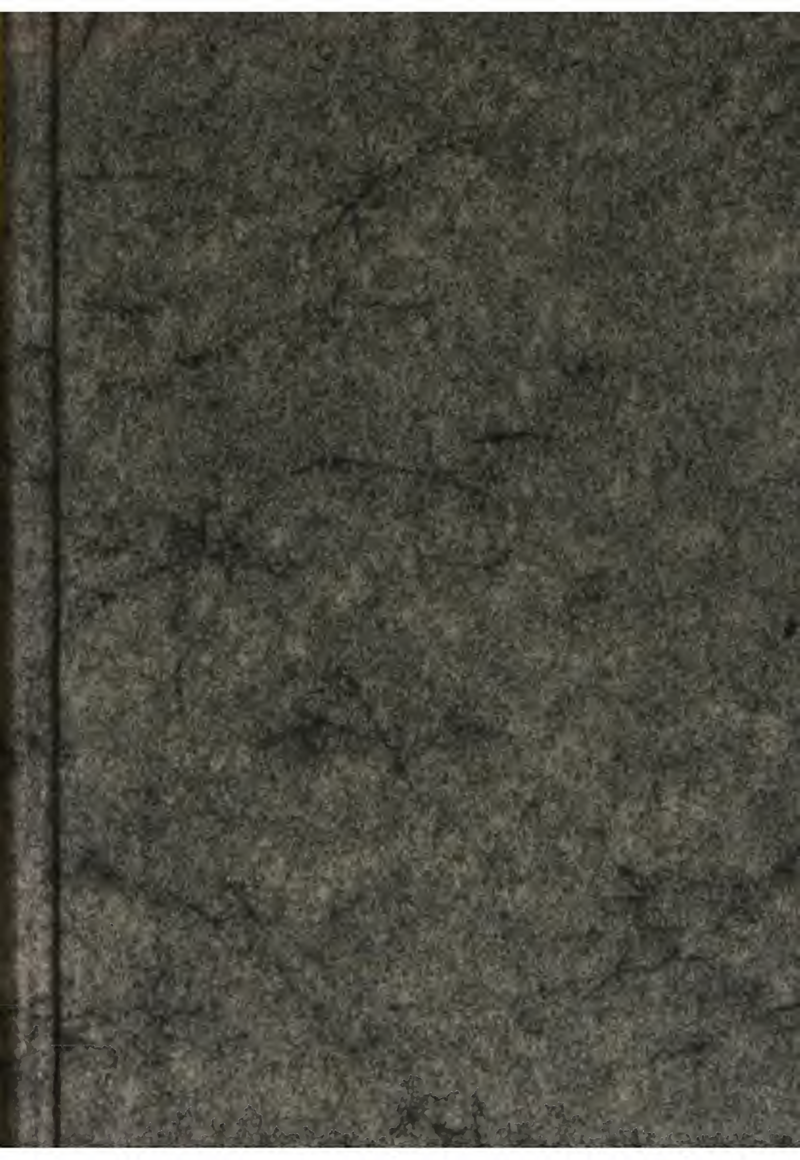






Guides illustrés à 1 franc

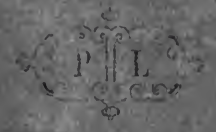
GUIDE

DE LA

LIGNE DU NORD

LONDRES

COLOGNE — AIX-LA-CHAPELLE



PARIS

PAULIN ET LE CHEVALIER

RUE RICHELIEU, 60

—

1855

GUIDE

DE LA

LIGNE DU NORD

IMPRIMERIE DE J. CLAYE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

GUIDE

DE LA

LIGNE DU NORD

LONDRES — COLOGNE
AIX-LA-CHAPELLE



PARIS

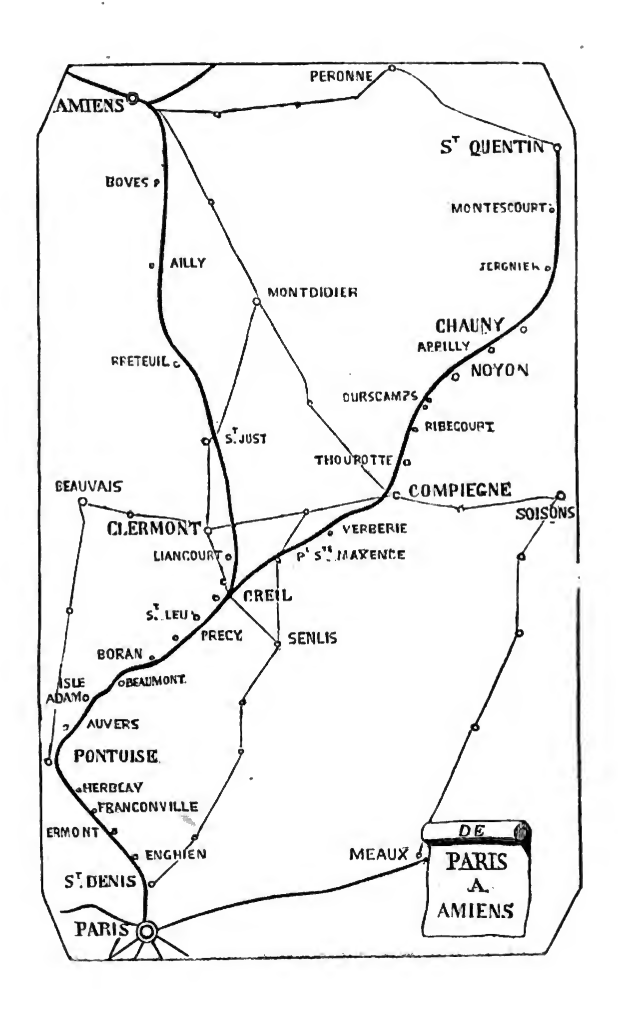
PAULIN ET LE CHEVALIER
RUE RICHELIEU, 60

1855

GUIDE

DE LA

LIGNE DU NORD


AMIENS
PERONNE
S^T QUENTIN
BOVES
MONTESCOURT
AILLY
MONTDIDIER
CHAUNY
APPILLY
NOYON
OURSCAMPS
RIBECOURT
S^T JUST
THOUROTTE
BEAUVAIS
COMPIEGNE
SOISONS
CLERMONT
VERBERIE
LIANCOURT
P^T S^TE MAXENCE
CREIL
S^T LEU
PRECY
SENLIS
BORAN
ISLE ADAM
BEAUMONT
AUVERS
PONTUISE
HERBLAY
FRANCONVILLE
ERMONT
ENGHIEN
MEAUX
S^T DENIS
PARIS
DE
PARIS
A
AMIENS

GUIDE
DE LA
LIGNE DU NORD

DE PARIS A COLOGNE ET DE PARIS A LONDRES
AVEC TOUS LES EMBRANCHEMENTS

PARIS A COLOGNE

I. — DE PARIS A AMIENS.

Pas de préambule, allons droit au fait, et, s'il est possible, aussi vite que la vapeur qui va nous entraîner. Nos billets sont pris, nos bagages pesés et enregistrés, il nous reste cinq minutes. Consacrons-les à examiner la gare, ce vaste monument, qui est devenu le vestibule du voyageur. Voici d'abord cette grande salle des Pas-Perdus qui reçoit le jour par huit arcades vitrées. C'est là que se trouvent les bureaux destinés aux bagages. C'est là que se font les adieux ; on s'embrasse, on pleure, on se serre la main, et, au premier coup de cloche, les voyageurs se précipitent dans la salle d'attente.

Vous voyez dans cette vaste salle des Pas-Perdus tous les types de voyageurs, tous les exemplaires de la classe ambulante. Voici le voyageur qui parcourt les principales

villes de France avec ses échantillons; il a l'air assuré et conquérant: beau parleur, cosmopolite, il tient son portemanteau à la main; il a un cigare à la bouche, une grosse chaîne d'or sur son gilet de couleur voyante, et une petite casquette arimée au crâne. Balzac a dépeint en habile observateur le Gaudissart dans sa *Comédie humaine.* Plus loin, le touriste enthousiaste, qui s'arrêtera devant toutes les pierres célèbres, devant tous les chefs-d'œuvre consacrés par le *port-folio*, et saluera avec vénération tous les monuments connus. Il a son carnet dans sa poche pour prendre ses notes, et il rédigera ses impressions au retour. Voici le voyageur bon bourgeois de Paris, qui se fait suivre de trois malles et d'un sac de nuit pour aller passer deux jours à Lille, tant il craint que la terre et les chemins lui manquent quand il quitte son logis; sa femme, ses enfants et ses amis le suivent jusqu'au moment du départ. A côté, une dame et son *king's-charles* : elle porte, sous son bras, un oreiller, deux châles en tartan et un manteau; elle tient à la main un grand sac tout bourré de friandises. Je n'en finirais pas s'il me fallait faire ici la description complète de ces types variés qui se croisent et se heurtent à chaque pas dans ce vaste musée qu'on appelle une salle d'attente.

Le salon destiné aux voyageurs de première classe, est riche et d'un bel aspect. Les divisions de cette salle consistent en cloisons à hauteur d'appui, surmontées d'une grille en fer richement ornementée; une tenture élégante recouvre les murs; à chaque extrémité du parallélogramme se dresse une monumentale cheminée qui rappelle les gigantesques foyers de nos pères. La façade du nord est entièrement vitrée et s'ouvre sur la gare, où l'on voit chauffer les machines, courir les employés, traf-

ner les colis, spectacle animé qui fait prendre patience à l'homme que le monstre roulant va entraîner dans sa course comme le cheval de Mazeppa.

La gare, œuvre remarquable à plus d'un titre, est divisée en deux nefs. Chaque nef est surmontée d'un comble, chef-d'œuvre de charpente où le fer a été ingénieusement mêlé au bois, ouvert par le haut pour verser dans toutes les parties de ce vaste édifice une abondante lumière. Un large quai règne dans toute la longueur : celui de l'ouest pour le départ, celui de l'est pour l'arrivée.

La cloche donne enfin le signal. Les portes de la salle d'attente glissent dans les rainures et la foule se précipite. Première classe, deuxième classe, troisième classe, tout est envahi en cinq minutes. Qu'il n'y ait que cent voyageurs, qu'il y en ait mille, qu'importe! la Compagnie pourvoit à tout. Tout le monde est appelé, tout le monde est élu.

Le coup de sifflet retentit, la locomotive siffle; elle part, elle est partie. On franchit un vaste viaduc, et l'on voit courir à droite et à gauche les maisons de La Chapelle-Saint-Denis. Voici la grande gare des marchandises, voilà les ateliers du chemin de fer, sorte de Lemnos où les Cyclopes ne manquent pas ; encore une minute et le convoi va franchir l'enceinte continue et se trouver au beau milieu de cette plaine Saint-Denis, célèbre par les chasses du bourgeois parisien, qui, il n'y a pas encore quinze ans, venait, chaque année, poursuivre dans cet immense terrain une perdrix imaginaire ou un lièvre invisible.

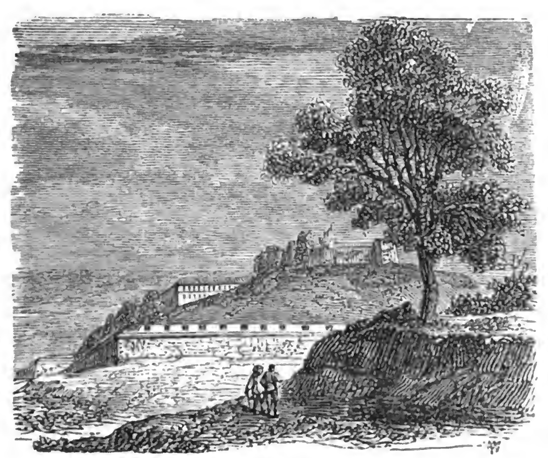
Montmartre est derrière nous, Montmartre qui est, aux yeux de l'habitant de Paris, une haute montagne où il pousse des moulins à vent. *Mons Martis*, vous dira



Paris. — Vue prise de Montmartre.

un académicien, telle est l'étymologie de cette butte célèbre. Un autre vous affirmera que *Mons Mercurii* est, étymologiquement parlant, beaucoup plus vraisemblable. Que Montmartre ait été le mont de Mars ou le mont de Mercure, peu nous importe, le fait est que les théories des prêtresses ont disparu depuis longtemps pour faire place à d'honnêtes et pacifiques rentiers qui se donnent chaque jour le plaisir de contempler, dans toute son étendue, ce vaste géant de pierres couché à leurs pieds et qu'on nomme Paris!

Aimez-vous les souvenirs historiques? Regardez à gauche les frais ombrages du château de Saint-Ouen. C'est de ce château que Louis XVIII signa, en 1814, la déclaration qui précéda de quelques jours la promulgation de la Charte constitutionnelle. De ce point, la vue



Mont Valérien.

est charmante, on aperçoit une grande partie des environs de Paris: Montmartre, Batignolles, les Buttes-Saint-Chaumont, l'île Saint-Denis, cette fraîche oasis émaillée de jolies habitations : Suresnes, ce cru célèbre par ses vins.... épouvantables; le Mont-Valérien, Bougival, tous ces aimables villages disséminés comme autant de lieux de plaisance dans la campagne parisienne.

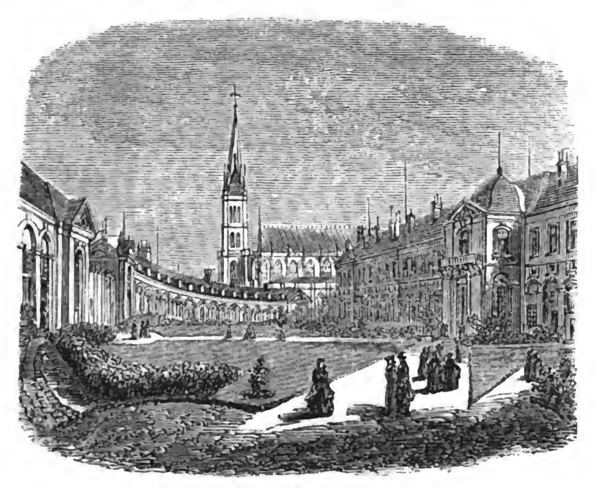
Nous voici à Saint-Denis, une sous-préfecture, s'il



Eglise de Saint-Denis.

vous plaît. Saint-Denis a une église aussi belle que les vieilles cathédrales des bords du Rhin. En 580, on éleva

un simple oratoire; mais Dagobert Ier fit construire une magnifique église et une abbaye à la place de l'oratoire. Plus tard, Pepin le Bref, trouvant l'église de Dagobert insuffisante, la fit abattre pour en construire une autre, qui ne fut terminée que par Charlemagne. Cette église eut le même sort que la précédente; elle fut démolie à son tour sur l'ordre de Louis le Jeune, qui fit bâtir à la place la basilique que nous admirons aujourd'hui. Les caveaux de cette église servaient de lieu de sépulture aux rois de France; et, aujourd'hui, pas un voyageur ne s'arrête à Saint-Denis sans aller visiter ces tombes qui contiennent la poussière de soixante rois. En 1793, les tombeaux furent violés, l'église saccagée, et ce fut Napoléon qui ordonna la restauration du vénérable temple de



Cour de la Légion-d'Honneur.

Dagobert et de saint Louis. Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe continuèrent l'œuvre de l'empereur. A côté de la basilique est la maison royale d'éducation pour les filles, sœurs, nièces ou cousines des membres de la Légion d'honneur. Les jeunes pensionnaires occupent les constructions de l'abbaye destinées jadis à servir de cloître aux religieux de Saint-Denis. Seulement, les bâtiments du cloître ont été un peu bouleversés, comme on doit le supposer, ils ont été appropriés à leur usage actuel; ils sont vastes et bien aérés, et les pensionnaires de la Légion-d'Honneur y reçoivent une éducation égale à celle des meilleurs établissements d'instruction pour les jeunes filles.

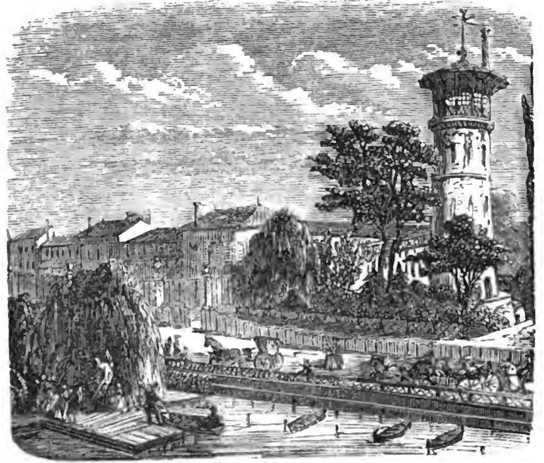
Saint-Denis a un dépôt de mendicité qui fut fondé avant la révolution française par un intendant de Paris; pendant longtemps, cet établissement a manqué d'eau, mais un puits artésien creusé par M. Mullot lui en fournit maintenant en abondance.

En outre de l'église, Saint-Denis possède encore quelques autres monuments : un hôpital, qui prend le titre d'Hôtel-Dieu; deux casernes, une salle de spectacle et l'église de l'ancien couvent des Carmélites.

Saint-Denis jouit d'une certaine réputation parmi les gourmets. Cette ville se livre avec une réelle supériorité à la confection de certaines pâtisseries. Demandez, ô voyageurs, des *talmouses* et des gâteaux désignés, on ne sait pourquoi, sous le nom de *Nemours*.

En sortant de Saint-Denis, on arrive par une courbe insensible à la forêt de La Briche, qui n'a jamais eu la mauvaise réputation de cette autre forêt des environs parisiens connue sous le nom de forêt de Bondy. En trois tours de roues, la vapeur vous transporte au beau milieu

de cette vallée de Montmorency, paradis des bourgeois de la capitale. Ce ne sont que villas, maisons blanches, petits châteaux éparpillés dans le paysage ; vous trouverez là des villages comme on en voit dans certains comtés d'Angleterre, sur les bords du Rhin et à l'Opéra-Comique. Qui n'a vu et admiré Eaubonne, Épinay, Saint-Gratien, tous ces lieux de plaisance de la petite propriété ? Le plus célèbre et le plus charmant joyau de cet écrin rustique est Enghien-les-Bains. Grâce à ses eaux



Enghein.

minérales et surtout à son joli lac, à sa verdure, à ses promenades, à ses cottages, à ses chalets suisses, Enghien est le rendez-vous des malades bien portants, des tempéraments fatigues, qui font trois toilettes par jour, des beaux messieurs, des belles dames, et même de ces

demoiselles. Allez à Enghien, et vous verrez passer sur la chaussée le cavalier sur son alezan, l'actrice dans son colimaçon, la fille de marbre dans son coupé, celui-ci, celle-là, tout ce qui s'agite, se promène, vit et s'amuse. Au-dessus d'Enghien, se dresse fière et superbe la petite ville de Montmorency avec les ruines de son église du XIVe siècle. On ne peut aller à Montmorency, on ne peut s'égarer sous ses ombrages renommés sans songer à Jean-Jacques Rousseau, qui passa dans cette



Ermitage de Jean-Jacques.

vallée la dernière partie de sa vie, et qui y repose en paix après avoir tant souffert. On évoque les charmants souvenirs des *Confessions*, tous ces personnages avec lesquels on a vécu en tête à tête : Mme d'Épinay, type

d'une des plus heureuses créations littéraires du XVIIIe siècle ; l'aimable Saint-Lambert, le chansonnier Laujon, le savant d'Alembert et ce bon maréchal de Luxembourg, si heureux et si simple au milieu de ses arbres, toutes ces souriantes figures qui sont, pour ainsi dire, les amis de notre jeunesse.

Nous n'avons pas encore signalé tous les jolis villages, tous les nids charmants de ce ravissant coin de terre ; voici Herblac, et près de là, tout à l'extrémité des collines, le coteau de Saint-Prix ; et Saint-Leu-Taverny, où est enterré l'ancien roi de Hollande, Louis Bonaparte, père de l'empereur actuel des Français. D'Enghien nous arrivons en quelques minutes à Ermont et Franconville et puis la célèbre ville de Pontoise, ce vaste marché, ce grand étal de la population parisienne.



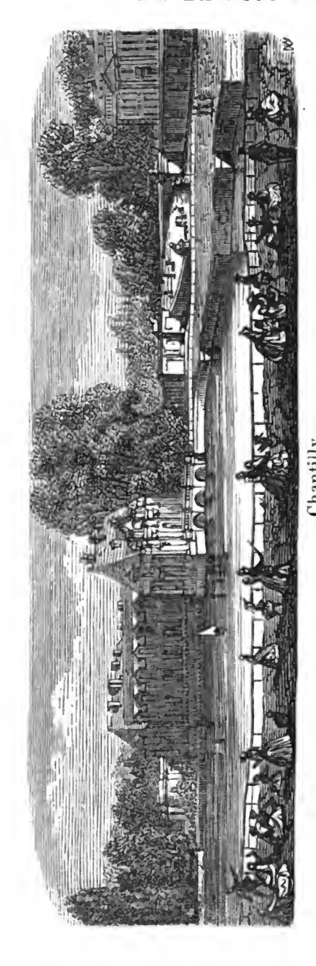
Pontoise.

Le monument important de Pontoise, divisée en ville haute et ville basse, est l'église de Saint-Maclou, qui a été plusieurs fois retouchée et restaurée, et qui possède de beaux restes du XIVe siècle. L'Hôtel-Dieu est aussi un bel édifice, que bien des villes plus importantes seraient fières de posséder. S'il fallait faire l'histoire de Pontoise, nous dirions que c'est l'histoire de toutes les villes fortes, des siéges et toujours des siéges. Pontoise se repose aujourd'hui; elle n'a plus de créneaux, de ponts-levis, de remparts, d'hommes d'armes ni de poternes; c'est une ville bourgeoise qui passe son temps à se mirer dans l'Oise, et qui est en même temps industrielle.

Pontoise a des fabriques d'acides minéraux et de produits chimiques : alun, minium, etc.; des filatures de coton, des tanneries, une fonderie de cuivre. On y fait un commerce considérable de blé et de farine, de cuir, de poterie, de chanvre et de bestiaux.

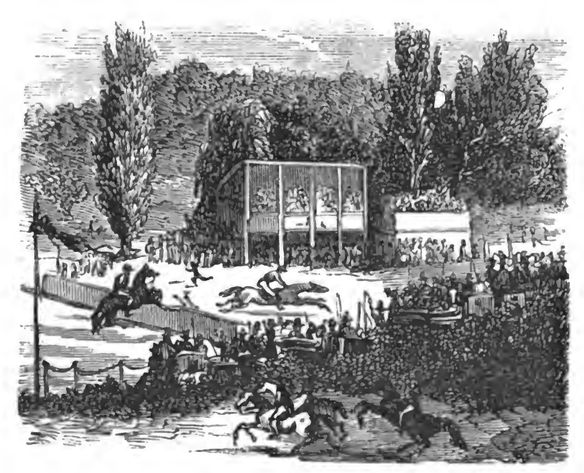
De Pontoise à l'Ile-Adam, charmant séjour, il n'y a que onze kilomètres, mais il nous est impossible de passer sans appeler l'attention du voyageur sur un endroit célèbre que le chemin de fer laisse à sa droite. Nous voulons parler de Chantilly.

Je ne sais plus dans quelle ballade allemande il est question d'une contrée fantastique, laquelle a disparu une belle nuit et renaît chaque année pendant une semaine. Tout ce monde posthume se réveille à heure fixe, les seigneurs dans leurs costumes chamarrés, les belles dames dans leurs atours, les paysans dans leurs habits de laine. Chantilly, qui réunit le beau monde chaque année, ressemble un peu à ce pays de la ballade. Pendant toute une semaine le château désert, la cour déserte, les jardins déserts se peuplent d'une foule bruyante qui rappelle


Chantilly.

son beau temps à cette morne demeure; pendant une semaine la glorieuse habitation des Condés retrouve le bruit et presque la vie d'autrefois. C'est comme une réminiscence de ses anciennes splendeurs. Toute la *lionnerie* parisiennne se rencontre à l'heure dite sur la grande pelouse des courses : hommes, femmes et chevaux. L'élégance Ruolz, elle-même, trouve moyen de se faufiler dans la brillante cohue et tient sa place sur le *turf*. On s'entend, on fait bourse commune entre huit ou dix, on organise une débauche par *pique-nique*, puis après avoir bruyamment dîné au café de Paris, à l'heure où les promeneurs encombrent le boulevard, on descend avec lenteur le perron du restaurant, le cure-dent

à la bouche, on se jette dans une berline de voyage, et fouette postillon jusqu'aux plaines de l'Élide. Les quatre



Courses de Chantilly.

chevaux brûlent le pavé, en dépit des règlements de police, et la foule qui admire s'écrie mélancoliquement : « Heureuse la jeunesse quand elle est millionnaire ! » O candides promeneurs ! pendant ces quelques jours de fantaisies hippiques la plupart de ces fidèles observateurs du dandysme ne dépenseront pas dix louis chacun, y compris les guides et le pourboire du postillon. Paraître ou n'être pas ; il n'y a pas de milieu dans l'existence parisienne. De nos jours, le viveur est plus rangé qu'un commerçant de la rue des Lombards, et le luxe est trop souvent ce qu'il y a de plus économique.

Abandonnons la fastueuse demeure des Condés, et revenons à notre vallée de l'Oise.

De Pontoise à l'Ile-Adam la locomotive court resserrée entre deux collines; mais bientôt l'horizon s'agrandit, et l'on arrive de colline en vallon, et vice-versà, jusqu'à Mours, qui renferme une des reliques de l'époque impériale, la gondole sur laquelle Napoléon rejoignit, le 25 juin 1807, à Tilsit, sur le Niémen, l'empereur Alexandre, afin de régler les destinées du monde. Cette chaloupe avait été donnée par Napoléon à M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Après sa mort elle fut achetée par M. Leemans.

Sur la ligne de ce parcours vous voyez l'industrie régnant en souveraine. C'est d'abord, au village du Persan, un vaste édifice élevé de sept étages et percé de nombreuses fenêtres. Cet édifice est tout simplement un moulin à blé monté à l'anglaise. Tout à côté est un autre établissement du même genre, créé pour la production de la farine naturelle de la pomme de terre. Au-dessus de ces deux édifices industriels on a créé un établissement immense qui a pour objet la fabrication de ressorts de voitures en tout genre. Là, dans de vastes ateliers, une centaine d'ouvriers sont occupés tout le jour à couper, tremper, forger, limer, souder et polir les robustes et puissants ressorts sur lesquels repose la locomotive et se balancent ces wagons qui vous entraînent par la toute-puissance de la vapeur.

Le voyageur a eu à peine le temps de jeter un regard sur ces ruches de l'industrie, que le train s'arrête, et que la voix du conducteur fait entendre le cri : *Beaumont*. Nous sommes en effet à Beaumont-sur-Oise, une jolie petite ville avec promenades ombragées de tilleuls; mai-

sons élégantes et rues bien percées. L'origine de Beaumont-sur-Oise remonte à la plus haute antiquité, ainsi que le prouvent indubitablement les traces d'une voie romaine aboutissant à un vieux pont sur l'Oise. Cette ville a été successivement gouvernée par Robert de France, frère de saint Louis, et Robert II, comte d'Artois. En 1329, Philippe de Valois l'érigea en comté-pairie en faveur de Robert d'Artois III. Une coquette et élégante habitation s'élève aujourd'hui sur les ruines de l'antique manoir féodal, dont il ne reste plus que quelques assises.

Cette ville guerrière, adonnée aujourd'hui à l'industrie, est en pleine prospérité ; elle compte, comme édifice principal, l'hospice. Son clocher gothique, des maisons élégantes et des fabriques de passementerie sont ensuite des objets qui attirent l'attention du voyageur.

Nous voici dans les campagnes de l'Oise, campagnes plus riches, plus fertiles que pittoresques ; jusqu'à Creil on ne voit presque pas de villages. A gauche se trouve Saint-Leu-d'Erserent, dont l'église est un monument assez curieux de transition du style roman au style gothique. La locomotive longe la rivière, s'en éloigne, va et vient, puis arrive enfin, après avoir passé devant la belle et importante usine de Montataire, à la station de Creil.

Creil a été résidence royale, et c'est dans le château de Creil, une ruine aujourd'hui, que fut enfermé pendant sa démence l'infortuné Charles VI. Victime des guerres, comme Pontoise et Beaumont, Creil tomba au pouvoir des Anglais, qui furent quelques mois plus tard obligés de lever le siége devant les troupes de Charles VI.

Creil, qui a été florissante comme ville guerrière, n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle était jadis. C'est une ville triste qui n'a, à proprement parler, qu'une

rue. Creil est célèbre par sa manufacture de porcelaine opaque que l'on trouve partout en France. Tous les trains s'y arrêtent dix minutes. On en profite pour visiter le splendide buffet, qui est un des plus remarquables et des



Creil.

mieux approvisionnés de la ligne. Cette petite ville est aussi la tête de l'embranchement qui se dirige sur Saint-Quentin.

Près de Creil, en abandonnant les bords de l'Oise, on arrive au joli village de Nogent-les-Vierges. Voici une légende qui explique ce nom poétique :

La reine Bathilde voulant faire conduire les reliques des vierges sainte Maure et sainte Brigitte à l'abbaye de Chelles, le char sur lequel on les avait placées s'arrêta tout à coup au carrefour de Nogent, et il fut impossible

de le faire aller plus avant. On attendit que Dieu manifestât sa volonté. Les chevaux furent abandonnés à eux-mêmes, et ils se dirigèrent vers l'église, dont les cloches sonnèrent à toute volée. L'église de Nogent-les-Vierges, de construction byzantine, a été classée parmi les monuments historiques. Tout à côté, des restes d'un vieux château, un intelligent antiquaire, M. Houbigant, a fait une charmante habitation.

Après la station de Creil, en continuant la route d'Amiens, on arrive rapidement à Liancourt, qui est l'un des endroits les plus frais et les plus ravissants du département de l'Oise. Dans le château de Liancourt, bâti par Jeanne de Shombert, Louis XIV séjourna en 1671. Ce château fut transformé par le Directoire en une École des arts et métiers. Il est aujourd'hui la propriété de la famille Larochefoucault-Liancourt. Son parc est superbe : de belles eaux, des massifs épais de verdure, que ne percent jamais les rayons du soleil, en font un séjour délicieux.

Après Liancourt, Clermont. Voilà une vraie ville du moyen âge ; elle est dominée par un vieux château. Son hôtel de ville est orné d'un beffroi : c'est le premier beffroi que nous apercevons sur cette route où nous en rencontrerons tant d'autres à mesure que nous avancerons vers le nord.

Clermont, comme les villes que nous avons déjà vues depuis notre départ de Paris, eut à soutenir un grand nombre de siéges ; le Captal de Buch s'en empara en 1358 ; les Anglais tentèrent en vain d'en devenir maîtres en 1419. Prise par les Bourguignons en 1430, cette ville fut reprise par le duc d'Orléans en 1434. Elle fut également assiégée par Henri IV et par le duc de Mayenne.

Telle qu'elle est aujourd'hui, Clermont n'est pas ce qu'on peut appeler une belle ville; elle est montueuse; ses rues sont larges, mais irrégulières. Cependant elle est entourée d'une belle et vaste promenade. Les deux monuments remarquables de Clermont sont l'église, qui date du XVIe siècle, et l'hôtel de ville, dont la construction remonte au temps de Charles le Bel, né à Clermont en 1286.

La locomotive part, et à mesure que le train s'éloigne le pays change d'aspect. Plus d'arbres, plus de sites, plus de collines verdoyantes; des mamelons arides. Les élégantes *villas* qui frappaient nos regards tout à l'heure ont complétement disparu. En revanche on voit là ce que peut le génie de l'homme. Pour arriver par une succession de rampes habilement ménagées au sommet des plateaux de la Picardie, il a fallu bouleverser la nature, éventrer des montagnes, élever des collines, en faire disparaître d'autres.

Saint-Just, la dix-septième station depuis Paris, est un joli bourg qui prendra, avec le temps, des développements considérables. On y fabrique la plus belle bonneterie de France. Plus on avance, plus le pays devient désert, plus les villages sont clair-semés.

C'est ainsi qu'on arrive à Quincampoix, point culminant de tout le chemin de fer, sans apercevoir le petit village de Plancival. Un peu plus loin, la station de Breteuil, située près du hameau de Bacouël, où se trouve une chapelle dédiée à saint Éloi. Cette chapelle est le but d'un étrange pèlerinage. Le jour de la fête du conseiller de Dagobert, les pèlerins y viennent moins pour eux que pour leurs chevaux qu'ils amènent des environs et même de fort loin. Ces animaux sont promenés trois

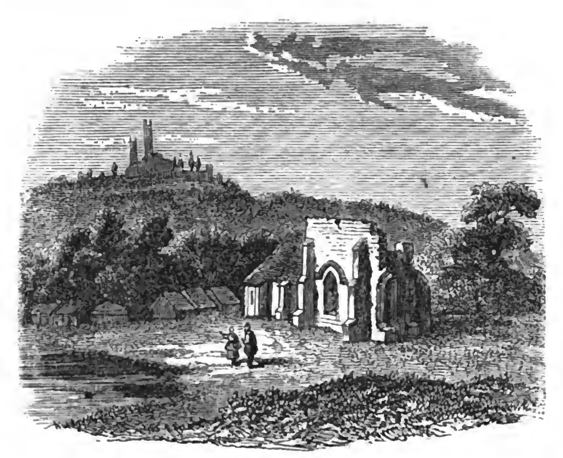
fois autour de la chapelle, après quoi on peut les reconduire à l'écurie : aucune maladie ne les frappera.

Breteuil est située à deux lieues de la station qui porte ce nom. C'est une jolie ville dont les environs sont agréables. On y voit encore les restes d'une abbaye jadis célèbre, qui fut fondée au XIe siècle. On y admire surtout une fort belle salle à ogives et à nervures.

Près de là on remarque Tartigny, qui possède un beau château, puis le village de Paillart, situé sur la chaussée de Brunehaut, et enfin le manoir de Folleville, qui appartenait jadis à la famille de Launoy, dont le tombeau se voit dans l'église. Ce tombeau du XVe siècle, construit en marbre et en pierre, est le chef-d'œuvre d'un sculpteur milanais, Antonio de Porta. Bientôt nous côtoyons la forêt de la Falaise, et nous arrivons à Ailly-sur-Noye, un bourg que le chemin de fer a séparé en deux parties égales et qui a de belles papeteries. En sortant d'Ailly on aperçoit de larges flaques d'eau, ce sont les tourbières qui fournissent le chauffage à toute cette partie de la Picardie. Les villages commencent à être plus rapprochés. Sur la gauche on aperçoit ceux de Guyencourt, Dommartin, Cottenchy; puis enfin, au sommet d'une colline escarpée, l'ancien château de Boves, qui domine le village du même nom.

Deux pans de murailles restent debout de ce vieux château, qui passe, s'il faut s'en rapporter au témoignage d'une vieille chronique, pour avoir donné naissance à l'enchanteur Maugis. Philippe-Auguste l'assiégea en 1183. Ce château de Boves vit des scènes plus aimables. Henri IV et Gabrielle d'Estrées s'y rencontraient pendant que le roi faisait le siége d'Amiens. Ce malheureux château ne trouva pas Henri de Bourbon reconnaissant.

Après la prise d'Amiens, le roi vainqueur le fit démanteler, en haine du duc d'Aumale à qui il appartenait, et qui continuait à tenir pour le duc de Mayenne.

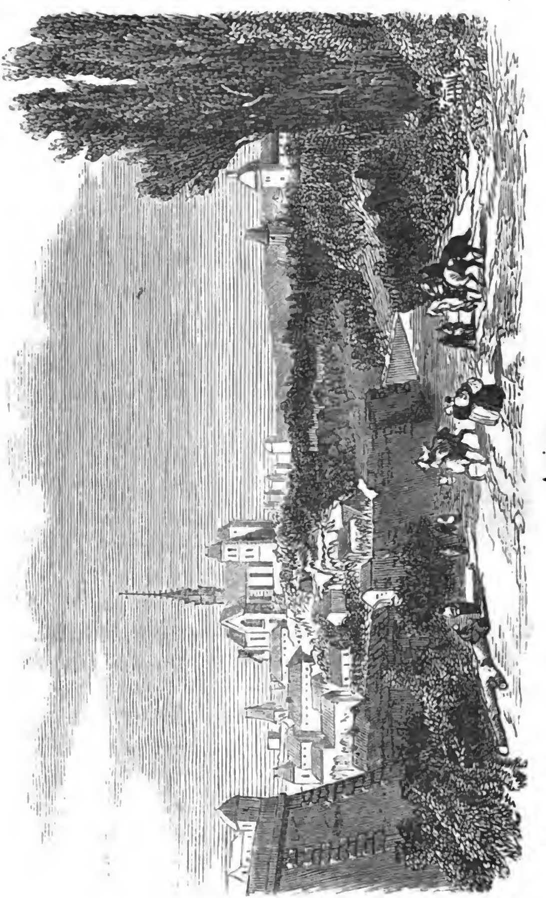


Château de Boves.

A Boves, la route impériale d'Amiens à Compiègne traverse le chemin de fer sur un passage à niveau. Au bout de quelques minutes, le voyageur arrive à Amiens en longeant le faubourg Noyon.

Amiens est le chef-lieu du département de la Somme. Évêché, cour impériale, tribunaux de première instance et de commerce, bourse, Académie des sciences (Voltaire parle quelque part de l'académie d'Amiens), société de médecine, académie universitaire, collége impérial et 47,000 habitants. Voilà un chef-lieu présentable.

Amiens est assise au bord de la Somme, qui partage



Amiens.

cette ville en deux parties. Une grande quantité d'industries, profitant du cours assez rapide de la rivière, y ont établi des usines d'un produit assuré.

La ville haute est bien percée et les rues y sont généralement belles. De larges promenades, parmi lesquelles on remarque le cours La Hotoye, entourent la ville de trois côtés.

Amiens compte plusieurs monuments, au premier rang desquels il faut placer la cathédrale. Cet édifice,



Cathédrale d'Amiens.

construit en remplacement de la basilique primitive détruite par le feu du ciel, fut commencé en 1220 par

l'évêque Evrard de Foulloy, qui en posa la première pierre. L'architecte choisi fut Robert de Luzarches, le plus célèbre de son temps. La cathédrale d'Amiens ne fut terminée qu'en 1288, et les deux tours, dont la plus haute a 70 mètres d'élévation, ne furent achevées qu'un siècle plus tard; enfin, le complément de l'église, la flèche de la croisée date de 1533. Il a donc fallu trois siècles pour achever cet édifice, et l'on peut suivre pas à pas l'histoire de l'architecture pendant cette période de trois cents ans, car chaque époque a imprimé son cachet sur ces pierres. Cette église est une des plus remarquables et des mieux conservées qui existent; on y admire surtout de magnifiques verrières, des bas-reliefs représentant les histoires de saint Firmin et de saint Jean-Baptiste; on y remarque aussi les sculptures en bois de l'orgue et la magnifique dentelle des stalles du chœur.

Cette église possède plusieurs tombeaux: celui de son fondateur, Evrard de Foulloy, du cardinal Jean de Lagrange, surintendant des finances sous Charles V; de Godefroy d'Eu, du cardinal Hemard; de quelques autres. L'auteur du *Vert-Vert*, Gresset, a aussi son monument dans cette cathédrale. Voilà un bien petit homme logé dans un bien grand édifice. Quant à l'hôtel de ville, qui date du XVIIe siècle, il n'y a rien à en dire, sinon qu'il n'est peut-être pas digne du chef-lieu de la Somme. Un grand souvenir le recommande au touriste; c'est dans une salle de cet hôtel de ville que fut signée, à la suite d'un congrès, *cette paix d'Amiens*, paix trompeuse qui ne dura que neuf mois, et qui ne fut pour l'Angleterre qu'un moyen de reprendre de nouvelles forces.

Amiens a encore l'église Saint-Remi, gracieux spécimen du style gothique dit flamboyant; l'église Saint-

Jacques, édifice moderne sans caractère; la préfecture, la bibliothèque, précédée d'un élégant parterre, l'Hôtel-Dieu, le château-d'eau, le séminaire et l'ancien couvent de Saint-Acheul, maintenant abandonné.

Amiens existait déjà du temps de Jules-César ; son histoire militaire est curieuse. En 409, les Hérules et les Vandales la saccagent. Mérovée y est élevé sur le pavois en 447. Trois siècles plus tard les Normands s'en emparent, et le farouche Rollon la réduit en cendres. Saint Louis et Henri d'Angleterre y font des traités de paix. En 1423, le fatal traité d'alliance entre les Anglais, le duc Philippe de Bourgogne et le duc de Bretagne y fut signé par le duc de Bedford et les ducs Philippe et Jean. Nous avons vu qu'Henri IV s'empara d'Amiens, qui s'était déclarée pour le parti de la Ligue.

Amiens est la patrie de Pierre l'Hermite, le prêdicateur des croisades, du père Daire, de Voiture et de Gresset. Cette ville offre aussi au voyageur un avantage qui vaut la peine d'être apprécié ; elle est gastronomique, et ses pâtés jouissent d'une réputation qui n'est pas usurpée.

II. — D'AMIENS A LA FRONTIÈRE BELGE
(Deuxième section.)

En sortant d'Amiens, le convoi du chemin de fer revient sur ses pas pendant l'espace de trois kilomètres pour reprendre la route d'Arras. La première station est Corbie, célèbre par son abbaye et par les siéges qu'elle soutint. Les Espagnols s'en emparèrent en 1636. C'est à ce point que commencent les grandes rampes destinées à franchir les coteaux élevés qui sont entre le bassin de

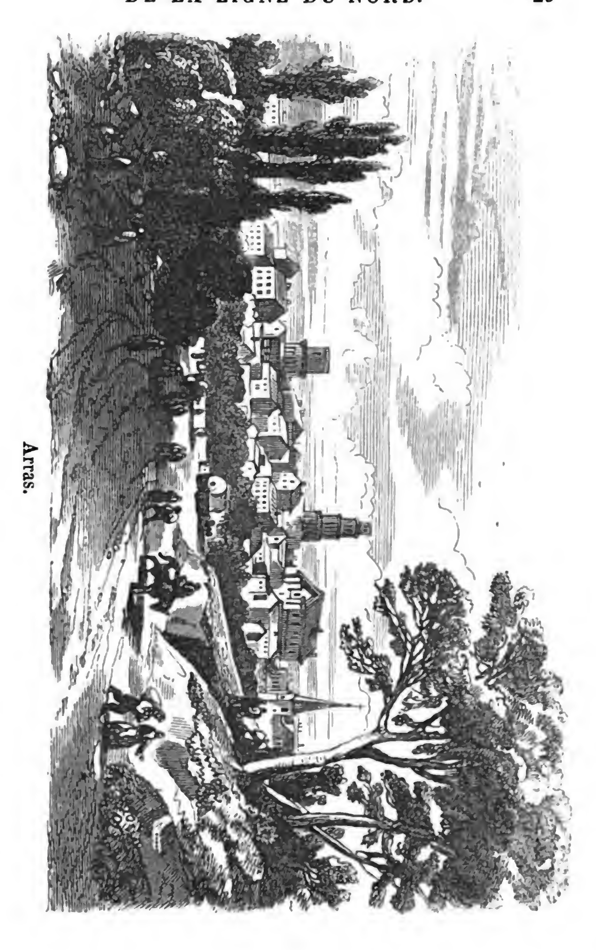
la Scarpe et de la Deule. On traverse Albert, petite ville peuplée de 3,000 habitants, traversée par la rivière d'Ancre. Le nom de cette rivière provient de Concini, maréchal de France, en faveur de qui Albert avait été érigée en marquisat. Après l'assassinat de Concini, la famille d'Albert de Luynes hérita de toutes les dépouilles du maréchal et la ville d'Ancre devint la ville d'Albert.

Sur tout ce parcours jusqu'à Arras, la vue est monotone, de grandes plaines, des horizons plats. Le pays des lévriers et des champs de bataille, disait un jour un voyageur. On trouve bien encore quelques petits villages, mais leurs noms sont aussi peu intéressants à connaître que leur histoire.

Arras est la première place forte que rencontre le voyageur depuis le départ de Paris, et c'est en traversant des ouvrages avancés, de larges fossés, des ponts et des portes très-étroites que l'on pénètre dans la patrie de Maximilien de Robespierre et de Damiens.

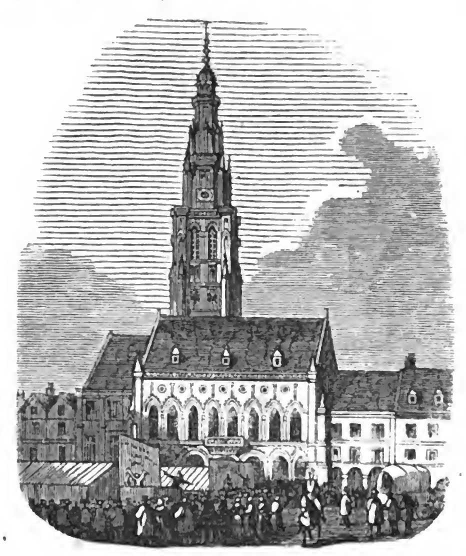
Nous dirons au visiteur qui a quelques instants à consacrer à l'aspect des curiosités locales : Allez à la grande place d'Arras et à celle de l'hôtel de ville, et vous serez satisfait. Elles offrent un caractère de grandeur et de majesté qu'on ne retrouve que dans les grandes villes de la Belgique. La construction des maisons de ces deux places, bâties du XVe au XVIe siècle, à l'époque de la domination espagnole, transportent l'esprit du spectateur vers le temps où elles furent édifiées, et l'on regrette de voir le paletot et l'habit noir remplacer les amples et majestueux costumes des premiers propriétaires de ces magnifiques habitations. Une rangée d'arcades permet en tous temps de se promener à l'abri.

Le beffroi, de 75 mètres de hauteur, qui domine



Arras.

l'hôtel de ville, est un assez beau monument, ainsi que la cathédrale. Arras, chef-lieu du département du Pas-



Beffroi d'Arras.

de-Calais, est une ville bien bâtie et bien percée; elle possède de beaux hôtels, entre autres celui de la préfecture, le théâtre, le manége. Le palais de justice, ancien palais des États d'Artois, complète la liste des édifices que renferme Arras.

Cette ville possède quelques maisons curieuses; la petite chapelle gothique construite par les dames du Sacré-Cœur, ainsi que plusieurs habitations particulières très-historiées.

L'histoire d'Arras se résume en quelques mots : fondée par les Atrébates, elle fut prise par César, par les Francs, par les Vandales, par les Normands, par les Espagnols, et elle a changé souvent de maître, comme on voit, jusqu'à ce qu'elle fut définitivement acquise à la France par le traité des Pyrénées.

D'Arras à Douai, rien ou presque rien d'intéressant. Nous allons combler cette lacune en racontant l'histoire d'une fête étrange, qui a lieu chaque année dans cette dernière ville. Nous voulons parler de la fête de Gayant :

Allons, veux-tu venir, compère,
A la procession de Douay ?
Elle est si joulie et si gaye :
Que de Valenciennes et Tournay,
De Lille, d'Orchie et d'Arras,
Les pus pressés viennent à grands pas.

Telle est la chanson que, chaque année au mois de juillet, entonnent sur les routes de la Flandre des chœurs de paysans et d'ouvriers. Il en vient de tous les pays circonvoisins : d'Anzin, de Roubaix, de Béthune, de Bouchain, de Pont-à-Marcq, de Cambrai, voire même de Courtrai, de Menin et de Mons, et la ville de Douai est le rendez-vous de cette multitude.

Ladite ville s'est coquettement parée ; les maisons, qu'on lave d'ordinaire tous les samedis, ont subi des ablutions supplémentaires ; les habitants ont la physionomie radieuse ; la foule ondule dans les rues ; la bière ruisselle dans les tavernes ; la place du *Barlet* est diaprée de bimbelotiers et d'acrobates ; la bibliothèque, les galeries de tableaux, d'archéologie, d'anatomie et d'histoire naturelle sont ouvertes au public, qui, à vrai dire,

ne profite guère de cette faveur municipale. Dès sept heures du matin, la grosse cloche du beffroi, triste, et le *carillon*, mis en jeu par des mains habiles, substitue des airs variés à son éternel *suoni la tromba*. Et pourquoi ce dérangement, cette agitation inusitée, ces émigrations, ce bruit de cloches et de voix? Quel aimant irrésistible entraîne Flamands et Belges vers la cité douaisienne? Le désir de contempler cinq énormes mannequins d'osier.

Douai, comme toutes les villes du Nord, a sa fête communale appelée *ducace* ou *kermesse* en dialecte du pays; *ducace* par abréviation de dédicace, *kermesse* de *kerk mess* (foire d'église); mais elle a, de plus, une spécialité importante, un divertissement exceptionnel, assez curieux pour être raconté.

Tous les ans, le premier dimanche qui suit le 6 juillet, une figure colossale, connue sous le nom de *Gayant*, sort à onze heures du jardin du musée, où on lui a construit une remise. Gayant, haut de 7 mètres, coiffé d'un casque à blancs panaches, est soutenu par des porteurs cachés dans ses flancs. Sa femme, *Marie Cagenon*, moins grande de 75 centimètres seulement, habillée en dame de la cour de Marguerite de Valois. M. *Jacquot*, le fils aîné, d'une taille de 4 mètres, porte fièrement une toque de velours, un manteau espagnol et un pourpoint à crevés. *Mademoiselle Filion*, la cadette, de 3 mètres de hauteur, reproduit la toilette et les grâces maternelles. Le *P'tiot Binbin*, enfant d'environ 2 mètres, le plus jeune rejeton de la famille, a la tête garnie d'un bourrelet, et tient à la main des hochets. Derrière ces cinq grandes poupées roule un char à la cime duquel est posée la Fortune, dans l'exercice de ses fonctions

distributives. Sur le plateau circulaire de ce véhicule, sont rangés un seigneur espagnol, une dame, un soldat suisse, un financier, un paysan avec une poule à la main, et un procureur dont la poche gauche est bourrée de contrats. Le plateau tourne à l'aide d'une lanterne



Le géant Gayant.

fixée à l'une des roues, de sorte que les six types d'états occupent alternativement l'extrémité supérieure ou inférieure du plan incliné.

La chanson de *Gayant*, dont nous citons le premier couplet, nous explique ce balancement symbolique :

'Tu véra, chelle biel, reu de forteune
Queurir et marquier à grans pas;
Ché pour te dir' que tout l' mond' va

Et tantôt haut et tantôt bas.
Argentier, avocat, paysan,
Chacun ju son râleucement.

Autour du cortége, les jambes passées dans la carcasse d'un cheval d'osier, galope le maître des cérémonies, le *sot* de l'ex-corporation des canonniers appelé *Carrocher*, du nom du titulaire actuel. Ses vêtements sont ceux des fous en titre d'office. Il court à travers les masses compactes, menace de sa marotte ceux qui ne livrent point passage à la procession, et reçoit des dons volontaires au bénéfice des pasteurs. A ce spectacle, le peuple bat des mains; c'est toujours avec un nouveau plaisir que les Douaisiens revoient leur cher *Gayant*; ils éprouvent pour lui une tendresse inimaginable; la joie que leur cause sa présence va jusqu'à l'attendrissement; *la marche de Gayant* est leur *Ranz*, leur *Marseillaise* locale; l'attente du *Gayant* les tient en éveil, la présence de *Gayant* les électrise, le souvenir de *Gayant* les poursuit.

On vit, le 10 juin 1745, une compagnie d'artilleurs douaisiens, campée devant Tournai, déserter tout entière avec armes et bagages. Grande fut l'alarme : le prévôt voulait mettre la maréchaussée en campagne; mais le capitaine lui dit : « Soyez tranquille, je sais où ils sont allés; il faut qu'ils voient danser leur grand-père *Gayant*; mais vous les reverrez après la *Kermesse*. » Et quelques jours plus tard, la compagnie rentrait au camp, ramenant de Douai bon nombre de nouvelles recrues.

Toutefois, ce *Gayant* si aimé, si fêté, si applaudi, nul ne connaît sa généalogie. Suivant les uns, c'est la personnification d'un seigneur qui, vers 881, aida le

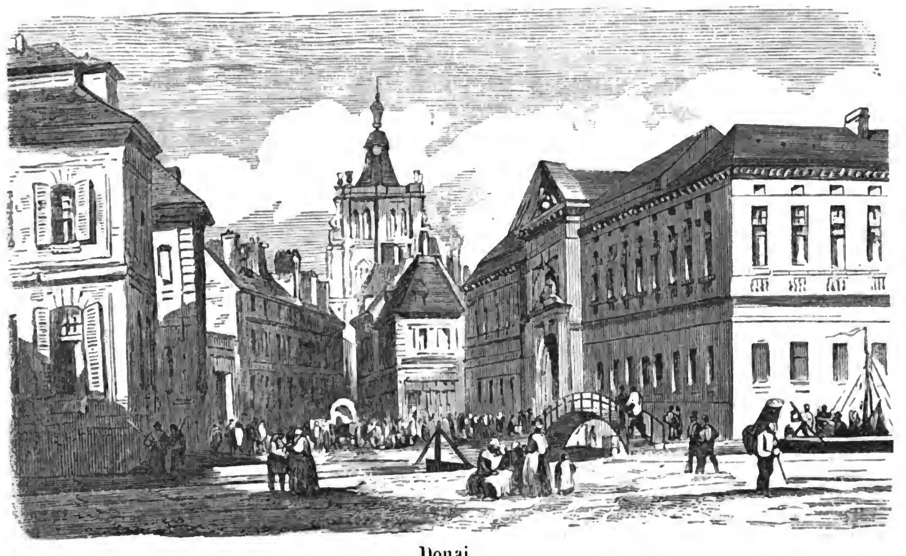
comte Baudouin II à repousser les Normands. Au dire des autres, c'est un certain Jehan Gélon, seigneur de Cantin, qui chassa les barbares au IXe siècle. Bien d'autres versions circulent.

La Flandre, au moyen âge, comptait les géants par douzaine. On avait à Lille, Hyderic, Phinart et les quatre fils Aymon sur le cheval Bayard; à Anvers, Druon-Antigon; à Louvain, Hercule et sa femme Megera; à Bruxelles, Ommegan et sa famille; à Hazebrouck, le comte de Mi-Carême; à Cassel, Reusen et son Binbin; à Malines, le grand-père des géants et ses enfants; à Ath, le géant Goliath; à Hasselt, Lange-Man; à Dunkerque, Reusen, sa femme et Cupidon, leur fils, armé de pied en cap. Mais le *Gayant* de Douai est demeuré le plus grand par la stature et la renommée.

Sur le parcours d'Arras à Douai se trouve le petit village de Fampoux, célèbre par la catastrophe qui y eut lieu il y a une dizaine d'années; c'est là que le grand embranchement, sur Dunkerque et Calais, vient se souder à la ligne principale du Nord.

Douai est une sous-préfecture très-importante. Elle a une cour impériale, un tribunal de première instance, un collége impérial, une école d'artillerie et un arsenal. Comme Arras, elle a des fortifications.

Recommencerons-nous l'histoire de Douai? Après avoir subi toutes les vicissitudes des villes de guerre, après avoir été à la France, elle fut reprise par les Flamands après la bataille de Courtrai. En 1304, Philippe le Bel ne put la reconquérir. En 1479, Louis XI, et Coligny, en 1557, essuyèrent un pareil échec. Enfin Louis XIV la força de capituler en 1667. Les puissances



Douai.

coalisées la conquirent trois ans plus tard; mais après la décisive bataille de Denain, le maréchal de Villars en reprit possession, et depuis ce jour elle ne cessa de rester française.

Douai est une ville bien percée; elle a une belle place et de grandes rues. La rue de Bellain est la rue commerçante. L'édifice qui attire tout de suite l'attention est l'hôtel de ville, monument précieux du xve siècle; le beffroi qui le surmonte est couronné d'un nombre infini de petits clochetons supportant chacun sa girouette. Au sommet, un lion accroupi et tenant également, entre ses griffes, une girouette colossale.

Le palais de justice, situé sur le bord de la Scarpe, est un édifice sans caractère; il est inutile d'ajouter qu'il est moderne.

L'église principale, sous l'invocation de Saint-Pierre, est un beau monument du xviie siècle. Elle se compose de trois nefs. Les colonnes, les archivoltes et les bandeaux des voûtes sont en pierre grise, le reste est gratté à blanc. L'orgue est un admirable morceau de sculpture. L'église de Notre-Dame mérite aussi d'être visitée. Douai possède une des trois fonderies de canons qui existent en France.

Cette ville est la patrie de quelques grands hommes dont le nom est resté célèbre : Jean de Bologne, sculpteur et élève du grand Michel-Ange; Dulaurens, auteur du *Compère Mathieu*; M. de Calonne, ministre de Louis XVI, ainsi que Merlin, le célèbre jurisconsulte, sont nés à Douai.

Les amis de la belle peinture flamande qui passeront quelques heures à Douai feront bien de visiter la galerie du docteur Escalié, qui, à force de courses, de dé-

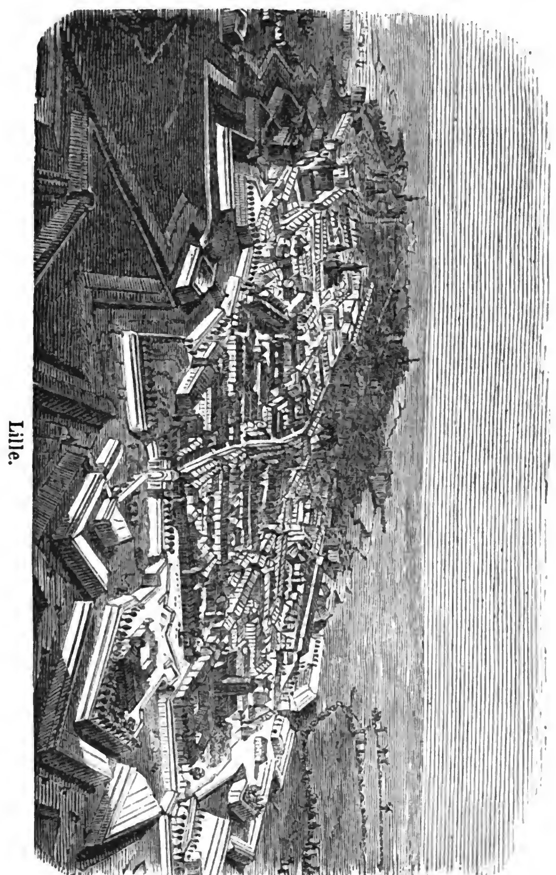
marches et de persévérance, est parvenu à fonder un des plus curieux cabinets d'amateur qui existent en France. Le docteur Escalié fait les honneurs de sa galerie avec tant de grâce et d'obligeance, qu'on semble lui rendre service en venant admirer ses richesses.

En sortant de Douai, on ne rencontre que des villages sans intérêt et sans physionomie. Le seul lieu remarquable entre Douai et Lille est le bourg de Séclin, dans lequel Dagobert fonda un chapitre de chanoines. Marguerite de Dampierre, comtesse de Flandre, y établit un hôpital qui existe encore. Brûlé par Philippe-Auguste après la bataille de Bouvines, Séclin eut la gloire de résister avec succès aux Autrichiens, lors de la campagne de 1794.

Le convoi approche de Lille et rien n'empêche le voyageur de se croire dans le pays des moulins à vent, moulins à blé, moulins à huile de colza, moulins à charbon, on ne voit à tous les bouts de l'horizon que des ailes qui tournent.

L'entrée de Lille, une des places les plus fortes de l'Empire, a quelque chose d'imposant.

Située sur la moyenne Deule, à l'extrême frontière du nord de la France, la ville de Lille tient le septième rang parmi les principales villes du royaume et le premier parmi les places fortes. Le terrain sur lequel Lille est assise est bas, humide et domine à peine de 10 toises la mer à la marée basse. La ville forme un ovale assez allongé. Maintenant, si nous jetons un coup d'œil sur sa configuration intérieure, nous trouvons la ville de Lille traversée presque en ligne directe, dans le sens de sa longueur, par une grande artère, qui se compose des rues *de Paris*, *Esquermoise*, *Nationale*; la place



Lille.

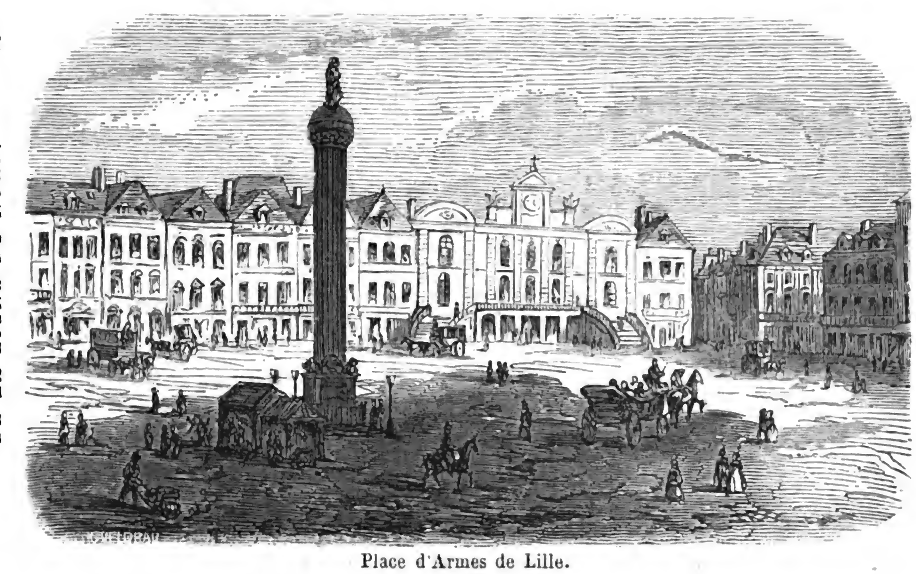
d'Armes forme une spacieuse station au centre de cette ligne interminable. Dans le sens de la largeur, on trouve au contraire une foule de rues d'une importance rivale, qui n'offrent d'autre caractère topographique qu'une sorte de rayonnement tourmenté vers le centre commun de la Grande Place.

Un mot sur l'aspect des rues principales.

La rue Nationale est bordée par les vastes hôtels de la noblesse et de la grande propriété ; de ce côté, pas de bruit, pas de mouvement, mais un calme imposant, une propreté exemplaire règnent sur une voie large et droite, que coupent, de distance en distance, d'autres rues aussi calmes, aussi propres, aussi droites. C'est tout au plus si ce paisible quartier entend, sur ses deux ailes et dans un salutaire lointain, petiller la fusillade du Champ-de-Mars et soupirer les machines à vapeur de la rue *Saint-André*.

Mais voici que la majesté dégénère en élégance, et la rue *Esquermoise,* cette jeune femme coquette, toute ruisselante de soie, de velours, de dentelles, de bijoux, succède à l'imposante douairière ci-devant *Royale* que nous venons de quitter. La rue *Esquermoise* n'est rien autre que le délicieux bazar de toutes les élégances, de toutes les gracieuses frivolités de cette riche cité. On rencontre, là, certains magasins dont la façade dépasse toutes les traditions du luxe pour atteindre jusqu'aux splendeurs supérieures d'un véritable chef-d'œuvre artistique.

Mais traversons ce vaste parallélogramme, remarquable surtout par son extrême régularité, qu'on appelle la place d'Armes, et entrons, sans encombre, si c'est possible, dans cette remuante, grouillante et étourdissante



Place d'Armes de Lille.

rue *de Paris*, où s'entrechoquent toutes les allées et venues du petit et du grand commerce lillois. A son début, la rue *de Paris* est une active et infatigable bourgeoise qui débite à des nuées de chalands ses draps, ses cotonnades, ses épiceries; un instant elle se transforme *négociante* du commerce encombrant les trottoirs de ses énormes balles de toiles prêtes à partir pour toutes les directions de la carte de France; puis, tout à coup et sans crier gare, elle devient le bruyant *forum* d'une innombrable population ouvrière, que déversent, sur son pavé, les étroites ruelles aboutissant au quartier Saint-Sauveur.

Maintenant que nous avons analysé la ville en long, s'il fallait encore la détailler en largeur, nous n'en finirions jamais avec la partie pittoresque de notre topographie. Il nous faudrait passer en revue et le rivage de la *Basse-Deule* avec ses grosses bélandres, sa forêt de mâts; et la place *Saint-Martin*, rendez-vous général des diligences de la banlieue et des choux-fleurs de Saint-Omer; et la rue de la *Grande-Chaussée*, qui vend, côte à côte, sa droguerie, ses porcelaines, ses chasubles, ses pianos et ses sangsues; et la rue du *Palais*, avec ses camions, ses charrettes de mareyeurs boulonnais, ses énormes voitures de roulage, qui écrasent peu de monde, mais ne laissent passer personne; et la rue de l'*Hôpital-Militaire*, naguère le paisible séjour des hommes de loi, que révolutionne à cette heure le continuel passage des omnibus d'Haubourdin; et tant d'autres rues encore qui, toutes, possèdent une physionomie originale et curieusement individuelle...

Lille compte parmi ses soixante-quinze mille habitants, au moins, vingt mille ouvriers des deux sexes. Cette

partie de la population est généralement économe et laborieuse ; cependant, en relevant l'énorme consommation, qui se fait à Lille, de genièvre et de bière, on hésite à concéder aux ouvriers lillois le mérite d'une tempérance rigoureuse. Toujours est-il que dans les jours les plus orageux, et alors que le manque d'ouvrage et les troubles politiques amenaient cette population dans la rue, tout s'est borné, le plus souvent, à des manifestations plus ou moins chantantes et bruyantes, sans autres tentatives d'une violence organisée et préméditée. Sous ce rapport, les exceptions à citer sont excessivement rares, et ne doivent pas nous empêcher de reconnaître qu'il existe en France peu de grands centres industriels où la population ouvrière se montre mieux disposée à la discipline.

Quoi qu'il en soit, la classe pauvre est jusqu'ici très-mal logée à Lille, et il y aurait de grandes réformes à exécuter sous ce rapport, comme sous tous ceux qui touchent à l'hygiène populaire : vêtements, nourriture, etc...

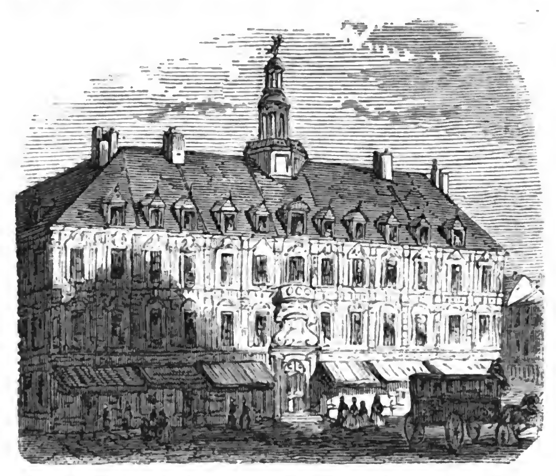
La plupart des usages de la ville de Lille lui sont communs avec les autres grandes cités du département du Nord. Ces usages sont, pour la plupart, issus d'anciennes traditions de la vieille Flandre ; ainsi, chaque corporation de métier a un saint pour patron, et, le jour de la fête de ce saint, la danse et les joyeuses libations ne trouvent pas d'esprits forts pour leur résister. Parmi ces réjouissances populaires, la plus réputée, la plus générale, c'est celle du *Broquelet*, fête des dentellières; et certes ce serait une excellente aubaine, pour un étranger tant soit peu observateur, que de pouvoir, au mois de mai, assister dans les jardins de la Nouvelle-Aventure (fau-

bourg de Béthune) à la célébration de ce curieux anniversaire. Ce jour-là, pauvres et riches, paraissent heureux!... L'ouvrier, sa femme, ses enfants s'endimanchent splendidement, et tout ce monde monte en fiacre; on s'entasse à quinze ou vingt dans la même voiture, qui dessus, qui dessous, qui en long, qui en large, qui en travers... et lorsque cette arche de Noé se met à rouler, ce ne sont, tout le long de la route, qu'interpellations comiques, cris joyeux, éclats de rire à casser les vitres... et l'on arrive ainsi à la Nouvelle-Aventure, où l'on danse, boit et s'amuse un, deux, trois jours durant, jusqu'à ce qu'à défaut de la fatigue vienne la fin des écus... Un moraliste économe trouverait bien quelque chose à reprendre à tout ceci; quant à nous, nous avouons franchement que nous n'avons pas le courage de chicaner les ouvriers lillois pour ces quelques heures de gaieté, de bonheur qu'ils trouvent dans toute leur année.

Lille a de beaux monuments; ses églises, ses casernes, ses musées, ses arsenaux militaires, son hôtel de ville; mais de tous ces édifices, le plus remarquable est la Bourse.

Cet édifice, ornement principal de la place d'Armes, dite *Grande-Place*, est un des spécimen les plus remarquables que l'architecture espagnole ait laissés dans notre pays. Ce monument fut construit en 1652, en vertu des lettres patentes données par Philippe, roi d'Espagne. Son ordonnance est des plus régulières. On trouve à l'intérieur une cour carrée qu'entourent des galeries couvertes, soutenues par des colonnes en pierre grise, que relient entre elles des arceaux en plein cintre; à la voûte de ces galeries s'entrecroisent des nervures en saillie; sur

chacune des quatre faces de l'édifice s'ouvre un portique qui donne accès dans l'intérieur. Deux de ces entrées sont actuellement fermées. Le pourtour de l'enceinte est



Bourse de Lille.

formé par des maisons particulières dont les façades intérieures et extérieures présentent une ornementation aussi riche qu'originale : ce ne sont que médaillons compliqués, grappes de fruits entremêlés de fleurs, figures d'hommes et d'animaux de la conception la plus fantastique. Il y a, là surtout, une foule de têtes de guerriers, de femmes, d'enfants, qui offrent une expression de physionomie vraiment saisissante. Il a fallu à l'artiste une imagination inépuisable pour varier ainsi à l'infini toutes ces personnifications naïves et vraies. En 1789, les façades extérieures conservaient encore, du haut en bas,

leur caractère primitif; un tableau de Watteau, exposé au Musée, nous les montre dans cet état; mais depuis, les marchands qui occupent les maisons de la Bourse ont peu à peu dénaturé l'ordonnance des rez-de-chaussée. Les *boutiques* visaient à s'intituler *magasins*, dès lors chacun voulut, à tout prix, moderniser l'aspect de son établissement; on a détruit des voûtes, des trumeaux pour établir de larges vitrines et des portes à deux battants. Bientôt après est survenue la ridicule manie des enseignes colossales, et la plinthe qui reliait le rez-de-chaussée au premier étage a disparu sous de longues planches bariolées de noms propres et de dénominations de marchandises. Quelques-unes de ces enseignes avaient même poussé l'irrévérence jusqu'à érailler le nez des cariatides inférieures; mais heureusement l'administration municipale a arrêté cette profanation à son début. Il a fallu, bon gré, mal gré, que les marchands refrénassent leurs velléités antiartistiques, et les enseignes susdites furent impitoyablement rognées. Quoi qu'il en soit, nous sommes de ceux qui déplorent hautement qu'on ait laissé exercer, sur la place de la Bourse, une mutilation quelconque, et pour être de notre avis il suffit de jeter un coup d'œil sur ce monument tel qu'il existe aujourd'hui; jamais on ne vit de plus déplorable contraste que celui qui résulte de ces rez-de-chaussée, en bois peint, supportant des étages de pierres sculptées. Décidément, les vendeurs ont pollué le temple!... Nous renvoyons à qui de droit la responsabilité historique de cette ridicule mascarade.

Nous n'avons plus à apprendre à personne qu'en l'an 1792 la ville de Lille soutint un siége à jamais mémorable contre l'armée autrichienne, commandée par le

prince Albert de Saxe-Teschen. Ce siége était une épreuve décisive pour l'inviolabilité du territoire national ; l'étranger était convaincu que Lille renfermait dans son sein une population royaliste toute prête à lui ouvrir les portes ; la Convention elle-même éprouvait à cet égard un doute poignant. L'exemple de la défection de Lille pouvait entraîner la ruine de la république naissante. On sait par quelle conduite héroïque les Lillois dissipèrent cette présomption et ces doutes. Dans le court espace de sept jours, quarante mille coups de canon furent tirés par les Autrichiens, et leurs mortiers lancèrent six à sept mille bombes ; et cependant l'ennemi dut se retirer honteux et vaincu, laissant derrière lui toute une ville qui brûlait comme un vaste holocauste allumé sur l'autel de la liberté !... Dans sa séance du 12 octobre, la Convention, voulant signaler cette défense glorieuse à la reconnaissance de la nation entière, vota à l'unanimité ce décret à jamais historique : *Les citoyens de Lille ont bien mérité de la patrie.*

Le 8 octobre 1842, la ville de Lille voulut célébrer l'anniversaire du bombardement de 92 par l'érection d'un monument commémoratif ; mais rien n'était prêt pour l'exécution définitive de ce projet, l'emplacement lui-même n'était pas encore positivement arrêté. On désigna provisoirement la place de la Mairie ; un simulacre de monument projeté y fut élevé, et l'on procéda en grande pompe à la pose de la première pierre.

Toutefois, ce ne fut que trois ans après, en 1845, qu'eut lieu la cérémonie de l'inauguration.

A neuf kilomètres de Lille, près de la frontière, sur la partie du chemin de fer qui conduit de Lille à Gand, se trouve la riche ville de Roubaix, et à deux kilomètres

plus loin celle de Tourcoing, dernière station française sur ce parcours. Ces deux villes, dont la population augmente chaque jour dans une proportion qui n'a d'exemple nulle part, doivent leur prospérité aux nombreuses manufactures qu'elles contiennent. A une époque rapprochée, Tourcoing et Roubaix ne formeront plus qu'une ville qui balancera par son importance celle de sa sœur aînée, Lille.

Pour aller de Lille à Valenciennes, il faut retourner à Douai. Là, le chemin décrivant presque un angle droit, passe dans un pays plat et monotone. Nous passerons aussi vite que la locomotive par-dessus tous ces villages dont on aperçoit les clochers effilés en aiguilles. Après Montigny, Somain, Wallers, on traverse la vaste forêt appartenant à la famille d'Aremberg, qui possède de vastes propriétés des deux côtés de la frontière, et l'on arrive à la station de Valenciennes, placée au pied des glacis.

Quoi que disent Thucydide, Pline et Théophraste, de la finesse et de la transparence des tissus dont se servaient les Athéniennes, il est difficile d'admettre que les anciens aient poussé la perfection du tissage jusqu'au point où l'ont conduite les ouvriers de cette ville. Cette seule branche de commerce assure à Valenciennes l'existence d'un nombre incalculable d'individus. Un paysan possesseur d'un coin de terre peut trouver, dans le produit qu'il tirera de la culture du lin, de quoi nourrir et élever sa famille.

Valenciennes est renommée par la beauté et la solidité des dentelles qui portent son nom. Une particularité relative à la fabrication des dentelles de Valenciennes mérite d'être observée : c'est que jamais, hors des murs de cette ville, on n'a pu fabriquer des dentelles égales en

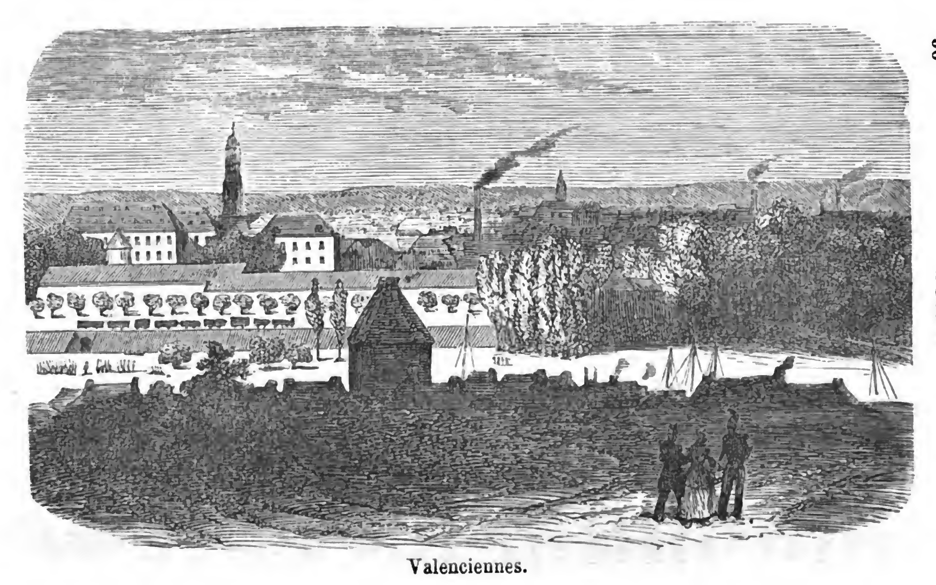
beauté, en solidité, à celles qui se font dans l'intérieur. Des ouvrières excellentes envoyées à Douai, à Arras, à Lille avec des pièces commencées et montées sur les mêmes carreaux, les ont terminées dans ces villes, et n'ont pu conserver, dans la partie terminée, la même supériorité que dans la partie commencée.

C'est sur la grande place d'armes qu'il faut voir Valenciennes, qui a aussi, comme toutes les villes du Nord, sa fête originale, la *fête des Incas*. Cette place est régulièrement bâtie ; elle est décorée de quelques édifices qui ne manquent pas d'élégance. Un monument qui faisait l'orgueil des habitants de Valenciennes, le beffroi, situé à l'extrémité de cette place dont il était le plus bel ornement, s'est écroulé le 7 avril 1843, engloutissant sous ses débris quelques infortunés et plusieurs maisons.

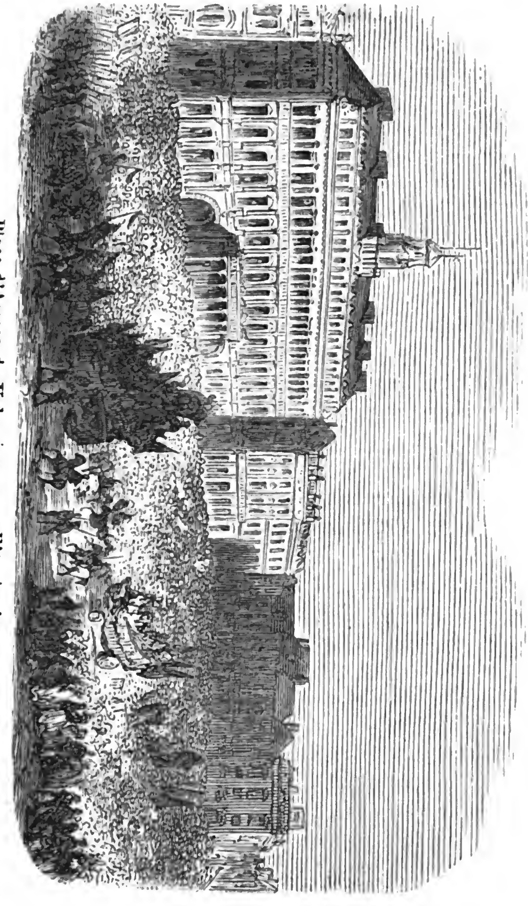
Une seule église mérite d'être visitée : c'est celle de Saint-Géry, restée debout après le siége et le bombardement de 1792. Cette église possédait des tableaux de Rubens, qui ont été transportés au musée de cette ville.

Valenciennes, sous-préfecture, ancienne capitale du Hainaut français, est située au confluent de l'Escaut et de la Rhonelle. Sa citadelle est un des plus beaux ouvrages de Vauban.

Les lettres et les arts ont été cultivés avec succès par quelques Valenciennois. Froissart, le naïf chroniqueur du XIVe siècle, les historiens de La Fontaine, Simon-le-Boucy et d'Oultreman ; le peintre des bergers et des moutons, Watteau ; le sculpteur Saly y ont vu le jour. Dans notre temps, Valenciennes a fourni Abel de Pujol, Lemaire, auteur du fronton de la Madeleine, et la célèbre tragédienne Duchesnois.



Valenciennes.



Place d'Armes de Valenciennes. — Fête des Incas.

En face de Valenciennes, sur une colline qui domine la place, se trouvent le siége et les ateliers de la fameuse compagnie des mines d'Anzin.

De Valenciennes à la frontière le trajet est court. A une lieue le rail-way coupe l'Escaut; en quelques tours de roues on arrive à Quiévrain, premier village belge, sans s'apercevoir qu'on a quitté la France.

III. — DE LA FRONTIÈRE BELGE A COLOGNE

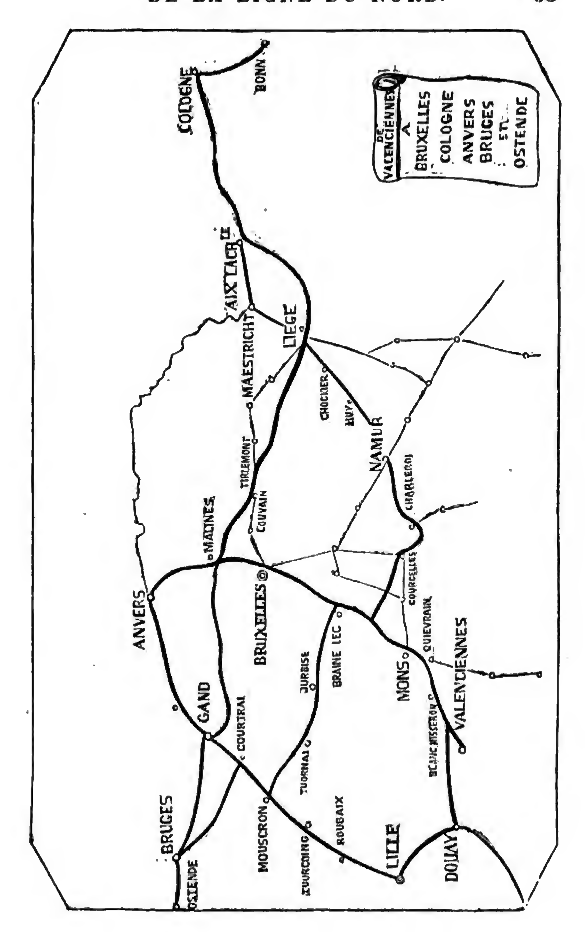
(Troisième section.)

Nous voilà donc en Belgique, dans la province de Hainaut : voici des douaniers qui nous invitent à descendre et à exhiber le contenu de nos bagages; puis vient le très-pacifique gendarme belge, qui réclame l'exhibition du passeport.

Ce n'est pas une petite chose que le manque de passeport à la frontière belge. Faute de passeport, on court le risque de rester prisonner pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures.

Voici l'aventure qui arrivait l'année dernière à un voyageur parisien, et qu'il racontait lui-même fort gaîment dans un journal :

« Dans la précipitation du départ, j'avais négligé une petite formalité, la formalité du visa du passeport. J'étais dans mon tort, assurément, puisque j'avais frustré par oubli la légation belge des trois francs que lui doit tout citoyen français qui veut traverser la Belgique. A Quiévrain, un tricorne international apparait à la vitre du wagon. Je lui donne mon passeport avec la conscience tranquille d'un homme qui a acheté le matin, pour dix francs, l'estime de son gouvernement et le droit de par-


DE VALENCIENNES
A
BRUXELLES
COLOGNE
ANVERS
BRUGES
ET
OSTENDE
COLOGNE
BONN
AIX LA CH
MAESTRICHT
LIEGE
CHOCKIER
HUY
NAMUR
CHARLEROI
TIRLEMONT
LOUVAIN
MALINES
ANVERS
BRUXELLES
COURCELLES
QUIEVRAIN
VALENCIENNES
BRAINE LEC
JURBISE
MONS
GAND
COURTRAI
TUORNAI
BLANC MISSERON
BRUGES
OSTENDE
MOUSCRON
TOURCOING
ROUBAIX
LILLE
DOUAY

courir l'Europe. Le tricorne me prie poliment de descendre et me conduit au préposé belge, lequel me fait entendre en peu de mots que je suis son hôte jusqu'à nouvel ordre. Je prie, je supplie : peine perdue. Le train continue sa marche vers Bruxelles, et me voilà prisonnier à la frontière.

« J'avais cédé, je l'avoue, à un accès de mélancolie profonde en voyant la locomotive se perdre dans l'espace après m'avoir ironiquement envoyé des bouffées d'étincelles, et je m'étais assis sur un banc placé devant la station, en me demandant combien de temps allait durer ma captivité.

« Tout à coup le préposé me frappa sur l'épaule et me dit avec un léger accent brabançon :

« — *Dis donc*, monsieur, il n'est que deux heures de la nuit, savez-vous ? et je vais me coucher.

« La bonhomie avec laquelle ce fonctionnaire venait de m'adresser la parole me calma un peu. D'ailleurs j'étais prisonnier dans toutes les règles, et par ma faute. J'offris un cigare à mon geôlier, et je lui demandai par quel moyen je pourrais continuer ma route vers Bruxelles.

« — C'est bien simple, me répondit-il ; demain matin à huit heures vous irez trouver le *télégraphiste*, qui adressera une dépêche au directeur de la sûreté ; cette dépêche vous coûtera sept francs, si elle n'a pas plus de vingt mots, savez-vous ? alors le directeur de la sûreté répondra par le télégraphe que vous pouvez entrer en Belgique ou qu'il faut *te* renvoyer en France, savez-vous ? et ça vous coûtera encore sept francs.

« — Et qu'est-ce que je vais faire jusqu'à demain matin ?

« — *Pour* un homme fatigué, *on* va se coucher.

« — Pouvez-vous m'indiquer un hôtel?

« — Voilà, monsieur, me dit-il en me montrant le tricorne resté dans l'ombre, qui vous conduira.

« Je quittai la station accompagné du gendarme, qui me fit traverser tout le village, et un quart d'heure après j'étais installé à l'auberge du Coq-Hardi, une auberge qui n'a pas volé son nom. Le coq de la basse cour saluait déjà l'aurore de son chant clair et perçant deux heures avant que celle-ci ne fût éveillée.

« Le lendemain matin je me hâtai de payer ma chambre pour me rendre au plus vite au bureau de la télégraphie électrique. En sortant de la cour, la première personne que j'aperçus, ce fut mon gendarme de la veille qui fumait tranquillement appuyé sur son bancal. Cette rencontre fortuite me fit plaisir; ne connaissant personne dans la localité, je n'étais pas fâché de converser un peu avec mes oppresseurs.

« — Parbleu, lui dis-je, puisque je vous rencontre, vous voudrez bien me conduire au bureau de la télégraphie.

« — C'est mon devoir, monsieur.

« Et il marcha silencieusement à mes côtés, pendant que je faisais toutes sortes de réflexions sur l'urbanité et la complaisance du gendarme belge.

L'employé du télégraphe était à son poste. Il fit aussitôt tourner sa manivelle, et, cinq minutes après, un petit mouvement de l'aiguille placée au-dessus du cadran m'avertissait que la dépêche était arrivée à Bruxelles.

« Il était sept heures; le train venant de Paris ne devait passer qu'à neuf; j'avais deux heures à dépenser dans la

ville de Quiévrain. Je commençai par offrir quelques rafraîchissements à mon gendarme, qui eut le bon goût de ne point trop se faire prier. Il absorba coup sur coup deux verres de faro, une boisson aigre dont la Belgique est décidément beaucoup trop fière.

« — Qu'y a-t-il à voir à Quiévrain? demandai-je au gendarme.

« — Les monuments.

« — Quiévrain a des monuments?

« — Nous avons la mairie que vous apercevez d'ici, une bâtisse quasiment neuve et bien propre; et puis il y a l'église, savez-vous?

« — Va pour l'église.

« — Pour lors, nous allons y aller, me dit le gendarme en replaçant son tricorne sur sa tête.

« — Je ne veux pas abuser plus longtemps de votre complaisance. Merci, j'irai tout seul. Une église, c'est comme le drapeau d'un régiment, cela se voit de loin. Je la trouverai sans que vous preniez la peine de vous déranger.

« Le gendarme écarquilla les yeux en buvant un autre verre de faro. Je le saluai et sortis sans attendre sa réponse.

« Je marchais depuis quelques minutes dans la grande rue, lorsque je m'aperçus que j'étais, de la part des habitants, l'objet d'une très-vive curiosité. Les femmes et les hommes se mettaient sur la porte pour me voir passer et chuchottaient entre eux à voix basse. Étonné de causer tant d'émoi parmi la population, je m'examinai pour tâcher de découvrir quelle pouvait en être la cause, lorsque je revis, derrière moi, mon gendarme qui réglait son pas sur le mien.

« Cette fois-ci, la vue de ce militaire ne me fut rien moins qu'agréable. Cette persistance à me servir de cicerone me contrariait vivement. Un gendarme peut être complaisant et aimable, pensai-je, mais il ne faut pas qu'il soit obséquieux.

« — Je vous avais dit que je me passerais de vos services, lui dis-je d'un ton bref.

« — Ah! voilà la chose, monsieur, me répondit-il de la manière la plus polie : c'est par rapport à un voyageur, savez-vous? qui se trouvait hier dans votre position. Pour lors, il n'a pas été trop bête, lui ; il a laissé son passeport non visé dans les mains du préposé, puis il a filé à pied jusqu'à Mons, et là, il a pris le chemin de fer.

« — Eh bien?

« — Eh bien, le préposé a dit comme ça : Une autre fois, quand un oiseau n'aura pas son passeport en règle, il ne s'envolera plus.

« J'avais donc enfin le secret de la complaisance du gendarme belge. Je me croyais un captif vulgaire, et j'étais une sorte de prisonnier d'État. Un gendarme pour moi seul! la Belgique fait bien les choses.

« Cependant mon geôlier avait l'air encore plus affligé que moi.

« — Je ne veux pas vous gêner, monsieur, me dit-il, je vous suivrai où vous voudrez, la consigne ne s'y oppose pas.

« Que faire? Me promener avec ce brave gendarme, c'était servir de point de mire à toute la population, qui voyait peut-être en moi un horrible scélérat. Le mieux était de m'enfermer quelque part avec lui.

« — Avez-vous déjeuné? lui demandai-je.

« — Non.

« — Eh bien! entrons dans un restaurant et déjeunons; ce sera autant de pris sur le temps de ma captivité.

« Nous déjeunâmes, en causant des affaires du pays. Si j'en dois juger par l'unique exemplaire qu'il m'a été permis de feuilleter à loisir, la gendarmerie belge professe, en dehors du service, des sentiments libéraux qui font honneur à cette utile institution.

« A neuf heures précises j'étais au rendez-vous que m'avait donné le buraliste du télégraphe.

« — Eh bien? lui criai-je en l'apercevant.

« — Rien encore, monsieur.

« Rien. Je commençais à trouver le temps effroyablement long et je me promenais de long en large sur la chaussée du chemin de fer, frappant du pied et manifestant tout haut mon impatience. Mon gendarme était consterné.

« Le train qu'on attendait à neuf heures et quelques minutes ne tarda pas d'arriver. Je cherchai vainement parmi les voyageurs des personnes de connaissance pour les prier de me venir en aide auprès des autorités belges. Ce second convoi repartit comme le premier en me laissant au milieu des colis. Je n'ai vraiment compris que ce jour-là la douleur d'Ariane abandonnée à Naxos.

« Le buraliste, témoin de mon impatience, me demanda si je connaissais quelqu'un à Bruxelles.

« — Oui, lui dis-je, j'y connais des Français.

« — La connaissance d'un Français, dans cette circonstance, ne vous servirait à rien. Connaissez-vous un Belge?

« — Attendez donc... J'ai dîné il y a deux ans, à Bruxelles, avec un rédacteur de l'*Indépendance*, M. Z...

« — Eh bien, prenez du papier, de l'encre, et écrivez-moi tout de suite le texte d'une dépêche que je vais lui adresser. Il ira vous réclamer à la sûreté, et vous pourrez enfin partir.

« Dans ma précipitation, — on est toujours très-long quand on est très-pressé, — me voilà écrivant une lettre de quatre pages. Je peignais dans cette lettre mon ennui, mon impatience de quitter Quiévrain au plus vite. Je faisais appel aux sentiments de confraternité qui unissent les écrivains des deux nations; l'homme du télégraphe me laissa écrire *con furore*, puis, lorsque je lui remis ma lettre, il la regarda et me dit tranquillement :

« — Cela va vous coûter trois cents francs.

« — Trois cents francs!

« — Sans doute; les dépêches de ce genre ne doivent pas excéder vingt mots. Tenez, j'ai plus que vous l'habitude de ces sortes de choses. Permettez-moi de vous dicter.

« Quiévrain, M. X... à M. Z... »

« — Six mots déjà, lui dis-je; il ne nous en reste plus que quatorze.

« — Que treize même, attendu qu'il faut que vous signiez. Mais continuez à écrire :

« Je suis retenu pour défaut de visa; me réclamer à la sûreté. »

« Voilà ce que l'homme du télégraphe, cet obligeant Procuste, avait fait de ma lettre de quatre pages. Je songeais, à part moi, que ce procédé un peu brutal, ap-

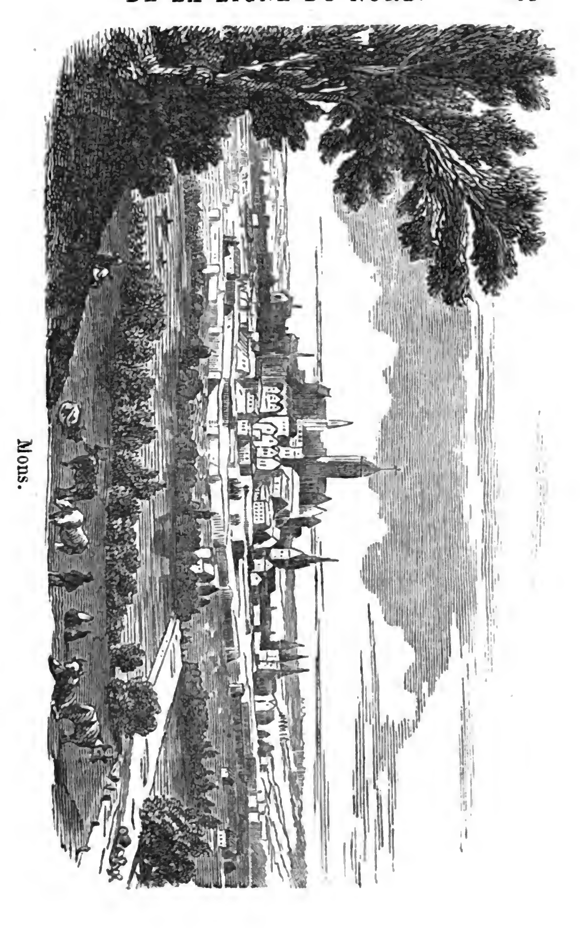
pliqué dans certaines circonstances au style, rendrait peut-être un éminent service à la littérature contemporaine.

« Je venais de confier cette nouvelle dépêche aux ailes de l'électricité. Il ne me restait qu'à attendre la réponse. Il y avait trois heures que j'étais assis dans la gare de la Visite, comptant chaque minute qui s'écoulait, lorsque je vis accourir l'employé du télégraphe qui m'annonça que j'étais libre.

« Libre ! Dans ce moment j'aurais embrassé l'univers ! Je ne sais quelle fausse honte m'empêcha de me précipiter dans les bras du gendarme ! »

A Quiévrain, on change de voiture, et l'on prend le convoi belge. Nous voici dans le pays des usines. Plus loin, vers la droite du chemin, un modeste village frappe le regard ; c'est Jemmapes : Jemmapes, qui rappelle une des victoires de l'armée républicaine. Là le général Dumouriez se couvrit de gloire ; le jeune duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et Louis-Philippe Ier, roi des Français, déploya dans cette bataille le courage et l'expérience d'un vieux guerrier. Là on vit deux jeunes filles, les demoiselles Ferning, prendre part à cette lutte acharnée et porter, au milieu des balles et de la canonnade, les ordres du général en chef, dont elles étaient les aides de camp.

Déjà Mons dresse à l'horizon la tour élevée de son château et sa pyramide de maisons. Aucune cité ne peut mieux justifier son nom ; c'est une des plus montueuses qui existent. Lisbonne seule peut lui être comparée. Arrivé dans la haute ville, le voyageur peut, à sa fantaisie, satisfaire ses goûts archéologiques : l'hôtel de ville. puis la cour du château de Mons, puis l'église Sainte-Élisabeth, puis la basilique de Sainte-Vandru, magnifique



Mons.

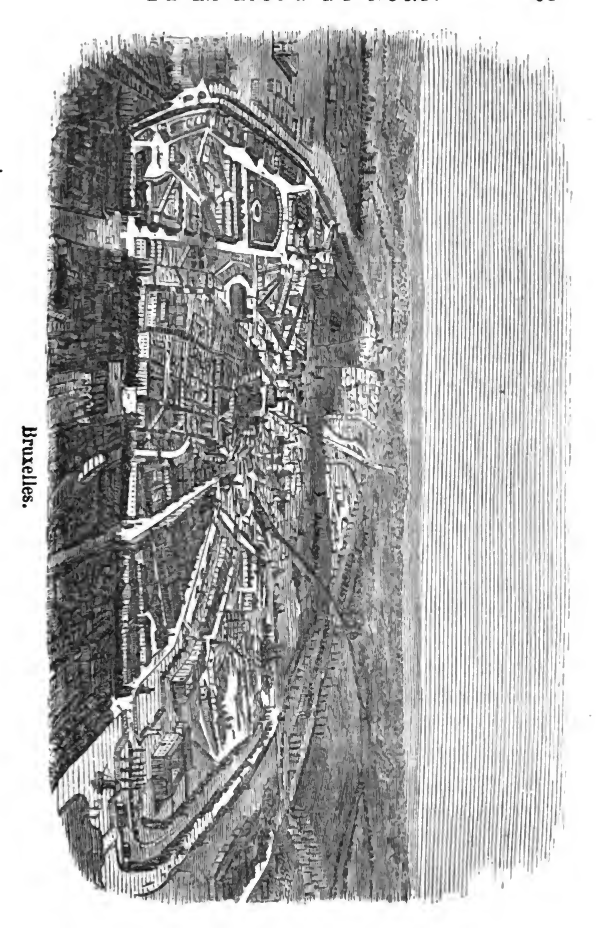
cathédrale, tous ces monuments doivent être visités.

L'embarcadère de Mons, situé dans la partie basse, sur l'emplacement même de l'arsenal, est vaste et digne d'un point si important de la ligne.

En sortant de Mons, on traverse le bois touffu de Ghlin, puis une plaine émaillée d'habitations et d'usines. Puis la station de Jurbice, celle de Soignies, chef-lieu du district et célèbre par ses carrières de puries à la teinte bleu ardoise, et l'on parvient à la ville de Brenne-le-Comte, qui emprunte, dit-on, son nom à Brennus.

Un peu plus loin est le village de la Genette, où mourut le poëte français Jean-Baptiste Rousseau, après vingt-huit ans d'exil. Encore quelques stations insignifiantes, et le voyageur touche enfin au terme de son voyage à Bruxelles.

On a tout dit sur Bruxelles : on a parlé de ses monuments, de ses places, de ses musées ; la photographie, le crayon et la plume ont suffisamment fait connaître son hôtel de ville et sa magnifique cathédrale de Sainte-Gudule, qui se dresse sur un promontoire ; mais il me semble qu'on ne lui a pas assez rendu justice. Nous autres Français, nous avons un terrible défaut, nous examinons toujours les étrangers du haut de notre Observatoire de Paris. Et ce qu'il y a de curieux dans le jugement qui résulte de cet examen, c'est que nous condamnons également ce qui ressemble trop à nos mœurs, à nos habitudes, à nos modes, et ce qui en diffère essentiellement. Londres nous choque dans les premiers jours, parce que nous n'y retrouvons plus notre façon d'être du continent, et Bruxelles produit exactement le même effet sur la plupart des visiteurs français par la raison opposée. On traverse les galeries Saint-Hubert, qui rappellent les pas-



Bruxelles.

sages parisiens ; on passe ensuite dans la rue de la Madeleine, où l'on revoit les boutiques et les enseignes de la rue Vivienne ; on va aux théâtres, où l'on retrouve les pièces et très-souvent les acteurs de Paris, et s'en tenant à cet examen, on déclare solennellement que la capitale de la Belgique est la miniature d'un grand tableau. La langue, qui ne diffère que par la prononciation, prête encore à cette illusion du premier moment. Cependant, pour peu qu'on regarde autour de soi, on est bientôt frappé par les dissemblances ; il ne faut pas plus de trois ou quatre jours bien employés pour se convaincre qu'en dépit de l'accoutrement parisien, qui déguise un de ses quartiers, Bruxelles n'a pas, fort heureusement, tout à fait perdu sa vieille et franche physionomie brabançonne.

En effet, les marchands d'objets de luxe, de nouveautés, de colifichets, ornent et décorent leurs magasins à l'instar de Paris, mais si l'on se mêle à la population, on reconnaît tout de suite que cette contrefaçon n'existe qu'à la surface. Le bourgeois de Bruxelles n'est peut-être pas fâché que ses commerçants se sacrifient, extérieurement, aux faux dieux de l'imitation française ; quant à lui, il n'abdique aucun de ces vieux usages. Il fait vaillamment ses six repas par jour, va à l'estaminet boire son *faro*, manger sa tartine beurrée et fumer sa pipe, comme un vrai descendant des contemporains de Teniers. Après quoi il rentre chez lui et se couche à dix heures, quand il ne va pas au spectacle. Paris et Bruxelles, reliés par un chemin de fer, sont, par les mœurs et les usages, à trois cents lieues l'un de l'autre. Vous quittez Paris le matin, et vous tombez le soir au milieu d'une population calme, posée, joyeuse d'aspect, et vous êtes tout étonné que des gens qui semblent vos compatriotes,

qui parlent votre langue, qui ne sont séparés de vous que par un trajet de neuf heures, ne comprennent rien à vos passions françaises, à votre conversation du boulevard, à vos jeux de mots de la veille et à vos grands hommes de ce matin. C'est que, malgré la communauté du langage entre les deux nations, l'influence directe et immédiate de Paris, expire à la frontière.

La Belgique est une nation, elle aussi, et comme telle elle a ses passions à elle, ses intérêts à elle; elle a ses hommes d'État, ses artistes, ses orateurs, ses fêtes, ses joies et ses préoccupations. Au lieu de s'enthousiasmer follement pour ce qui est loin, elle s'intéresse très-sérieusement à ce qui est près. Le grand tort de quelques écrivains français, c'est de juger les Belges aujourd'hui comme on a pu les juger en 1831, au lendemain de leur révolution, alors qu'on pouvait ne pas croire à son avenir comme nation, et de perpétuer ainsi des plaisanteries qui ne portent plus. Vingt années d'un gouvernement éclairé ont suffi pour faire un peuple, et si l'on ne connaissait l'histoire de ces vieilles provinces flamandes, préparées à la pratique de la liberté par les franchises municipales, on pourrait s'étonner qu'une nation improvisée ait pu acquérir en si peu de temps ce que d'autres plus grandes n'ont pu obtenir au prix de mille efforts. Je veux parler des mœurs politiques.

Bruxelles se présente à l'étranger sous un double aspect. Elle est à la fois une capitale et une ville de province. Tout le quartier du Parc est superbe. Ces ministères échelonnés, cette salle de la représentation nationale, ces vastes hôtels qui tournent autour du jardin public, forment un ensemble vraiment monumental.

Je ne parle pas du palais du roi, dont l'architecture

rappelle trop la caserne. Un vrai palais, c'est celui du duc d'Arenberg. Bruxelles est en outre le lieu de passage de la France vers l'Allemagne et de l'Allemagne vers la France. Le mouvement qui existe entre les deux chemins de fer, les allées et venues des voitures d'un bout de la ville à l'autre, le transport des bagages et des voyageurs, le perpétuel va-et-vient qui résulte de l'affluence des étrangers, tout cela donne à la ville une animation qu'on chercherait vainement à Lyon ou à Marseille. D'un autre côté, à toutes les fenêtres des maisons sont extérieurement accrochés des miroirs que le peuple, dans son énergique langage, appelle des *espions;* les débitants sont sur le seuil de leur porte; on *voisine* comme dans les petites villes du Midi. Dans les quartiers populeux, les femmes travaillent au rez-de-chaussée, les fenêtres ouvertes, ce qui permet au flâneur de passer en revue un grand nombre de jolis visages. Voilà le second aspect de Bruxelles, l'aspect calme, reposé et, pour tout dire, provincial. Telle qu'elle est, cette ville a une physionomie intéressante, et elle pourra la conserver longtemps encore, si le conseil municipal, bien inspiré, ne sacrifie pas trop de vieilles maisons historiées, de vieux hôtels à pignons, pour improviser des alignements dans le genre de la rue Saint-Jean, cette rue de Rivoli bruxelloise.

Ce double caractère qui distingue la capitale de la Belgique se retrouve dans sa population. Le bourgeois de Bruxelles est plein de laisser-aller et de bonhomie; entrez chez lui, et pour peu qu'il vous connaisse, le voilà qui se met en frais, qui vous fait accueil et qui vous offre toute sa maison. A quelque heure du jour que vous arriviez, l'hôte est prêt et la table servie. Eh bien!

cette bonne rondeur de manières et de langage est tempérée, il faut bien le dire, par une pointe de vanité qui n'est peut-être au fond qu'une exagération de patriotisme. On vous demandera si vous ne trouvez pas qu'on dîne mieux à Bruxelles que partout ailleurs, si les galeries de Saint-Hubert ne sont pas plus belles que le passage des Panoramas, et si le Jardin Botanique ne vaut pas le Jardin des Plantes? Le Bruxellois se préoccupe beaucoup trop du jugement des étrangers, et dans la crainte que quelques curiosités locales n'échappent à l'examen du visiteur, il entreprendra une énumération homérique et épuisera, en faveur de sa capitale, toutes les formules admiratives. C'est là un grand tort; Bruxelles est assez intéressante à visiter pour qu'on ne le vante pas à tout propos et hors de propos.

Du reste, ce bourgeois de Bruxelles, si fier de ses quartiers neufs, de son Jardin Botanique, de son parc royal, de ses galeries, de ses magasins dorés, est encore plus fier, et il a bien raison, de ses vieux monuments historiques, Sainte-Gudule et la place de l'Hôtel de Ville, la plus belle place peut-être qui soit en Europe. Il a, il est vrai, une passion malheureuse, la passion du badigeonnage. Quand arrive l'été, tous les peintres en bâtiments sont en l'air, recouvrant les épaules de ces respectables maisons du XVIe siècle d'une robe de chaux et de plâtre.

L'Hôtel de Ville lui-même n'a pas entièrement échappé à cette fureur du badigeon. On a gratté, blanchi et recrépi la flèche, et si le reste de l'édifice a été préservé de cet affreux accoutrement, il faut en remercier M. Victor Hugo. Pendant son séjour à Bruxelles, le grand poëte a tellement insisté auprès du bourgmestre

et des échevins, que ceux-ci prirent enfin la résolution d'arrêter cette restauration barbare, qui a inspiré à un touriste en belle humeur la chose suivante, que j'ai lue sur un album bruxellois entre une lettre de madame George Sand et un quatrain, très-vif, d'Alexandre Dumas :

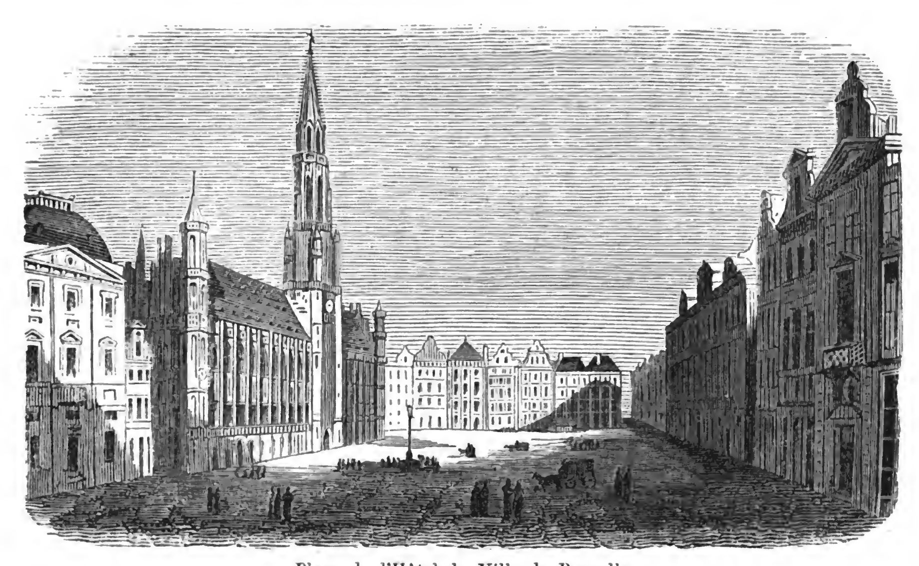
En passant par la ville
De Bruxelles en Brabant
J'ai vu l'hôtel de ville,
Peinturluré de blanc.
Aux bourgeois de la ville
J'en fis mon compliment.

Mais c'est surtout au point de vue politique et administratif que le peuple belge mérite d'être examiné avec attention. C'est le peuple le plus libre du continent et le plus digne d'être libre, car il a toujours attaché assez de prix à la liberté pour ne pas la compromettre par des imprudences et des excès. Nous l'avons vu, entre deux éventualités extrêmes, assez sage pour échapper aux dangers d'une révolution, assez ferme pour éviter l'écueil d'une réaction. Libertés municipales, libertés politiques, liberté de la presse, liberté de parole, liberté d'association, il a tous les droits dont puisse s'enorgueillir une nation majeure. Là le roi est véritablement roi constitutionnel ; là le pouvoir municipal est tout à fait indépendant du pouvoir exécutif ; là la presse a, pour exercer son action, des facilités plus grandes que partout ailleurs : pas de cautionnement, pas de droits de timbre. Ayez une casse d'imprimerie, du papier, une plume, et vous fondez un journal. Le mécanisme administratif, si compliqué chez d'autres nations, est, chez nos voisins, d'une simplicité merveilleuse. Les hauts fonctionnaires de l'État

sont plus accessibles à Bruxelles qu'un chef de bureau à Paris. Avez-vous à parler à un ministre, frappez à la porte du ministère; s'il n'est pas sérieusement empêché par l'expédition des affaires, vous serez reçu en moins de cinq minutes, et ce bon accueil que vous montrait tout à l'heure le bourgeois brabançon, vous êtes tout étonné de le retrouver chez le secrétaire d'État.

Je le répète, pour qu'un peuple ait su conquérir, et, ce qui vaut mieux, conserver ces institutions robustes, il faut qu'il ait des qualités essentielles. Est-ce que ces qualités ne compensent pas certains défauts et quelques petits ridicules dont il a été fait trop de bruit? D'ailleurs, les écrivains français ne sont pas toujours dans de bonnes conditions d'impartialité pour juger les Belges : la question de la contrefaçon leur tient toujours au cœur. Ils voient la Belgique à travers leurs intérêts lésés, et cette mauvaise disposition d'esprit les rend souvent injustes. Par bonheur, un de nos compatriotes, M. J. Hetzel, porta dernièrement à l'industrie des contrefacteurs un coup mortel. Il a vu depuis ses efforts obtenir un véritable résultat. Une loi internationale anéantit maintenant le commerce de la contrefaçon, puisqu'il suffit de faire le dépôt en Belgique des ouvrages français pour que la contrefaçon en soit impossible.

Le voyageur pourra voir toutes les curiosités de Bruxelles en une journée. La place Royale, la place du Sablon, la place des Martyrs, une sorte de square entouré de beaux édifices au milieu desquels on a creusé une crypte. C'est dans cette crypte que reposent les combattants des journées de septembre 1830, morts en combattant pour la liberté. Du fond de ce souterrain à ciel ouvert se dresse un bloc sur lequel est placée la statue



Place de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

colossale de la Belgique, flattant d'une main le lion et foulant aux pieds ses chaînes. L'auteur de ce monument, dont l'ensemble ne manque pas d'originalité, est M. Guillaume Geefs.

Sur la place dite des Barricades se dresse la statue d'André Vésale, ce père de l'anatomie, né à Bruxelles. Cette statue est due au ciseau de M. Joseph Geefs, frère de Guillaume. Le socle en granit est de M. Hector Goffart.

L'hôtel de ville se trouve sur la place de ce nom. Ce monument, construit au commencement du xve siècle, sur la place Naw Ruysbrock, est ornée d'une tour qui a 106 mètres de hauteur. La place de l'Hôtel-de-Ville est entourée de maisons anciennes et fort curieuses datant aussi du xve siècle. Nous mentionnerons entre autres la maison au Pain (Brood-Ruys), la maison des Brasseurs, la maison de la Balance et la maison des Bateliers. Les comtes de Horn et d'Egmont furent exécutés sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

La place du Parc, où se trouve le palais du roi, le palais de la Nation et la plupart des ministères a, au premier abord, un aspect assez monumental. Le parc, cette ancienne dépendance du palais des archiducs autrichiens, est une promenade agréable entourée d'une grille et plantée de beaux arbres. Il tient le milieu entre le parc anglais et le jardin français classique. On y voit quelques statues de Vervoost, de Delvaux et de Duquesnoy. Pas une seule n'est remarquable. Du parc on aperçoit, sur la gauche, la statue colossale du général Belliard, ambassadeur de France, mort d'apoplexie en 1832, à Bruxelles, au moment où il faisait dans le parc sa promenade de chaque jour. A deux pas est le Musée, où l'on admire des

toiles de Van Orley, de Michel Coxie, de Franz Flous, de Otto Van Veen et de Henri Van Baalen, qui furent les maîtres de Rubens et de Van Dyck. Il y a sept tableaux de Rubens et quatre de Van Dyck. Un des plus beaux tableaux de ce musée est le *Miracle de saint Martin guérissant un possédé*, de Jacques Jordaens. Le musée ne vaut certes pas les célèbres galeries d'Anvers et de Bruges; mais tel qu'il est, il est curieux à visiter.

Sainte-Gudule est une magnifique église; elle est de style gothique fleuri, mais pur. Les sculptures, des sculptures admirables, y abondent. La chaire est un chef-d'œuvre; elle représente Adam et Ève chassés du paradis terrestre. On voit dans cette église le tombeau en marbre noir de Jean, duc de Brabant, mort en 1312, et celui de l'archiduc Ernest, mort en 1595. Dans une chapelle latérale est un mausolée élevé à la mémoire du comte Frédéric de Mérode, tué dans les journées de septembre 1830.

L'église du Sablon est également du XIII[e] siècle, comme Sainte-Gudule. On y remarque de très-belles et très-curieuses chapelles : elle contient en outre un grand nombre de monuments funéraires. Celui du duc de Croy, de Spinola, celui de Pierre Breughel, restauré par Teniers; le tombeau du chevalier d'Horwins, etc.

Il y a bien d'autres églises que l'amateur ne visitera pas sans plaisir : Saint-Nicolas, Sainte-Catherine, Saint-Jean-du-Caudenberg, Notre-Dame-de-Bon-Secours, le Béguinage, etc.

Théâtres. — Le théâtre de la Monnaie, ou Grand-Théâtre, était un assez lourd monument dont nous n'avons plus à nous occuper; il a été incendié et détruit le 21 janvier 1855. Les autres théâtres, dont l'aspect n'a rien de monumental, sont le Vaudeville, situé rue l'Évêque;



Église Sainte-Gudule.

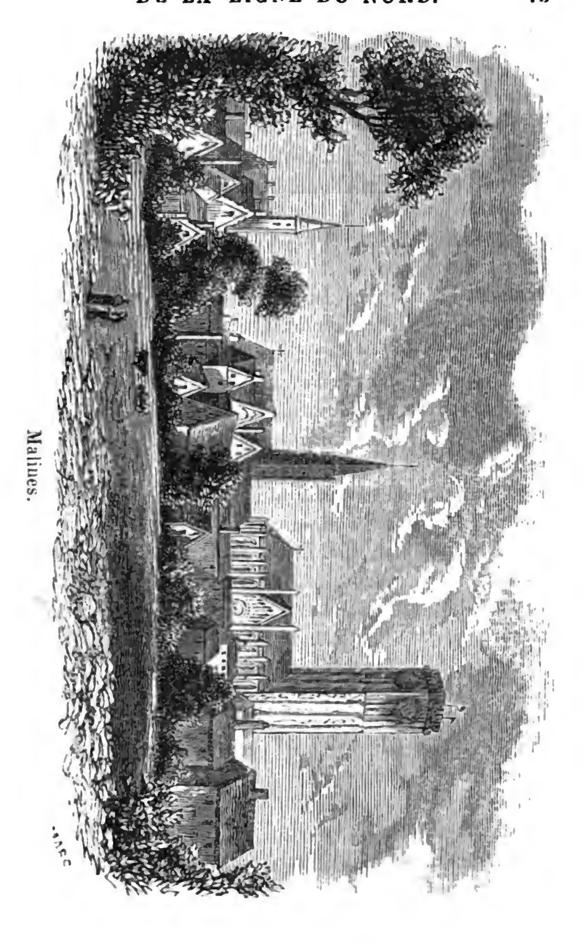
le théâtre du Parc, et celui des Nouveautés, situé près de la porte de Cologne.

Nous ne passerons pas sous silence les galeries de Saint-Hubert, dont les Bruxellois sont si fiers et avec raison, car c'est peut-être le plus splendide monument de ce genre qui ait été construit.



Galeries Saint-Hubert.

Il y a encore d'autres curiosités. Le *Menneken-Piss,* une originalité tout à fait locale ; le palais des Expositions et des Beaux-Arts ; le palais du prince de Ligne, qui fait aux étrangers les honneurs de sa galerie de peinture. Le *Menneken-Piss* tient tout ce que son nom promet ; cet affreux petit bonhomme en bronze a été fait successivement chambellan de l'électeur de Bavière, chevalier



Malines.

de Saint-Louis, grenadier de la garde, capitaine de la garde civique. En accordant tous ces honneurs à ce ridicule mannequin, les souverains étrangers ont voulu faire leur cour aux bourgeois de Bruxelles.

Bruxelles a de belles promenades. L'*Allée verte*, que les naturels appellent la *ferte allai*, les Boulevards et le Jardin botanique.

En sortant de Bruxelles pour se diriger sur Cologne, on arrive presque aussitôt à Malines, le point central où viennent aboutir tous les chemins de fer belges. Après Malines, cette ville sans curiosités, c'est Louvain qu'on laisse sur sa droite; Louvain, célèbre par son magnifique hôtel de ville, dont la beauté est peut-être sans égale. Puis, le railway abandonnant les terrains plats, va se précipiter à travers une Suisse en miniature. Voilà une vraie vallée! Je défie le poëte le plus inspiré de rêver un paysage plus calme et à la fois plus animé. Ce ne sont que maisons tapissées de mousse ou de chèvrefeuille et des lacs découpés en miroir. Le houblon grimpe sur les hauts treillages; des crêtes chauves, des pics qui surplombent, des monts noirâtres, et sur ces monts un vieux pan de masure qui joue la ruine.

Couchés dans leurs pâturages bordés de genêts d'or, les bœufs se réveillent aux sifflements de la machine, et tournent leurs grands yeux ronds vers le monstre qui mugit. Le directeur de l'Opéra commanderait à messieurs Feuchère et Thierry un de ces vastes panoramas mobiles qui se déroulent sous l'œil du spectateur, que ces deux artistes, les maîtres du genre, ne parviendraient pas à accumuler sur la toile tous ces aspects divers, tous ces rapides contrastes de ruisseaux jaseurs et de roches escarpées, de mamelons dénudés et de fraîches prairies;

et c'est ainsi que le paysage, coupé comme un rêve, vous ballotte de la colline au vallon, du jour à la nuit, et vous conduit jusqu'à Liége, la patrie de Grétry et de l'*Almanach boiteux.*

Je reviens sur mes pas et à l'hôtel de ville de Louvain, qui date du xve siècle, et qui eut pour architecte



Hôtel de Ville de Louvain.

Mathieu de Layens. Là vous voyez l'ogive fleuronnée, les arabesques, tout le gothique efflorescent de cette époque. Ce ne sont que clochetons, ce ne sont qu'astragales; c'est sublime. Le musée est dans une des salles de cet hôtel de ville. On y voit un Crayer, un Van Dyck,

un Van der Helst et un tableau de Rubens (une résurrection).

Louvain compte aussi des églises curieuses.

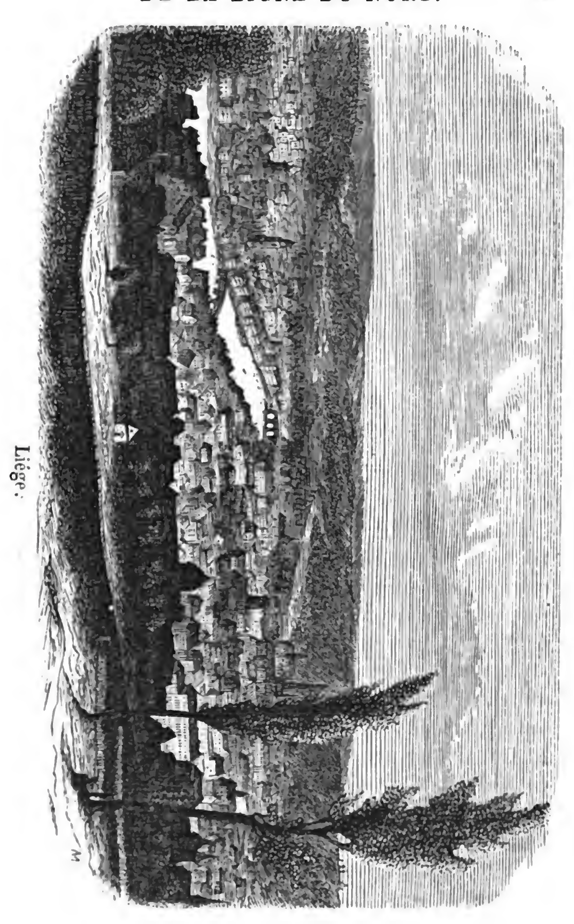
La collégiale de Saint-Pierre est une nef belle et hardie ; elle a une tour haute de 536 pieds (100 pieds de plus que la flèche de Strasbourg). Saint-Michel, Saint-Quentin et Saint-Jacques offrent quelques bons tableaux de la bonne époque.

Au delà de Louvain, la première ville que l'on rencontre est Tirlemont, qui a près de deux lieues de superficie, et qui ne compte guère plus de douze mille âmes. La vieille église de Saint-Germain, datant, dit-on, du XIe siècle, est la seule curiosité de l'endroit.

De Tirlemont à Saint-Trond on franchit le champ de bataille de Nerwinde, qui vit, à un siècle de distance, la victoire de Luxembourg et la défaite de Dumouriez. Nerwinde n'est qu'un assez triste village qui a plus de célébrité que de richesse.

Voici maintenant Léau, une petite ville inconnue, qui possède un assez bel hôtel de ville ; puis Loudon, berceau des Pepins et de la dynastie carlovingienne ; Waremme, célèbre par ses pains d'épices ; enfin l'on est à Liége.

Liége est une ville noire, tortueuse, couchée au milieu d'une vallée, et qui est curieuse à visiter, quoiqu'elle soit essentiellement manufacturière. La cathédrale de Saint-Paul est belle ; elle possède une belle chaire moderne sculptée qui ne le cède en rien aux anciennes. Saint-Jacques a des autels et des balustres magnifiques ; les orgues de Saint-Jacques de Liége ont une grande réputation, et les vitraux de cette église sont remarquables. Il faut encore aller voir le palais du prince évêque



Liége.

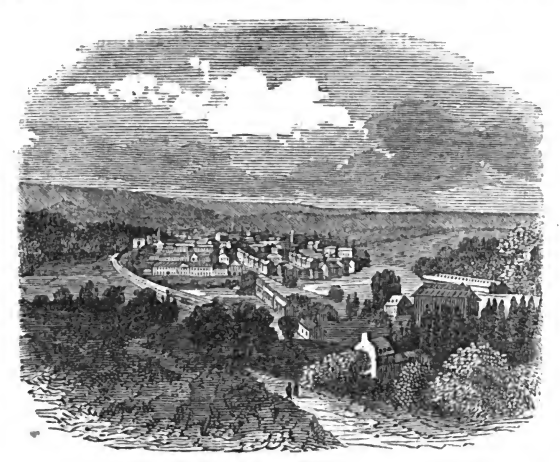
de Liége, qui a une imposante façade. Cet ancien palais épiscopal est aujourd'hui le palais de justice.

Devant l'université s'élève la statue moderne de Grétry; le théâtre, dont la première pierre fut posée par mademoiselle Mars, n'est rien moins que beau. Une grande curiosité de la ville, c'est le perron situé sur la place du Marché. Ce perron est une fontaine. Le perron est pour les Liégeois ce qu'a été le coq gaulois pour les Français ; c'est l'emblème de la ville, le palladium liégeois.

Autour de Liége, tout est noir, poussiéreux : la nature s'est rencontrée là avec un ennemi implacable, l'industrie. Voici Lemnos et ses cyclopes; la terre, l'herbe, les animaux son également noircis par la poussière de l'usine. Cette poussière, elle pénètre dans les vêtements, dans le corps, elle aveugle, on la respire.

Toute cette partie de la province de Liége n'est, à proprement parler, qu'une vaste usine. La Vieille-Montagne est à quelques pas. A deux lieues de Liége, sur la rive droite de la Meuse, bouillonne Seraing, une cuve industrielle qui compte vingt mille ouvriers. C'est dans ce colossal établissement, toujours noir de charbon, toujours rouge de flammes, où coulent incessamment des fleuves de métaux, que M. Cockerill crée ces monstres de l'industrie, ces béhémoths et mastodontes de fer et d'acier qui entraînent des populations sur les voies ferrées et se jouent sur l'Océan de la fureur des vagues. Chaufontaine et Spa sont de l'autre côté du railway : Chaufontaine, ce lieu de délices des familles belges et rhénanes; Spa, ce caravansérail européen, ce petit nid de maisons blanches abrité entre deux montagnes. Je ne crois pas qu'il y ait une plus jolie route, mieux coupée et plus pittoresque que celle qui conduit de Pépinstère à Spa.

De Liége à Verviers on franchit onze tunnels et on passe la Vesdre sur quinze ponts. Verviers, célèbre par ses draps, compte vingt-cinq mille habitants. Si vous aimez le spectacle du travail et de l'industrie, arrêtez-



Verviers.

vous à Verviers, mais n'espérez pas y voir l'ombre d'un monument.

Je m'oublie à tous les buissons du chemin quand je devrais être bien loin déjà ! Un adieu à la Belgique. Verviers franchi, on est bientôt à Herbestal. Là, un poteau rayé diagonalement de blanc et de noir et un soldat coiffé d'un casque en cuir surmonté d'une pointe de cuivre, vous apprennent que vous entrez dans les États de sa majesté le roi de Prusse. Le paysage rhénan, moins accidenté que la vallée de la Vesdre, est charmant

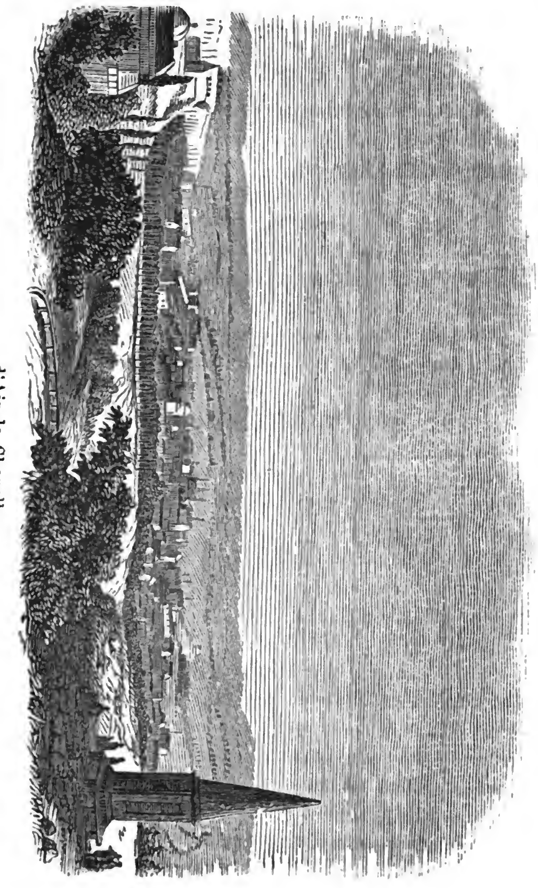
encore : c'est la Normandie, mais une Normandie plus abrupte et mieux éclairée. Sur ma droite, j'aperçois un petit village perché comme un aigle tout près du ciel. Le soleil levant semble s'élancer du milieu de ces maisons dorées au sommet, et dont la base nage dans la vapeur du brouillard. Oh! vivre là! m'écriai-je dans un de ces rares élans où le cœur s'exalte et s'amollit à la fois.

— Pardieu! monsieur, vous n'y vivriez pas longtemps, me dit un Allemand qui n'avait pas encore prononcé une parole : l'air y est trop vif.

Ayez donc un mouvement d'enthousiasme, pour qu'un médecin de village vous précipite à trois cents pieds dans les marais de la réalité en vous rappelant que vous avez une poitrine.

Une heure après nous apercevions les dômes et les coupoles qui donnent de loin à Aix-la-Chapelle une physionomie orientale.

J'arrivai à Aix-la-Chapelle au moment de l'exposition des grandes reliques, laquelle n'a lieu que tous les sept ans, à partir du 10 jusqu'au 24 juillet. Pendant cette quinzaine, la ville de Charlemagne est pour les catholiques d'Allemagne, de Suisse, de Belgique, de Hollande, ce qu'est la Mecque pour les musulmans. L'usage d'exposer ces reliques, qui furent données à Charlemagne par le patriarche Jean de Jérusalem et par le calife Haroun-al-Raschid, date de l'an 809. Il fut établi par un concile tenu à Aix, et auquel assistaient le pape Léon III, l'archevêque de Reims Turpin, les évêques d'Alexandrie et d'Antioche, Achille et Théophile, ainsi que beaucoup d'autres évêques et abbés. Ces reliques sont pour Aix-la-Chapelle ce qu'était le *labarum* pour les Romains. A l'approche des Français, en 1792, on s'empressa de les



d'Aix-la-Chapelle.

transporter, avec les autres trésors du Munster, dans la ville de Paderborn, en Westphalie, et on ne les rapporta qu'en 1804, lorsque Napoléon eut établi à Aix un évêque, M. Antoine Berdolet, qui fut le premier et le dernier prélat de cette ville. A présent comme autrefois, la chapelle est administrée par un chapitre présidé par un doyen avec le titre de prévôt.

A moins d'appartenir à une famille royale, on ne peut voir ces grandes reliques que pendant les trois semaines de l'exposition septennale. Elles se composent, savoir :

1° De la robe blanche que portait la Vierge à la naissance de Jésus-Christ. Cette robe, qui paraît neuve, est longue de cinq pieds et demi ;

2° Des langes dans lesquels fut emmaillotté l'enfant Jésus. Ils sont d'une couleur brune jaunâtre ;

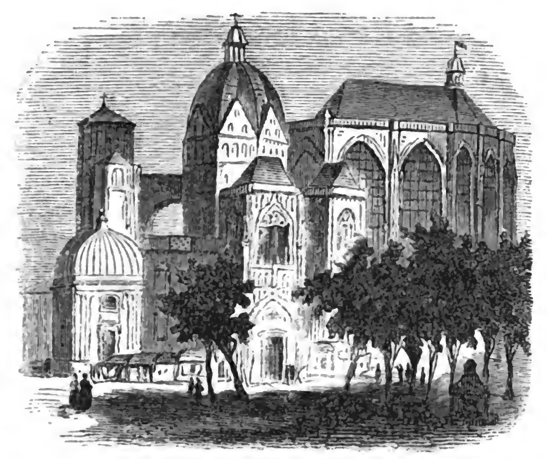
3° Du linge dans lequel fut enveloppé saint Jean-Baptiste, après sa décapitation. Ce linge de toile fine porte encore, assure-t-on, des taches de sang. Il est plié et lié par un cordon de soie blanche ;

4° Du linge dont fut couvert le Sauveur du monde pendant son crucifiement. Il est plié et lié par un cordonnet.

Telles sont les grandes reliques : mais il y en a une énorme quantité de petites : la pointe d'un des clous qui servirent au crucifiement; la ceinture en cuir de Jésus-Christ; un morceau du roseau qui lui fut dérisoirement offert en guise de sceptre par les Juifs; un morceau de la corde qui servit à la flagellation; une parcelle de la vraie croix enchâssée dans une boîte d'or, et qui fut portée par Charlemagne ; une épine de la sainte couronne; une dent de sainte Catherine; une côte de

saint Étienne; des cheveux de saint Jean-Baptiste; le bras droit de Charlemagne, depuis le coude jusqu'à l'omoplate; enfin, dans une châsse d'argent pesant quatre-vingt-dix livres, le crâne de Charlemagne, et son cor de chasse, fait d'une énorme dent d'éléphant. Je ne parle pas des autres reliques conservées dans les différentes églises d'Aix, ni de celles de Corneli-Münster, qui sont innombrables. Le pèlerin peut largement donner carrière à sa vénération.

Le monument remarquable d'Aix-la-Chapelle, c'est la cathédrale, où l'on peut visiter le tombeau de Charle-



Cathédrale d'Aix-la-Chapelle.

magne. La fontaine] des eaux attire chaque année ;un grand nombre de malades et de désœuvrés, qui viennent en réalité pour tenter les hasards de la roulette et du

trente et quarante, car Aix-la-Chapelle possède un casino où l'on joue. Ce casino, enfumé, est fort laid, et ressemble plutôt à une tabagie qu'aux magnifiques cursaals qu'on voit à Bade, à Wiesbaden, à Ems et à Hombourg. La ville neuve est bien percée et élégamment bâtie. Ce sont de grandes rues droites et désertes la plupart du temps. En somme, Aix-la-Chapelle est une ville triste. Elle a un théâtre où l'on joue l'opéra. Le spectacle commence à six heures et se termine à 8 heures et demie.

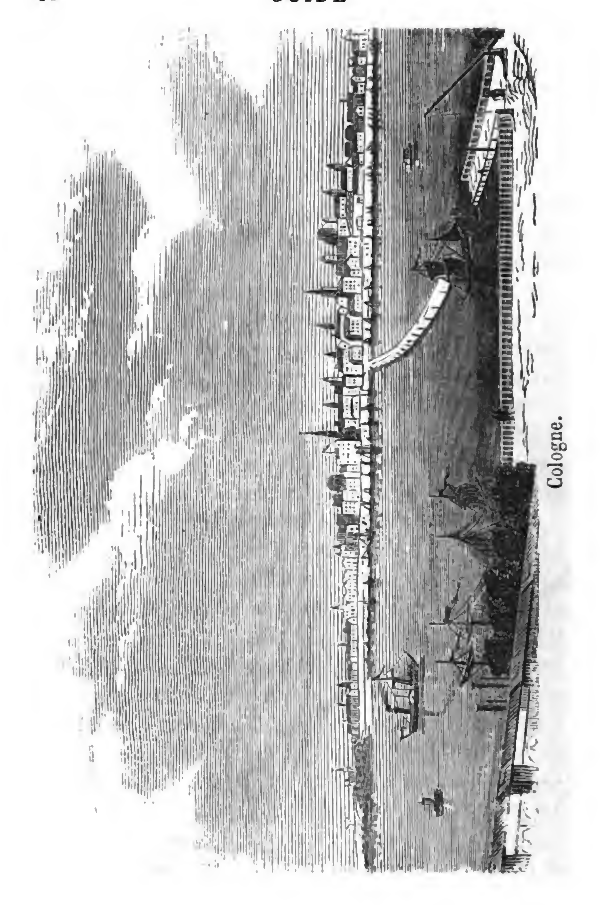
Entre Aix-la-Chapelle et Cologne, rien qu'une vaste plaine qui va se prolongeant pendant une vingtaine de lieues ; quelques jolis villages bordent la route. « Il n'y a pas grand'chose à dire de cette route, dit M. Victor Hugo dans le livre intitulé le *Rhin*, c'est un pur, un simple paysage picard ou tourangeau, une plaine verte ou blonde, avec un orme tortu de temps en temps et quelque pâle rideau de peupliers au fond. Je ne hais pas ce genre paisible, mais j'en jouis sans cris d'enthousiasme. Dans les villages, les vieilles paysannes passent comme des spectres, enveloppées dans de longues mantes d'indienne grise ou rose tendre dont le capuchon se rabat sur leurs yeux ; les jeunes filles, en jupon court, coiffées d'un petit serre-tête couvert de paillons et de verroteries qui cache à peine leurs magnifiques cheveux, rattachés au-dessus de la nuque par une large flèche d'argent, lavent allégrement le devant de leurs maisons, et en se baissant montrent leurs jarrets aux passants comme dans les vieux maîtres hollandais. Pour ce qui est des hommes, ils sont ornés d'un sarrau bleu et d'un chapeau tromblon comme s'ils étaient les paysans d'un pays constitutionnel.

« Quant à la route, il avait plu, elle était fort détrempée. Je n'y ai rencontré personne, si ce n'est par

instant quelque jeune musicien blond, maigre et pâle allant aux redoutes d'Aix-la-Chapelle ou de Spa, son havresac sur le flanc, sa contrebasse couverte d'une loque verte sur le dos, son bâton d'une main, son cornet à piston de l'autre; vêtu d'un habit bleu, d'un gilet fleuri, d'une cravate blanche et d'un pantalon demi-collant retroussé au-dessus des bottes à cause de la boue; pauvre diable, arrangé par le haut pour le bal et par le bas pour le voyage.

« Dans les auberges, hôte, hôtesse, valets et servantes ne parlent qu'allemand, mais il y a toujours un garçon qui parle français, français à la vérité quelque peu colore par le milieu tudesque dans lequel il est plongé. Hier j'entendais mon compagnon demander au garçon, en lui montrant le plat qu'on venait de lui servir: Qu'est-ce que cela? Le garçon a répondu avec dignité : *C'est des bichons.* » C'étaient des pigeons.

Le premier spectacle à contempler en arrivant à Cologne, c'est le Rhin. Il ne faut pas, comme à Strasbourg, aller le chercher à une lieue : il est là devant vous, fier et superbe, sillonné par les bateaux à vapeur et par les trains de bois qui descendent à Rotterdam, emportant toute une population. Sur le quai, encombré de tonneaux, de marchandises, d'échoppes, sur le pont de bateaux qui relie Cologne à Deutz, on est poursuivi par des ciceroni germaniques qui savent juste assez de français pour vous demander si vous avez besoin d'un guide. Le guide est une superfétation dans une ville bordée par un fleuve. La corde du fleuve est le meilleur guide pour se diriger dans l'arc de la ville. Remontez dans la rue du Rhin, qui ressemble tout à fait à la rue du Grand-Pont de Rouen, et où se trouvent tous les marchands



Cologne.



Cathédrale de Cologne (terminée).

d'eau de toilette, les *Farina*. Ils s'appellent tous Farina. Dirigez-vous vers la cathédrale, qui porte toujours à son sommet inachevé la grande grue symbolique, si vous êtes désireux de voir les travaux accomplis. Hélas! cinq cents ouvriers travaillent tous les jours; ils sont là dans leurs chantiers, sculptant et équarrissant la pierre, et cependant il semble que l'œuvre n'avance pas. Quand la nef et le transept monteront-ils à la hauteur de l'abside? Il faut vingt millions de francs pour achever cette cathédrale de Cologne. Vingt millions de francs pour une église! ah! si c'était un chemin de fer!

Cologne est une vieille ville fort curieuse; outre la cathédrale, l'hôtel de ville, la place du marché et tous les monuments consacrés, il est plus d'une vieille maison particulière qui arrête le regard. Du haut du dôme, on aperçoit à deux ou trois lieues, sur la rive droite du Rhin, Mueilheim, sentinelle avancée de la Westphalie; Dusseldorf, la ville des artistes; puis une quantité de petits villages aux maisons peintes et qui semblent fraîchement sorties d'une boîte de Nuremberg; de l'autre côté, Bonn et ce nid de merveilleuses légendes qui s'appellent les Sept-Montagnes; au pied du dôme, les maisons à toits pointus apparaissent comme des capucins de cartes rangés en bataille par la main d'un enfant.

Cologne est donc intéressante à visiter, comme toutes les vieilles cités. Mais c'est une ville triste, chagrine, à qui manque la vie d'autrefois. Dans les quartiers éloignés, ce ne sont que grands jardins, vastes cours, sur l'emplacement desquels des cloîtres s'élevaient jadis; le vide est partout. Ce n'est plus que l'ombre de cette grande ville ecclésiastique autrefois si vivante. Dans les rues éloignées du centre, on ne voit échelonnées de dis-

tance en distance que les sentinelles prussiennes qui montent silencieusement la garde dans des guérites zébrées de bandes noires et blanches.

Ainsi en un peu plus de vingt-quatre heures la vapeur vous transporte des rives de la Seine aux bords du Rhin, de Paris à Cologne. On part le soir, à 8 heures, par le train express, et le lendemain au soir, à 10 heures, on est dans la vieille cité d'Agrippa. Que le voyageur ait le moins de bagages possible, le bagage coûte fort cher sur les railways allemands.

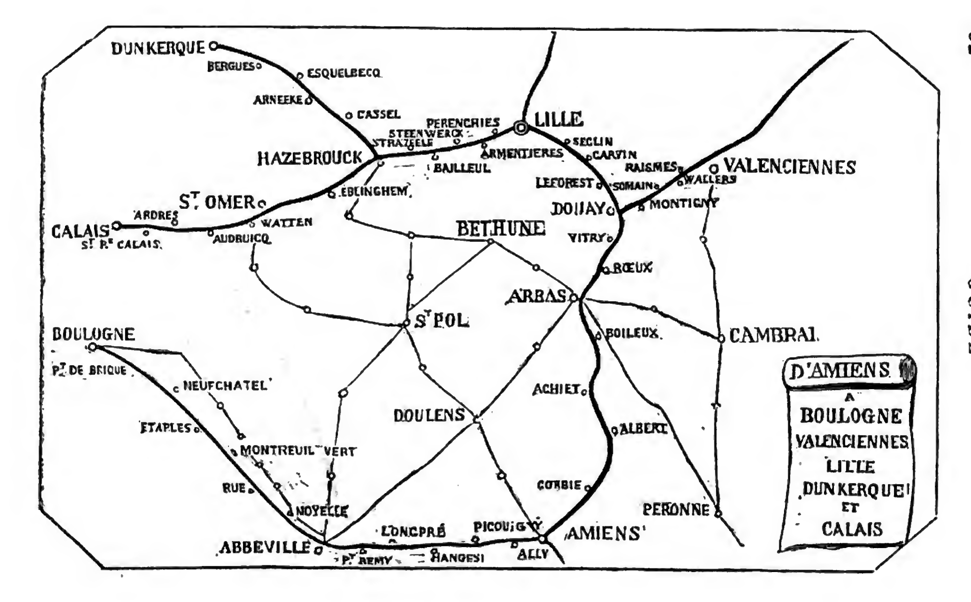
EMBRANCHEMENTS

ROUTE D'ANGLETERRE PAR BOULOGNE.

IV. — D'AMIENS A BOULOGNE.

En sortant d'Amiens, les premières stations que l'on rencontre sont; Piquigny, Hangest, Longpré; ces localités produisent en abondance le blé, le chanvre, le lin; les bestiaux d'Hangest sont très-renommés dans toute la Picardie. Vient ensuite Pont-Remi, dont les souvenirs militaires remontent jusqu'au xve siècle. On passe ensuite à Abbeville.

Abbeville commença à être une dépendance de Saint-Riquier, puis elle devint une place forte du comté de Ponthieu. Encore une ville qui changea souvent de


D'AMIENS
A
BOULOGNE
VALENCIENNES
LILLE
DUNKERQUE
ET
CALAIS
DUNKERQUE
BERGUES
ESQUELBECQ
ARNEEKE
CASSEL
HAZEBROUCK
STRAZEELE
STEENWERCK
PERENCHIES
BAILLEUL
ARMENTIERES
LILLE
SECLIN
CARVIN
RAISMES
WALLERS
VALENCIENNES
LEFOREST
SOMAIN
MONTIGNY
DOUAY
VITRY
RŒUX
ARRAS
BOILEUX
CAMBRAI
ACHIET
ALBERT
CORBIE
PERONNE
AMIENS
AILLY
PICQUIGNY
HANGEST
LONGPRÉ
PT REMY
ABBEVILLE
NOYELLE
RUE
MONTREUIL VERT
ETAPLES
NEUFCHATEL
PT DE BRIQUE
BOULOGNE
CALAIS
ST PR CALAIS
ARDRES
ST OMER
WATTEN
AUDRUICQ
EBLINGHEM
BETHUNE
ST POL
DOULENS

maître, selon la fortune des armes et le hasard des batailles. Le roi Jean, abattu par une longue captivité en Angleterre, voulut à tout prix racheter sa liberté ; il donna pour rançon une partie de ses États, et entre autres provinces le comté de Ponthieu. Lorsque le bailli d'Amiens vint annoncer aux Abbevillois qu'elle retombait sous le joug de l'Angleterre : Nous aimons mieux, dirent-ils, être taxés de la moitié de nos biens et rester Français ; et, en effet, ils refusèrent obstinément de se rendre. Un citoyen d'Abbeville, nommé Ringnois, se distingua dans cette lutte contre l'autorité anglaise. Comme il refusait de prêter serment au roi d'Angleterre, on le conduisit à Douvres et on le plaça debout sur le parapet de la forteresse qui domine la mer. Voulez-vous prêter serment à Édouard III ? lui demanda-t-on. Non, répondit-il, et il fut précipité dans les flots. Cet acte de cruauté ne fit qu'entretenir l'agitation qui existait contre les Anglais. Charles V, moins scrupuleux que le roi Jean, promit de seconder les efforts des habitants d'Abbeville, et de les aider à secouer le joug de l'Angleterre. Aussitôt les bourgeois se lèvent, chassent les Anglais et redeviennent Français.

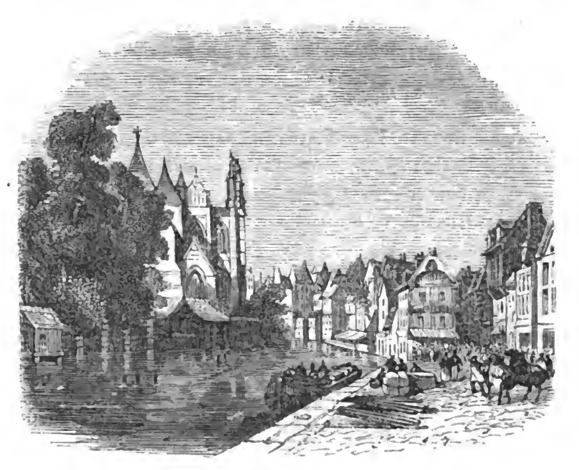
Pour récompenser Abbeville, le roi enrichit ses armoiries de fleurs de lis d'or, et leur donna pour devise le mot *fidelis*. Ce fut à Abbeville que le roi de France vint épouser la sœur du roi d'Angleterre, Henri VIII. Dans cette même ville, le roi Louis XIII voua son royaume à la Sainte Vierge, en présence du cardinal de Richelieu.

Abbeville est dans une situation ravissante. Au xv[e] siècle la fabrication du drap y florissait déjà ; Colbert encouragea cette industrie, et l'amena au plus haut degré de

prospérité en fondant un établissement qui, encore aujourd'hui, attire la curiosité de l'étranger.

Le monument le plus remarquable d'Abbeville est l'église de Saint-Wulfran. L'hôtel de cette ville a été pendant plusieurs siècles l'objet d'une vénération particulière. On y faisait prêter serment aux ouvriers employés à la fabrication des monnaies et aux individus soupçonnés d'avoir commis des vols. Millevoye est né à Abbeville.

En sortant d'Abbeville, le pays prend un aspect nou-



Abbeville.

veau ; le terrain est plus accidenté ; l'horizon est borné par les bois du Boulonnais, par les dunes et les falaises de la Manche.

Après avoir traversé la petite ville de Rue-Montreuil-

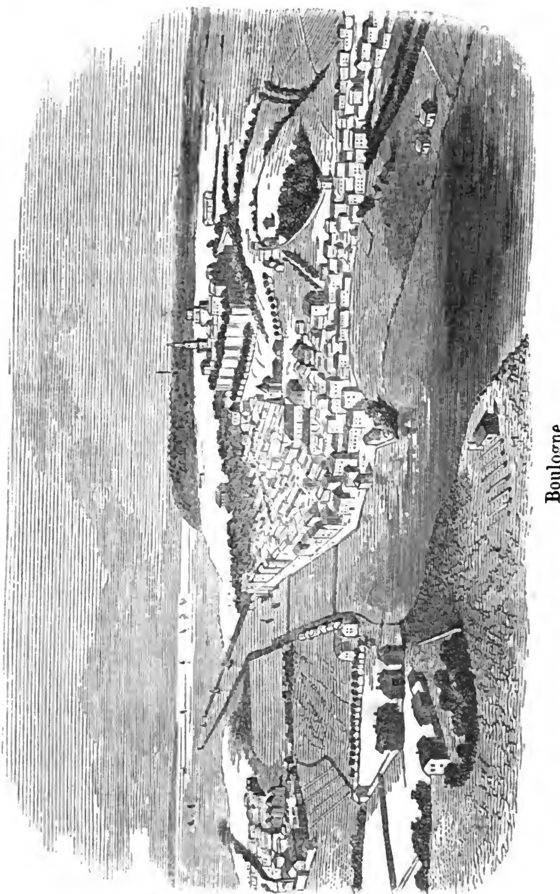
Vernon, on arrive à Montreuil-sur-Mer, un des chefs-lieu de sous-préfecture du Pas-de-Calais. La position de cette ville, à l'embouchure de la Cauche, lui a donné, dès l'origine, une importance militaire ; elle est classée parmi les places fortes de second ordre. A quelques lieues de Montreuil est Hesdin, jolie petite ville, ornée de remparts, qui a donné le jour à l'abbé Prévost d'Exiles, auteur de *Manon Lescaut*. En sortant de Montreuil, le chemin de fer longe, à mesure qu'il avance, le rivage de la mer. On traverse : Étaples, Neufchâtel, Pont-de-Brique, et l'on arrive à Boulogne.

Les Boulonnais ont la prétention de descendre des Morins, l'un des peuples les plus puissants des Gaules ; les Morins étaient braves et disputèrent pied à pied leur territoire contre César. Ce fut dans ce port que ce grand capitaine prépara la première expédition contre l'Angleterre, l'an 35 avant notre ère. On sait quel en fut le glorieux résultat.

Ce fut Caligula qui ordonna la construction d'un phare à Boulogne. C'était une tour octogone, dont le circuit n'avait pas moins de 200 pieds, et avait douze étages qui allaient en diminuant. Cet édifice fut réparé en 810, par Charlemagne. Les Anglais le fortifièrent en 1545 ; mais en 1644, le 29 juillet, cette masse antique nommée la *Tour d'Ordre* s'écroula entièrement, depuis on ne l'a pas relevée.

Tous les empereurs romains qui allèrent en Angleterre ou qui en revinrent, choisirent le port de Boulogne pour le lieu de leur embarquement ou de leur retour.

Le premier comte de Boulogne se nommait Alton ; le dernier était de l'illustre maison de Latour-d'Auvergne, éteinte dans la personne du dernier duc de Bouillon, et



Boulogne.

dans celle du fameux Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France.

Le port de Boulogne, avant la Révolution, était d'un mouillage difficile. Les travaux importants qui ont été faits depuis ont rendu ce port accessible.

Boulogne est maintenant, à proprement parler, une colonie anglaise. La physionomie, la tournure, l'accent et la langue même, tout est anglais dans cette ville française. On trouve à Boulogne des bourgeois de Londres, fixés en France pour divers motifs : l'économie, la santé et souvent le désir de fuir leurs créanciers.

C'est sur cette plage que Napoléon établit son plan gigantesque quand il tenta, en 1800, une descente en Angleterre, où le commandant Devrieux se couvrit de gloire. Les préliminaires de la paix d'Amiens suspendirent les hostilités jusqu'en 1803. Le premier consul assista alors au combat et dirigea lui-même le feu d'une batterie qui ne profitait pas de son avantage pour foudroyer l'ennemi; il ne put contenir son impatience, et le feu qu'il commandait fut si terrible, qu'il contraignit les Anglais à prendre le large et à discontinuer leur attaque. Ce fut là aussi qu'après avoir été reconnu empereur, il fit aux troupes, assemblées dans le camp du débarquement, la distribution des insignes de la Légion d'honneur. Une colonne commémorative, dédiée à la grande armée, consacre le souvenir du camp de Boulogne. Elle fut élevée le 17 novembre 1804.

Boulogne, avec ses maisons élégantes, ses toits à l'italienne, ses enseignes anglaises, n'avait pour ainsi dire pas de monuments. Elle compte vingt-six mille âmes de population fixe; mais on a constaté que plus de cent mille voyageurs passent chaque année par cette ville, qui est,

en outre, un des rendez-vous les plus fréquentés par les baigneurs de la France et de l'Angleterre.

VOIE D'ANGLETERRE, PAR CALAIS.

V. — DE LILLE A CALAIS.

Nous avons décrit le trajet de Paris à Lille. A une demi-lieue avant d'arriver à Lille, le train qui part de Paris pour Calais prend un embranchement, et il arrive bientôt à la station d'Eblinghem : là on passe du département du Nord dans celui du Pas-de-Calais.



Cathédrale de Saint-Omer.

La seconde station est Saint-Omer, chef-lieu de sous-préfecture. — 22,000 habitants.

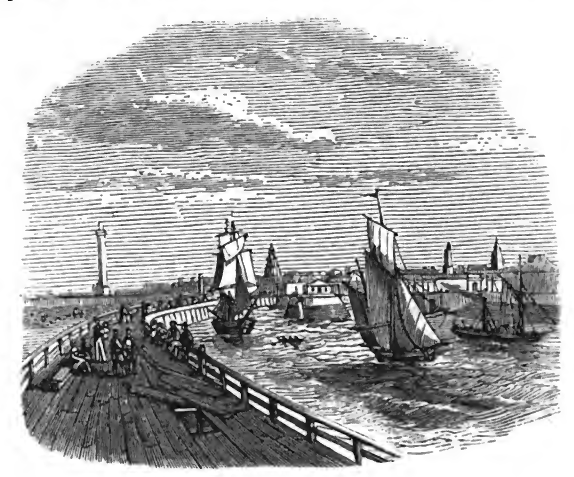
Saint-Omer a eu pour fondateurs les abbés de Saint-Bertin. On remarque parmi les monuments, sa belle cathédrale gothique dans laquelle on admire une *Descente de Croix* de Rubens. L'abbé Suger est né à Saint-Omer.

Cette ville est une place forte de première classe, défendue par des fortifications d'une lieue de circonférence environ et par des fossés profonds qui se remplissent d'eau au besoin en peu de temps. Des retranchements, quatre forts, des marais, et la facilité avec laquelle on peut inonder ses environs rendent cette ville presque inexpugnable. Sa place d'armes est assez belle.

De Saint-Omer à Calais, quatre stations : Valten, Audruick, Ardres, Saint-Pierre-lès-Calais; mais tous ces bourgs n'ont rien de bien intéressant, arrivons donc tout de suite à Calais.

Calais a la même origine que Boulogne; elle appartint d'abord à l'abbaye de Saint-Martin ; on en fit une place forte. Le lendemain de la bataille de Crécy, le roi d'Angleterre, Édouard III, fit marcher son armée sur Calais et porta le siége devant cette ville, qui refusa de se rendre. Ne pouvant l'enlever de force, il la réduisit par la famine. Le manque de vivres amena nécessairement la capitulation. Irrité de la longue résistance des Calaisiens (le siége avait duré un an), le roi d'Angleterre voulut d'abord mettre à mort tous les habitants de la ville, puis il déclara qu'il se contenterait de six victimes choisies parmi les bourgeois les plus notables. Ce fut alors qu'Eustache de Saint-Pierre, le plus considéré et le plus riche d'entre les bourgeois de Calais, s'offrit le premier en holocauste au

salut de ses compatriotes. Cet exemple enflamma cinq autres citoyens, ils se rendirent la corde au cou au camp d'Édouard III, qui avait fait dresser six potences, lorsque les prières de ses barons et les larmes de la reine parvinrent à fléchir le roi, qui fit grâce aux six héros et leur rendit même leurs biens. — Pris par les Anglais en 1347, Calais resta pendant deux cents ans en leur puissance. — Ce fut le duc de Guise qui eut la gloire de rendre cette place à la France en 1558, après un siége qui ne dura que sept jours. — Calais fut encore prise vers la fin du XVIe siè-



Calais.

cle par l'archiduc Albert; le traité de Vervins rendit cette ville à la France, et, depuis lors, elle ne cessa plus de lui appartenir. C'est à Calais que Louis XVIII débarqua en 1814. Il y fut reçu avec enthousiasme; on éleva une

colonne en mémoire de cet événement, et le bronze conserva l'empreinte du pied royal. Le port de Boulogne a fait une terrible concurrence à Calais, qui n'est plus aujourd'hui qu'un lieu de passage entre la France et l'Angleterre. Cette ville a une belle église, Notre-Dame-de-Bon-Secours, dans laquelle on admire un tableau de Van Dyck. Calais compte 14,000 habitants. Avant de s'embarquer pour l'Angleterre, le voyageur doit prendre, au bureau situé sur le port à quelques pas du bateau à vapeur, son permis d'embarquement.

C'est par la voie de Calais que se fait le service postal entre la France et l'Angleterre.

Au sud de Calais, dans une contrée marécageuse, entre Guines et la petite ville d'Ardres, on visite l'emplacement sur lequel eut lieu en 1520 l'entrevue du *Camp du Drap d'Or*, entre François Ier et Henri VIII.

VI. — DE BOULOGNE A LONDRES.

(Par Folkstone.)

De Folkstone à Londres, la distance est de soixante-dix-huit milles (cent vingt-huit kilomètres environ); on y arrive après avoir franchi rapidement quelques jolies villes, et après avoir passé à travers des campagnes délicieuses et d'immenses plantations de houblon, dont les lianes sont soutenues par de longs échalas. Après les stations qui aboutissent à Margate, Ramsgate, Deale, Canterbury, on franchit ensuite cette dernière ville; à peu de distance de la station, est la capitale du Kent, sur le Storr, siége de l'archevêque métropolitain de l'Angleterre. La cathédrale de Canterbury est un beau monument, qui offre des traces de l'architecture de tous les âges depuis les Normands. On y remarque le chœur,

qui est le plus vaste de toutes les églises du royaume, le maître autel, la grande croisée, chef-d'œuvre admirable de peinture sur verre; la chapelle de la Trinité, derrière le chœur, qui renferme le fauteuil épiscopal formé de trois blocs de marbre, le tombeau d'Henri III et de sa femme, ceux d'Édouard, le fameux Prince noir, de l'évêque Coligny et du doyen Woolton, la chapelle de la Vierge, où Thomas Becket fut assassiné, enfin les fameux degrés par lesquels les pèlerins montaient à la châsse dans la chapelle de la Trinité. L'archevêque de Canterbury a la préséance sur tous les ducs qui ne sont pas du sang royal et sur les grands officiers de l'État. C'est lui qui couronne les rois, et le roi et la reine sont toujours ses paroissiens, en quelque endroit que réside la cour. Les autres objets curieux à visiter à Canterbury sont : les ruines de Saint-Augustin, près de la cathédrale; celles du château et les murs de la ville, l'église Saint-Martin, le portail de l'église du Christ, élevé en 1217. La promenade de Dunge Hill ou Daale Dohn, le Guilhall, charmant édifice dans Highe Street, l'hôpital du Kent et de Canterbury, treize autres églises et une synagogue.

Canterbury renferme de belles manufactures de laines filées, de soieries, de cotonnades et de mousselines, dont l'importance a cependant diminué depuis quelque temps, ainsi que de vastes houblonnières. La population est d'environ 15,000 habitants.

Cette ville existait du temps des Romains; c'était alors *Durovernum*. Son importance est démontrée par les larges chaussées conduisant à Lymne et à Douvres, et par les nombreux vestiges d'antiquités qui y ont été découverts.

De Canterbury on arrive à Asford, petite et ancienne cité, après avoir passé deux stations, Chilnam et Wye.

On aperçoit, sur la droite d'Asford, l'embarcadère du chemin de fer qui conduit à Maidstone, où se trouvent une prison pénitentiaire et une cour de justice; c'est là que se fait le plus grand commerce de houblon; son église est une des plus vastes de toute l'Angleterre. On traverse ensuite quatre stations insignifiantes avant d'arriver à Maidstone; puis on arrive à Tunbridge, ville célèbre par ses tabletteries, après avoir franchi cinq stations; on est alors à 47 milles de Douvres et à 41 de Londres. On s'y arrête dix minutes pour y prendre quelques rafraîchissements à un splendide buffet. Une heure après on arrive à Londres. On s'est arrêté à la jonction de Reigate après avoir passé devant dix-sept stations, dont les plus remarquables sont Guilford, Reigate et Croydon, où il y a une église gothique assez curieuse.

VII. — DE CALAIS A LONDRES.

(Par Douvres.)

La traversée de Calais à Douvres est la plus courte pour passer en Angleterre, on la fait en moins d'une heure et demie. C'est le chemin que choisissent ordinairement les personnes qui redoutent la mer.

A peine a-t-on quitté Calais qu'on distingue dans le lointain, à une petite distance de Douvres, une colline célèbre connne sous le nom de rocher de Shakspeare. Quand le soleil luit sur cet immense rocher de pierres blanches, on peut l'apercevoir facilement de Calais. On distingue aussi, de très-loin en mer, le vieux château fort de Douvres, qu'on supposait avoir été bâti par Jules César. On y a fait tant de changements successifs qu'on y trouve peu de constructions anciennes. Après avoir vi-

sité les appartements du gouverneur, on s'arrête devant ce gros canon, fondu à Utrecht en 1544, qu'on appelle le *pistolet de poche de la reine Élisabeth,* parce qu'il fut offert à cette princesse par les États de Hollande. Du



Douvres.

haut de cette colline on a une vue magnifique qui s'étend jusqu'aux côtes de France. On voit à ses pieds toute la ville de Douvres, qui est divisée en deux parties réunies par une rue longue et étroite qu'on appelle Snar gate street. Cette ville n'offre rien de curieux, si ce n'est un escalier taillé dans le roc conduisant de Snar Gate street aux casernes qui se trouvent sur le rocher, et l'église de Saint-James, remarquable seulement par son antiquité. On trouve dans la ville de Douvres des salons de réunion, un petit théâtre, des bains très-com-

modes, mais peu fréquentés. C'est de cette ville que Blanchard, le célèbre aéronaute, partit avec son ballon en 1785 et traversa le canal de la Manche. Depuis quelques années on a fait des améliorations considérables dans ce port, qui peut maintenant admettre des vaisseaux d'une certaine importance. La jetée sert de promenade aux habitants et aux voyageurs qui attendent, à quelques pas de là, le départ des trains.

On ne reste ordinairement à Douvres que le temps nécessaire pour faire visiter ses bagages; et, deux heures après, on arrive à Londres par le convoi de grande vitesse. On met trois heures et demie par les trains ordinaires.

VIII. — DE LILLE A DUNKERQUE.

C'est de Lille que part le double embranchement qui se bifurque à Hazebrouck sur Calais et sur Dunkerque.

La première station est Pérenchies, un bourg qui se prolonge en boyau et qui n'offre rien d'intéressant.

Plus loin, Armentières, jolie petite ville, autrefois fortifiée. Elle est située sur la rive droite de la Lys et a une population de 8,000 habitants.

Armentières est séparée de Bailleul par Steenwerck. En Flamand, Bailleul signifie belle. L'origine de Belle, dernière ville, remonte au temps de Jules César.

Souvent saccagée dans les guerres dont ce pays fut le théâtre, elle fut huit fois brûlée. Bailleul est dans une charmante situation, elle a 10,000 habitants.

Après avoir franchi un ou deux villages, on arrive à Hazebrouck, chef-lieu de sous-préfecture; petite ville très-commerçante, et qui a des marchés considérables.

Les deux voies de Calais et de Dunkerque se séparent à Hazebrouck.

Sur la route de Dunkerque, le premier endroit remarquable qui s'offre à la vue, c'est Cassel, ancien château romain ; deux rois de France, Philippe-Auguste et Philippe le Bel, assiégèrent et prirent Cassel. Plusieurs batailles furent livrées dans ses murs et dans ses environs. Le général Vandamme naquit à Cassel ; en sortant de Cassel, le seul endroit qui soit digne d'être mentionné est Bergues, jolie petite ville et place forte, que les Anglais assiégèrent en vain en 1793.

Quelques instants après, on arrive dans la patrie de Jean Bart.

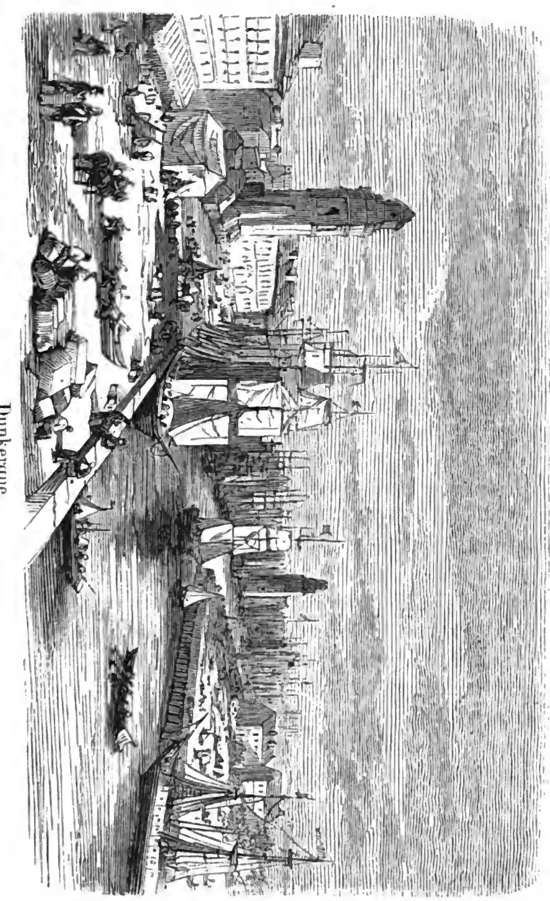
Dunkerque a été le véritable nid de corsaires de l'Océan. C'est de ce port que partirent tous les vaillants aventuriers qui, dans les temps de guerre, causèrent tant de mal aux vaisseaux de la Hollande et de l'Angleterre.

Turenne enleva Dunkerque aux Espagnols et en prit possession au nom du roi ; mais Louis XIV, s'étant engagé par traité d'alliance à livrer aux Anglais la première ville qui tomberait en sa puissance, tint sa promesse en leur livrant Dunkerque. Cette ville appartenait donc le matin aux Espagnols, dans l'après-dînée aux Français, et le soir aux Anglais.

Plus tard, Louis XIV reconquit Dunkerque, moyennant cinq millions de francs.

Dunkerque est une des plus jolies villes de la Flandre française. C'est le seul port que nous possédions sur la mer du Nord. Sa rade est une des plus belles de l'Europe, sa plage est magnifique et très-favorable aux bains de mer. La population est de 25,000 habitants.

Bonaparte se trouvait à Dunkerque après son retour



Dunkerque.

d'Égypte ; il voulut aller au spectacle, on y courut pour le voir ; mais vêtu d'un habit bourgeois, il avait été se mêler à la foule dans le parterre. Un de ses voisins lui demanda si la personne qui était dans la loge de la mairie n'était pas Bonaparte? — Je ne le crois pas, répondit celui-ci. Un autre lui fait la même question en lui désignant une autre personne. — Non, reprend un troisième, je connais Bonaparte, il est beaucoup plus grand. — A la bonne heure, répondit ce dernier, puisque vous voulez le savoir mieux que moi.

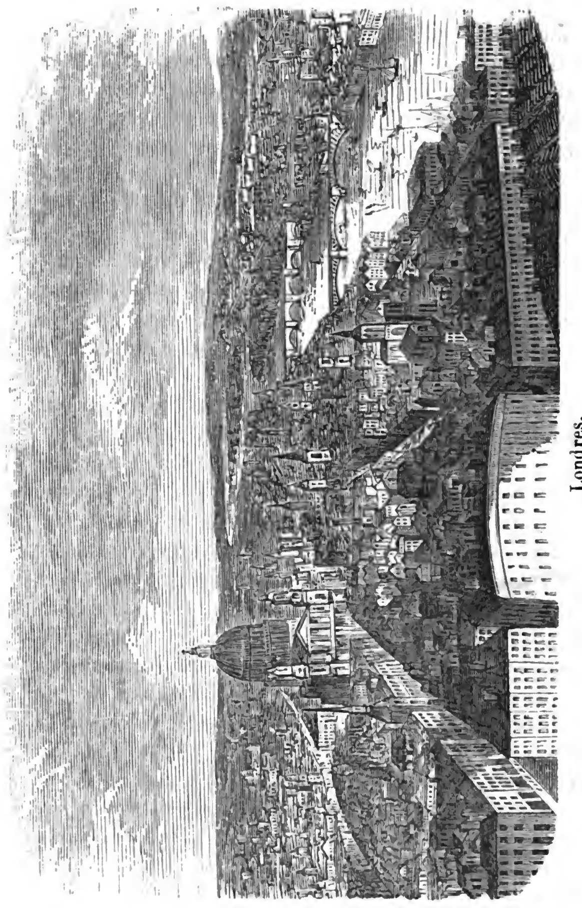
IX. — LONDRES PAR LA TAMISE.

Quel que soit le port d'embarquement, Calais, Boulogne ou Dunkerque, le voyageur doit commencer par faire viser son passe-port au bureau de police, pour avoir un *permis d'embarquement*. La traversée de Dunkerque à Londres dure de dix à douze heures; de Calais à Douvres, une heure et un quart; de Boulogne à Folkstone, le même laps de temps environ. L'embouchure de la Tamise offre un spectacle magnifique; à peine est-on entré dans les eaux de ce fleuve, qui porte les richesses de toutes les parties du monde, qu'on aperçoit sur la rive gauche Margate et Ramsgate, deux charmantes petites villes, à peu de distance l'une de l'autre, où on va souvent de Londres, passer quelques jours de plaisir. Il y a là des bains, des salles de bals et de concerts, très-fréquentées pendant la belle saison. Les bateaux à vapeur, qui viennent de Boulogne, de Calais ou de Dunkerque, s'arrêtent un moment devant Gravesend, une jolie petite ville, du royaume de Naples, égarée sur les rives d'un fleuve britannique. C'est là d'où partent les

les plus forts navires de guerre. En face est le fort de Tilbury, un peu plus loin Dartford, la cité aux papeteries; puis Woolwich, avec ses arsenaux, ses ateliers maritimes, son hôpital, son dépôt d'artillerie. Plus de cinq cents forçats sont employés journellement aux travaux les plus pénibles. On passe bientôt après devant Greenwich et son parc, où il existe un célèbre observatoire, ainsi qu'un hôpital qui sert de retraite à 5,000 marins, et qui a, en outre, près de 3,000 externes recevant des pensions sur les fonds de l'État. Greenwich est encore célèbre par ses *white-baits*, petits poissons qu'on ne pêche que là et qu'on ne mange que là, car le *white-bait* est de tous les poissons le plus délicat et le seul qu'on ne puisse pas transporter.

Sur la rive opposée est Blackwall, à deux milles et demi de Londres, près les docks de Sainte-Catherine.

De la distance de Paris à Londres, il n'en est plus question, c'est à peine si l'on remarque un peu d'Océan entre les deux métropoles; on dîne le soir, à six heures, sur le boulevard de Gand, et le lendemain matin, à sept heures, on peut prendre le thé ou le café dans Regent-Street. Ce qui frappe tout d'abord, en arrivant à Londres, c'est cette foule énorme et cette immensité dont le Parisien qui n'a pas franchi la Manche ne saurait se faire une idée. A la première vue, on est dans l'admiration pour la toute-puissance de l'homme; puis on reste comme accablé sous le poids de cette grandeur. Ces innombrables vaisseaux qui couvrent la surface du fleuve réduit à l'étroite largeur d'un canal, ces bateaux à vapeur qui volent dans tous les sens, hirondelles de la Tamise; le grandiose de ces arches, de ces ponts, qu'on croirait jetés par des géants pour unir les deux rives du



Londres.

monde; les docks, immenses entrepôts qui occupent vingt-huit acres de terrain; les dômes, les clochers, les édifices, auxquels la vapeur donne des formes bizarres; ces cheminées monumentales, qui lancent au ciel leur noire fumée et annoncent l'existence des grandes usines; toute cette confusion de tableaux vous trouble et vous anéantit. On se rappelle Paris, et dans ce souvenir évoqué, Paris n'apparaît plus que comme une modeste bourgade. La beauté des trottoirs, larges comme des rues; le nombre et l'élégance des *squares*; les grilles, d'un style sévère, qui isolent de la foule le foyer domestique; l'étendue immense des parcs, les courbes heureuses qui les dessinent, la beauté des arbres, la multitude des équipages attelés de ces chevaux magnifiques qui en parcourent les routes, toutes splendides réalisations qui semblent appartenir au monde de la féerie, excitent l'esprit et l'enivrent. Le soir surtout, Londres, avec ces magiques clartés qu'alimente le gaz, est resplendissant. Ses rues, vastes comme des places, se prolongent à l'infini; des flots de lumière font étinceler de mille couleurs la multitude de chefs-d'œuvre que l'industrie humaine entasse dans ses boutiques. On dirait d'une cité babylonienne enfantée par l'imagination extravagante du peintre Martinn. Le premier jour, on est émerveillé, on ose à peine en croire ses yeux, tant ce pandémonium d'hommes et de choses vous surprend et vous exalte; mais passez huit jours à Londres, huit jours seulement, et toute cette fantasmagorie disparaît, la fascination s'évanouit comme la vision fantastique, comme le songe de la nuit. Dans cette désolante et merveilleuse accumulation de puissance, on ne voit plus que de la foule sans mouvement, de l'agitation sans bruit, de l'immensité

sans grandeur. Londres est moins une ville qu'une agglomération de maisons et d'édifices.

Quand on est fatigué d'admirer les objets, si l'on porte les regards sur cette foule d'hommes et de femmes qui passent et repassent, on est tout de suite frappé de la tristesse empreinte sur les physionomies. L'Anglais continental, l'Anglais qu'on voit à Paris, n'est pas du tout le même homme que l'Anglais en Angleterre et surtout à Londres. Les Anglais ont un masque qu'ils laissent à la frontière au moment où ils s'embarquent, et qu'ils reprennent en revenant dans leur pays. Voyez-les en France, ils sont déridés, joyeux et quelquefois aimables; ils causent, ils rient, ils chantent, même à table, pour peu qu'on les prie de chanter, et j'en ai connu qui ne craignaient pas d'aborder la contredanse et de figurer dans un quadrille. A Londres, ils sont graves comme des notaires, et plus tristes que des Croque-morts. Non-seulement ils ne chantent plus, ils ne dansent plus, mais ils se gardent bien de rire, de peur de perdre leur respectabilité ou leur crédit. Au théâtre ou en soirée, si une femme se permet de sourire, c'est que la femme est femme partout, et qu'il faut bien montrer un peu les perles de sa bouche. Quant aux hommes, l'ennui qui les ronge est si profond qu'il a imprimé son stigmate sur leur visage.

A peine débarqué, tous vos sens sont brusquement saisis d'une façon nouvelle. Ce que vous voyez, ce que vous touchez, ce que vous respirez, ce que vous absorbez, buvez, mangez, tout est différent.

A Londres, la manière de frapper ou de sonner annonce la condition du visiteur. Le domestique sonne et ne frappe pas. Le commissionnaire, au contraire,

frappe un seul coup, mais ne sonne pas. Le facteur frappe deux coups assez fort. Le gentleman frappe plusieurs coups précipités, de manière à faire un petit roulement. Lorsqu'un personnage fait ses visites dans son équipage, il fait frapper à tour de bras par son domestique. C'est un genre tout à fait aristocratique. Le maître de la maison sonne et frappe en même temps. En général, quand on fait une visite à Londres, il convient de prendre un air de supériorité. On doit observer avec soin, lorsque le domestique a ouvert la porte, de garder son chapeau sur la tête, autrement vous êtes éconduit, surtout si vous avez frappé d'une manière faible et timide.

L'étranger doit prendre garde aux filous, qui sont nombreux à Londres et fort adroits; il doit éviter d'acheter dans les boutiques où on vend à l'encan, principalement des objets d'or ou d'argent, parce qu'on est presque toujours trompé dans ces sortes de ventes, qui la plupart sont faites par des Juifs entourés de compères, ayant l'apparence d'un public sérieux.

Le samedi est le jour généralement consacré au grand nettoyage dans la maison. On lave les parquets, les murs, les escaliers, l'entrée de la maison, jusqu'au trottoir qu'on savonne et qu'on lave à pleine eau comme le pont d'un navire.

La largeur des rues, le grand espace qu'occupe chaque famille, les parcs, les jardins qui sont au milieu de ces nombreux squares disséminés dans toute la ville, l'heureuse position de cette grande cité bâtie sur un terrain qui s'élève insensiblement, le fond de sable sur lequel on a fait les constructions, les immenses égouts et ses conduits; ce large fleuve qui traverse la ville et

qui s'élève deux fois par jour en entraînant, dans son reflux, tous les éléments de corruption; cette immense quantité d'eau dont chaque maison peut disposer journellement, tout cela ensemble contribue essentiellement à la propreté et à la salubrité de la ville.

Londres, dans son ensemble, peut être considérée comme la ville la plus grande et la plus opulente de l'Europe. Elle est composée de la cité proprement dite et de ses dépendances, de la cité de Westminster, du bourg de Soutwark et d'environ trente villages qui semblent faire partie de cette immense capitale. Son étendue de l'est à l'ouest est d'environ trois lieues, et sa circonférence est de plus de douze lieues; elle est divisée en deux parties très-distinctes. La Cité proprement dite, qui est la partie la plus ancienne, et le West-end, qui est le quartier fashionable.

C'est dans la Cité, là où se trouvent la banque, la grande poste, la bourse, la halle aux grains, la superbe brasserie de MM. Barclay et Perkins, que tous les étrangers peuvent visiter, les grandes compagnies industrielles, les établissements de la compagnie des Indes orientales, ses docks et ses immenses bassins où on peut recevoir au moins 500 navires. On remarque surtout celui destiné aux tabacs, qui n'a pas moins de quatre arpents. Le gouvernement, qui l'occupe, paie à la compagnie 15,000 livres sterling (300,000 francs) de loyer par an. Vingt-quatre directeurs choisis parmi les actionnaires de cette compagnie, sont chargés de l'administration de ces bassins, conjointement avec le lord-maire et le conseil de la Cité.

La partie du West-end est le quartier le plus élégant et le plus aristocratique. On y voit le palais des deux

Chambres à côté de cette magnifique église de Westminster, un des plus beaux chefs-d'œuvre d'architecture gothique. C'est dans cette partie de la ville que sont les hautes cours judiciaires, les palais royaux, les hôtels splendides de la haute noblesse, les parcs de Saint-James, Hyde-park, Regent's park; les squares les plus vastes, les rues les plus spacieuses et les plus élégantes. C'est de ce côté aussi qu'on admire ces nouveaux quartiers modernes de Paddington, de Bays-water et de Publico. L'aspect opulent des maisons, qui sont alignées symétriquement dans des rues spacieuses et dans des squares immenses, frappe d'étonnement les étrangers qui arrivent à Londres pour la première fois.

On a calculé que cette ville contient environ 9,000 rues, avenues, passages, ruelles et faubourgs; 90 squares ou places, et que les maisons y sont au nombre de 200,000 au moins.

Londres est, sous le rapport commercial et manufacturier, la première ville du monde.

Le climat, si voisin qu'il soit du continent, est presque subitement dissemblable. Vous venez de quitter une température à peu près égale, que l'ordre des saisons ne modifie que par successives initiations. Ici vous trouvez toutes les températures en quelques heures, ce qui justifie si bien la robe de mousseline et le boa de la femme anglaise, bizarrerie dont nous rions, faute de bien juger les causes. Dans la même journée vous suez, vous frissonnez, vous êtes sec, vous êtes humide. Ajoutez à ces impressions contrastantes qui saisissent votre corps et pénètrent dans vos poumons, que l'air de la ville est chargé d'âcre fumée, de molécules carboniques et fort souvent de méphitiques brouillards. Nier que les vives

impressions physiques qui résultent de cet état de choses, de ce malaise subit, soient sans action sur l'être moral, est impossible. La tristesse en est une des conséquences formelles, aidée qu'elle est d'ailleurs par le sombre aspect que cette même atmosphère donne aux villes perçues par le regard, ouverture directe, si l'on peut dire, de la pensée sur la matière.

Là, sinon dans les demeures aisées, tout est contradictoire à des habitudes quelque peu confortables apportées de chez soi. Les meubles sont durs, anguleux; et on dirait que cette Angleterre, si essentiellement maritime, donne à ses passagers, pour matelas, des biscuits de mer ! Pour moi, au risque de passer pour un efféminé et un sybarite, j'avouerai que je me réveille chaque matin aussi fatigué de mon lit que je le suis le soir de mes courses du jour. Je laisse aux physiologistes le soin d'expliquer quelle nature d'action ce malaise, cette lassitude peut donner à l'esprit.

Les viandes pesantes et généreuses, la bière nourrissante et capiteuse, les noyades de thé, tout cela alourdit, empâte, abêtit et exige un tel emploi de tout notre mécanisme, que l'esprit, déjà si vivement attaqué par les causes que je viens d'énumérer, ne sait plus vraiment où il en est.. ni s'il est!

DILIGENCES (*stages coaches*). — Un des premiers besoins du voyageur, en arrivant à Londres, c'est de connaître les moyens de locomotion pour se faire transporter soit dans une autre partie de l'Angleterre, soit dans la ville même. Les diligences qui desservent l'Angleterre partent régulièrement de Londres le soir, à sept heures et demie; les voitures auxiliaires (*auxiliary*

stages) partent à six heures. On doit les aller chercher aux auberges (hôtels) ci-après :

Swan's inn, pour Bath, Birmingham, Bristol, Carlisle, Chester, Holyhead, Exeter, Liverpool, Manchester, Norwich, Plymouth, Shrewsbury.

King's Arms inn Holborn bridge, pour Birmingham.

Bull and Mouth, *Bull and Mouth street*, pour Birmingham, Kidderminster, Edinburgh, Glasgow, Leeds, Nottingham, Strond.

Blossom inn, *Lawrence Lane*, pour Brighton.

Sarccens's head Snow hill, pour Cambridge.

Golden Cross, Charing Cross and Angel, St-Clement Strand, pour Caermarthen, Glocester, Chester, Holyhead, Dover, Lincoln, Barton, Hull, Portsmouth, Gosport, Cambridge.

Cross Keys, Wood street, pour Hastings.

The red eagle, Grace church street, pour Harwich, Hamborough, Gottemburg, Lincoln, Barton, Hull.

Bell and Crown, pour Southampton.

Il n'y a pas fort longtemps que l'usage des voitures de place et des omnibus est commun à Londres. Les cabriolets ne datent même que de ce siècle ; ce sont les cabriolets qu'on désigne par le mot cabs ; ce qu'à Paris on a improprement appelé de ce nom signifie, à Londres, voiture de place à un cheval.

Le nombre des fiacres et des cabriolets est aujourd'hui, à Londres, de 2,060. Pour chacun on paie un droit de 10 shillings par semaine.

Le prix d'un fiacre est de 1 shilling par mille, et 6 pence pour chaque demi-mille au delà ; si on le prend à l'heure, c'est un shilling pour une demi-heure, et 6 pence

pour chaque quart en sus. Le prix d'un cab est de 9 pence par mille.

Les monnaies qui circulent en Angleterre sont :

Monnaies d'or.

La guinée (21 shillings) vaut généralement..	25 fr.	40
Le souverain (20 shillings)................	25	»
La demi-guinée........................	12	60
Le demi-souverain......................	12	50

Monnaies d'argent.

L'écu de 5 shillings vaut généralement....	6	25
Le demi-écu........................	3	10
Le shilling........................	1	25
Six pence........................	»	60
Le penny vaut........................	»	10

Ce qui manque à Londres ce n'est pas la foule; le mouvement démesuré de la métropole britannique a encore été augmenté, dans ces dernières années, par l'introduction des omnibus et par l'usage des railways. Maintenant tout le monde est sans cesse par voies et par chemins d'un bout à l'autre des trois royaumes; et ce qu'il y a de vraiment curieux dans ce va-et-vient perpétuel, dans cette agitation de toutes les heures, dans ce mouvement de toutes les minutes, c'est le calme de ces infatigables pèlerins, c'est le flegme de ces gens affairés. Ceux qui n'ont pas vu Londres doivent difficilement comprendre comment une ville qui contient deux millions cinq cent mille habitants, et qui est le point central de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, qui voit entrer chaque jour dans la Tamise des centaines de vaisseaux,

qui possède des monuments superbes, les plus beaux parcs de l'univers, le plus riche commerce et la plus puissante aristocratie du globe, puisse être, en même temps, la capitale de l'ennui et de la tristesse. Quand on se promène dans les rues de Londres, au milieu de cette foule d'omnibus et de voitures, à travers cette population qui encombre les squares, les ponts, les promenades, on ne se rend pas compte au premier abord pourquoi tout ce qui frappe la vue , équipages splendides, magasins étincelants, édifices et public, a un aspect morne. Ce n'est qu'en cherchant à résoudre ce singulier problème qu'on parvient à découvrir que ce qui fait Londres si triste en dehors de sa sphère manufacturière et commerciale, c'est l'absence de l'élément essentiel d'animation, le *populaire*. A Paris, le populaire est partout, il égaie les rues et les places, les jardins publics et les boulevards; il existe dans la Chaussée-d'Antin aussi bien qu'au faubourg Saint-Antoine; il assiste au théâtre, se mêle à toutes nos cérémonies et domine dans toutes nos fêtes. A Londres, on dirait qu'il n'y a pas de peuple et que la ville est exclusivement habitée par des gentlemen et des mendiants. Uniformité de costumes, d'habitudes, de manières et de visages. Tout le monde a un habit noir, tout le monde se divertit de la même façon sépulcrale, tout le monde a le même air ennuyé. L'ouvrier, le marchand, l'oisif entrent dans le même public house, gardent la même attitude silencieuse, et ne se distinguent, à la première vue, par aucune différence. Qu'un homme du peuple rencontre un homme du peuple, et il lui dira en l'abordant ce que dit un nobleman à un nobleman : *What a beautiful weather! — Deligthful day,* répond l'interlocuteur; puis les uns et les autres passent

leur chemin. Dépouillez de sa livrée le domestique d'un lord, et rien ne vous empêchera de le prendre pour le lord lui-même; il a l'attitude raide et gourmée, l'air froid et méprisant de son maître. Tous les Anglais semblent avoir été taillés sur un patron unique. Il n'y a pas deux types véritablement distincts dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne. Nos voisins ont tous au même degré, ducs ou négociants, industriels ou gens du peuple, cette apparence froide et réservée, ces manières raides et compassées, tout cet ensemble extérieur, en un mot, qui constitue sur le continent, et surtout en France, ce que l'on est convenu d'appeler la distinction.

On a beaucoup parlé du comfort anglais. Voici ce qu'écrivait, dans un moment de boutade peut-être, un écrivain, M. Edmond Texier :

« Depuis mon arrivée dans ce pays, je suis à la recherche du comfort, et je déclare ne l'avoir trouvé nulle part : ni dans les tavernes, où l'on a pour siége des bancs de bois, et où les garçons restent trois quarts d'heure avant de vous servir une côtelette ; ni dans les théâtres, — je parle des théâtres aristocratiques, — où les banquettes sont tellement rapprochées qu'il est impossible de rester une demi-heure dans sa stalle sans avoir une courbature ; ni dans les hôtels, ni dans les maisons particulières, où les lits sont si durs qu'on envierait volontiers le rude matelas du corps de garde ; ni dans les appartements, presque toujours dépourvus de meubles, et qui ressemblent à des cabines de bateaux à vapeur. Les maisons sont tapissées de la base au sommet; je le crois bien ! les parquets sont si mal agencés et d'un si affreux aspect, que pour les gens riches, qui font établir des parquets semblables aux nôtres, le luxe consiste à n'avoir

pas de tapis. Quant à la propreté anglaise, il faut aussi s'étendre sur la valeur de cette locution, passée chez nous à l'état d'axiome.

« L'extérieur des maisons reluit comme le pont d'un navire, les grilles sont frottées chaque jour, le pas de la porte est lavé matin et soir; mais pénétrez dans l'intérieur, et vous trouverez de vieilles pantoufles ou de vieux linges et de la poussière sous tous les meubles. Dans ce bienheureux pays, qui regorge d'or, mais où le linge est un luxe très-rare, une nappe servira pendant toute une semaine sur la table du restaurant aussi bien que sur la table du bourgeois. Je ne parle pas de la serviette, elle n'existe pas. Il en est de la propreté anglaise comme de tout le reste, l'aspect général est satisfaisant, mais à la condition de ne pas insister sur les détails. « Si vous vou-« lez juger notre pays, me disait spirituellement un jeune « gentleman, ne perdez jamais de vue que nous badigeon-« nons, au moins une fois par année, nos maisons et nos « mœurs. » Je me tairai également sur la cuisine, c'est une véritable pharmacie. Dernièrement, à un banquet offert aux étrangers par des négociants, on porta des toasts à différentes réformes. Ici on boit perpétuellement aux réformes, c'est peut-être pour cela qu'on réforme si peu. Un économiste distingué, M. Adolphe Blanqui, se leva alors et demanda la parole. « Messieurs, dit-il, puis-« que nous sommes en train de réformer l'Angleterre, le « verre à la main, permettez-moi de boire à une réforme « indispensable, à la réforme de votre cuisine. » On but joyeusement à la réforme de la cuisine anglaise, ce qui n'empêchera pas les réformateurs de continuer à pimenter leurs sauces d'ingrédients pharmaceutiques, et à manger leur salade sans assaisonnement, à peu près telle

qu'on la donne en France aux tortues et aux lapins.

« Les journalistes anglais vont se récrier. « Si vous « n'avez trouvé ni le comfort ni la propreté en Angleterre, « diront-ils, c'est que vous n'êtes pas entré dans les mai- « sons des lords et des leaders, c'est que vous n'avez fré- « quenté que la bourgeoisie. » Je n'ignore pas en effet, que Northumberland-House, Sutherland-House, Devonshire-House, Aspley-House, et quelques autres demeures de Saint-James-Square et de Belgrave-Square sont les premières habitations du monde sous le rapport du luxe et de la tenue ; mais une nation où le comfortable est le privilége de quelques-uns, est-elle en droit de faire sonner si haut sa prétention au bien-être et à l'honorability ? J'avouerai également sans difficulté qu'il est quelques maisons bourgeoises à Londres tout aussi propres et tout aussi bien tenues que les mieux tenues et les plus propres du continent. J'ai eu l'occasion, je dirai la bonne fortune d'aller passer deux jours à la campagne chez un countryman des environs de Windsor, et je serais bien difficile si je ne convenais pas que son château, ou, pour parler plus modestement, sa ferme se faisait surtout remarquer par la propreté des objets et la bonne entente du service intérieur. C'est dans les deux jours que j'ai vécu sous le toit de cet honnête gentleman, que j'ai commencé à comprendre le charme que trouvent un si grand nombre de familles anglaises dans l'exercice de cette vie agreste et abritée ! »

Les costumes ne sont pas seulement motivés par le climat, les croyances et les mœurs ; une foule de circonstances viennent encore les modifier. Si le burnous de l'Arabe témoigne, dans un pays chaud, des habitudes nomades de ce peuple ; si la constante uniformité des cos-

tumes d'Orient atteste l'immobilité de ses mœurs, de sa croyance, de sa pensée, on pourrait en Europe suivre la mobilité des idées, la brièveté ou la longueur de leur règne par la durée des modes qui les reflètent. L'abandon de l'épée, l'usage universel du frac annonça en France le triomphe de l'égalité avant que ce principe se traduisît dans les institutions. Le costume peut encore faire connaître jusqu'à un certain point les maux physiques et moraux qui affligent un pays. Le choléra a doublé la consommation de la flanelle, et en Angleterre toutes les poches sont placées en dessous de l'habit ou de la redingote.

C'est que l'Angleterre est par excellence le pays de l'escamotage. Nos détrousseurs parisiens, qui sont cependant assez habiles, pâlissent devant les *pick-pokets* de Londres. Quand on se hasarde dans certains quartiers, on n'est jamais bien certain, quelque précaution qu'on prenne, de revenir chez soi avec sa bourse, sa montre ou son mouchoir. La subtilité de doigts des pick-pokets est telle, que Gavarni, cet intrépide observateur, qui connaît tous les endroits souterrains de Londres, ayant résolu un jour de se faire voler pour voir de quelle façon s'y prenait le voleur, mit quelques shellings dans la poche de son gilet et alla dans une taverne où il fut dévalisé au bout de dix minutes sans s'être aperçu de rien.

On m'a raconté un vol de lunettes d'or dont l'exécution est vraiment ingénieuse. Un monsieur est dans une foule; un individu lui prend le bras droit comme par mégarde et lui adresse force excuses; un autre lui prend le bras gauche de la même manière, et pendant qu'il est ainsi empêché, un troisième lui enlève délicatement ses lunettes, qui passent de main en main et disparaissent

avec le voleur. Si l'on va se plaindre au bureau de police, on vous répond qu'il n'est qu'un seul moyen de retrouver l'objet volé, c'est de faire insérer dans le *Times* ou dans tout autre journal une annonce par laquelle on promet de remettre la valeur intrinsèque de l'objet à celui qui le rapportera; mais dans ce cas, le voleur ne saurait être poursuivi. Comme il n'a pas été pris en flagrant délit, il est impunissable, et l'avis placé dans le *Times* n'est plus qu'une convention commerciale passée avec un inconnu.

Il n'existe pas à Londres de monts-de-piété : aussi le prêt sur gages est-il une des plus lucratives industries. Aucune police n'en surveille l'exercice. Le pawn-brocker ne s'inquiète nullement de la nature de votre droit de propriété. Vous lui apportez un objet, il en examine la valeur, et si dans l'année vous ne payez ni capital ni intérêts, le nantissement lui appartient sans que vous puissiez réclamer de *plus-value*. Une foule d'individus s'occupent spécialement à *faire le foulard*, et la moisson est tellement abondante que la revente de ces foulards forme une branche de commerce très-importante, ainsi qu'on va le voir.

Tout près de Newgate, dans une petite ruelle donnant sur Holborn-Mill et nommée Field-Lane, ruelle interdite aux voitures, on ne voit absolument que des mouchoirs d'occasion (second hand). Les boutiques, en forme d'échoppes, ont leur étalage avançant sur la rue, où les foulards sont exposés. Ils pendent, attachés à une tringle, afin que les promeneurs puissent reconnaître les foulards qu'on leur aurait dérobés. Les marchands et les marchandes se tiennent sur le pas de la porte de leurs boutiques et se disputent les chalands qui viennent, à la faveur de la nuit, acheter à vil prix les vols de la journée.

Cette ruelle est encombrée d'allants et de venants, et il règne dans ces repaires du recel une activité qui n'est jamais troublée par l'intervention de la police. En Angleterre, on poursuit vigoureusement les crimes dont l'effet est de compromettre le crédit, comme le faux, ou la sécurité des personnes, comme le meurtre, l'incendie et le vol commis avec violence; mais quant aux auteurs de filouteries et d'escroqueries, ils ne sont guère arrêtés que dans les cas de flagrant délit. L'administration sent-elle l'impuissance des lois pour réprimer les vols nombreux qui résultent de l'état social et ferme-t-elle les yeux sur le recel pour ne pas rencontrer trop de coupables? J'ai vu dans cette ruelle de Field-Lane de magnifiques foulards abandonnés à l'acheteur pour deux shellings et qui, le matin, avaient peut-être été vendus au prix de neuf shellings dans un magasin du Strand. J'ai pénétré dans plusieurs de ces boutiques immondes; dans toutes j'y ai vu des créatures à demi-vêtues, la robe ouverte par devant, et qui ne se contentent pas, si je dois m'en rapporter à leurs gestes, à leur mine et à leurs paroles, de l'honnête métier de recéleuses; la plupart de ces femmes sont Juives. Quelques-unes, au milieu de leur abjection, réalisent cependant ce type de beauté méridionale plus estimée en Angleterre que partout ailleurs. Une de ces femmes cherchait à escroquer la montre d'un ami qui m'accompagnait, et elle lui disait, en tâchant d'occuper son attention : *You are blue eyes, what a Frencheman are you? are you German?* (Vous avez des yeux bleus, quel Français êtes-vous? Êtes-vous Allemand?) Celui-ci retint une main qui s'égarait vers la poche de son gilet, et nous sortîmes. Dans la rue mon ami s'aperçut que l'habile recéleuse

était parvenue, malgré notre surveillance, à lui voler une demi-livre. On m'a assuré que la plupart des honorables négociants de Field-Lane parviennent, après dix ans de leur lucratif commerce, à se retirer dans les frais cottages qui égaient les environs de Londres.

Et cependant, pour tout ce qui intéresse la sécurité des personnes, la police est admirablement faite à Londres. On a souvent parlé des policemen, ces sergents de ville du pays. Tandis qu'en France notre esprit de rébellion fait de ces hommes quelque chose d'antipathique, là-bas l'esprit d'ordre produit un résultat contraire. Chez nous, le sergent de ville, qui sait que la population le voit avec défiance, agit envers elle sous l'empire instinctif d'un sentiment de réciprocité hargneuse, brutale. Là-bas, au contraire, où le policeman se sait bien vu, appuyé par l'opinion, il se conduit de façon à augmenter toujours l'heureuse efficacité de devoirs dans l'exécution duquel chacun l'aide. En France, la police agit en quelque sorte malgré les populations; en Angleterre elle opère avec leur concours même.

Aussi le policeman est obligeant, prévenant, poli; on l'interroge, on l'interpelle, on le consulte. Il est le renseignement vivant, l'appui naturel de tous. Il est propre et de bonne mine; son aspect a une sorte de dignité. J'ignore si, comme le sergent de ville parisien, il est parfois recruté dans des catégories suspectes; mais certes, à le voir, rien ne le fait penser.

Le service de ces hommes est organisé avec un ordre admirable. Il couvre à toute heure et en tous lieux l'immense ville de Londres d'un réseau de surveillance, de secours, qui est un des côtés les plus précieux du positivisme anglais. Reliés les uns aux autres par une limite

calculée, par un signal avertisseur, rien ne leur échappe sinon dans certains quartiers où, dit-on, l'autorité juge à propos de laisser un peu faire. La nuit, par exemple, ouvrez votre fenêtre, appelez : il accourt. Il vous dit l'heure et le temps qu'il fait; pour un incendie, il avertit son monde; pour un malade, il va chercher le médecin. Vers onze heures du soir il commence ce qu'on appelle la ronde de sûreté; c'est-à-dire qu'il s'assure si toutes les maisons sont bien fermées. Il va éprouvant chaque porte, et si un oubli, une négligence a fait oublier le verrou, il sonne, vous réveille, et signale le danger. Ajoutons qu'il est incorruptible et qu'il joue sa place à l'infraction. Tout ce qu'il se permet, c'est d'accepter la pinte de bière que lui passent le soir, à travers les barreaux des grilles, les cuisinières sensibles à son habit bien brossé. Pour moi, j'ai toujours très-volontiers interrogé les policemen, — jamais je n'ai parlé à un sergent de ville. — L'un attire, l'autre repousse... bien qu'il aime énormément à retenir !

En Angleterre, l'aristocratie existe jusque dans la domesticité des maisons.

Les grandes existences anglaises ont autour d'elles une foule de gens qui égale l'entourage créole. C'est d'abord la *house-keeper*, femme de charge, intendante; puis le *blitter* ou sommelier, le *valet de chambre*, qui a conservé l'appellation française, et la *lady's-maid*, gens sans livrée, mangeant ensemble, se fréquentant dans la maison comme une classe de pairs, et tenant le reste de la domesticité à une distance respectueuse égale au moins à celle qui les sépare des maîtres.

Vient ensuite la livrée, les valets de pied, les grands gaillards qui portent de longues cannes sur le strapontin

de la voiture, les bonnes d'enfants, le maître cuisinier, ayant aussi leur table à part, tenus à distance par les précédents, et ne frayant point avec la catégorie qui suit et qui se compose des aides de cuisine, des aides de garde-robe, des palefreniers, des marmitons, tout ce menu fretin qui vit de rogatons et de rognures. Ceux-là respectent plus la première classe des serviteurs que les maîtres eux-mêmes, qu'ils ne voient presque jamais, du reste, des profondeurs où ils vivent.

Il existe dans ce pays une telle servitude hiérarchique, que depuis le faîte jusqu'à la base de la société anglaise, chacun trouve en naissant sa place toute faite ; le noble, le membre du clergé, le gentleman, l'industriel, le commerçant, l'ouvrier, le salarié, etc., etc. Un fruitier retiré ne fréquentera plus son confrère de la veille encore en exercice.

La plupart des édifices anglais remontent aux siècles derniers et quelques-uns datent de la conquête. Windsor le plus magnifique château des rois d'Angleterre, cette noble construction, bâtie par Guillaume le Conquérant, semble avoir servi de modèle à toutes les habitations féodales dispersées sur le sol anglais.

On voit dans ces châteaux des tapisseries merveilleuses, des boiseries dont nous n'avons pas d'idée, des bahuts du moyen âge sans rivaux, des bronzes antiques, la plupart des anciennes porcelaines de Sèvres données par nos rois à leurs favoris. On y trouve des bibliothèques dont quelques-unes sont composées de 100,000 volumes choisis dans les ouvrages les plus rares et les plus chers ; et il n'y a guère aujourd'hui de tableau de maître qui, mis en vente en France ou en Italie, n'en sorte pour aller habiter l'une de ces demeures princières.

Les parcs, les jardins, les serres, sont aussi une partie très-remarquable des châteaux anglais.

Le duc de Devonshire, dans sa propriété de Chatsworh, y consacre plus de 300,000 francs par an. Cinquante personnes sont attachées à l'entretien de la partie spéciale des parcs anglais nommée *Pleasure ground.* Quant à la vie que l'on méne dans ces délicieuses retraites, il m'est facile de vous en donner une idée, car j'ai passé plusieurs jours dans le Yorkshire, chez lord ***.

En voici l'arrangement par le menu, comme dit Michel Montaigne :

Dès qu'un étranger arrive, on met immédiatement plusieurs domestiques à son service personnel ; on lui assigne un ou plusieurs chevaux de selle, une voiture de maître est constamment à sa disposition ; enfin on lui remet les clefs de la bibliothèque, du médailler, de la galerie, etc. Voilà pour les premiers moments. On va même quelquefois plus loin. On enlève ou on dissimule les objets qui pourraient lui être désagréables.

La journée, dans un château anglais, se partage en plusieurs actes très-distincts : le déjeuner d'abord, qui a lieu vers dix heures, et pour lequel une demi-toilette suffit; puis la promenade, la chasse, la pêche, le travail, puis le dîner, où il est de rigueur de paraître en grande tenue.

Après le dîner, on cause, on joue, on fait de la musique, quelquefois l'on danse.

Entre les deux repas, la plus grande liberté est laissée à chacun ; mais il serait tout à fait inconvenant, tout à fait *shocking,* à moins d'être sérieusement indisposé, de ne point rester au salon après dîner ou de se retirer de bonne heure.

Durant le temps qu'ils passent à la campagne, et pour une partie de la *high life*, c'est la majeure partie de l'année, les Anglais se visitent mutuellement, soit pour de vastes parties de chasse, soit pour des bals et des fêtes. Il n'est pas rare de se trouver ainsi réunis jusqu'à quarante ou cinquante étrangers, ayant un nombre proportionnel de voitures, de chevaux, de domestiques, chez un grand seigneur.

Cette vie errante et voyageuse plaît beaucoup aux Anglais. Elle est pour leur esprit et pour leurs yeux une source de distractions toujours nouvelles. Et puis ils ont de si admirables voitures de voyage! Des familles entières y sont si commodément transportées!...

Dans les châteaux, d'ailleurs, la chambre de chacun est si confortablement meublée, les appartements communs si admirablement installés; le parc offre tant de mousse, tant de fontaines, tant de bassins, tant de gazons, tant de volières, tant de jeux de toutes sortes, qu'il est facile de concevoir pourquoi, même au milieu des rigueurs de l'hiver, les Anglais délaissent la ville, où tout n'est que bruit, que fumée, que brouillard, pour la campagne où ils rencontrent la paix, la solitude ou la société, s'ils veulent des amusements nombreux, et, par-dessus tout, ce qui ne se trouve jamais à Londres, quelques rayons de soleil, pâles filets d'or qui tombent des nues et semblent un sourire mélancolique du ciel.

En France, les étrangers n'ont qu'à montrer leur passe-port pour être accueillis au Louvre, au Luxembourg, partout où il y a un chef-d'œuvre ou un objet curieux à contempler. A Londres il n'en est pas ainsi, il faut payer pour visiter les monuments, pour Mansion-House, pour Westminster, pour la Tour, pour le Zoological Gar-

den, etc. Il faut donner vingt-cinq sous pour voir le chœur de Westminster, et douze sous en plus si l'on veut contempler les tombeaux de Marie Stuart et d'Élisabeth, ces deux implacables ennemies, qui ne furent unies que dans l'éternité : on paie d'avance. Sur les murailles nues de l'église Saint-Paul se trouve une pancarte qui donne le tarif des curiosités.

Pour pénétrer dans l'intérieur.........	12 s.
Pour monter dans les galeries.........	12
Pour voir la pierre qui murmure.......	12
Pour visiter la salle des modèles........	25
Id. la boule..................	25
Id. l'horloge..................	12
Id. les caveaux....	25

Il n'en coûte donc qu'un peu plus de six francs pour visiter cette cathédrale de l'anglicanisme. Dans ce pays de l'or et de l'argent, Dieu lui-même fait payer l'hospitalité. — Le voyageur est prévenu.

Le Français se loge plus volontiers dans *Leicester square*, qui est le quartier des hôtels français et des commerçants français. *Sablonnière hôtel* est un des meilleurs de Leicester square, et ses prix sont modérés.

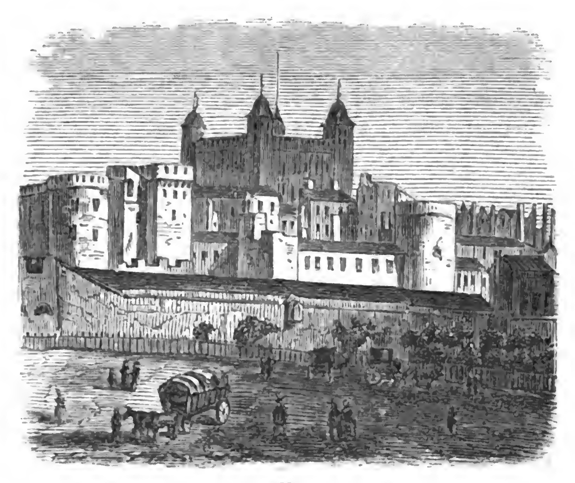
X. — MONUMENTS DE LONDRES.

Nous allons donner en peu de mots la description des principaux monuments de Londres.

La Tour est sur la place dite *Tower Hill*, au bord de la Tamise. C'est par l'aspect une vieille citadelle du moyen âge. Elle a été, pendant de longues années, la résidence des souverains anglais. Quoique la Tour ait

perdu toute son importance militaire, elle est toujours gardée par une force imposante, et chaque matin et chaque soir elle est ouverte et fermée selon les anciennes habitudes. Elle renferme un dépôt d'armes considérable et elle contient les archives de l'Angleterre.

Ce monument rappelle de nombreux souvenirs histori-



La Tour.

ques : c'est là que fut détenue la reine Elisabeth, par ordre de la reine Marie sa sœur ; on y voit la hache qui servit à trancher la tête de Jeanne Grey et d'Anna Boleyn ; c'est là aussi que furent étranglés, par l'ordre de leur oncle, les enfants d'Édouard. Warvick, Philippe d'Arundel, Leicester et beaucoup d'autres eurent la Tour pour prison. Dans l'église sont inhumés les deux comtes

d'Essex, Anna Boleyn, Catherine Howard et Jeanne Grey.

L'étranger peut visiter à la Tour un musée d'armes et d'armures fort curieux. Il y verra les armures de Robert d'Evreux, comte d'Essex, du prince de Galles, fils de Jacques Ier, de Charles Ier, d'Édouard Ier. Parmi ces armures, exposées à la curiosité du visiteur, une fut portée en 1838, au tournoi d'Eglinton, par le marquis de Waterford.

Il y a aussi la salle des Joyaux.

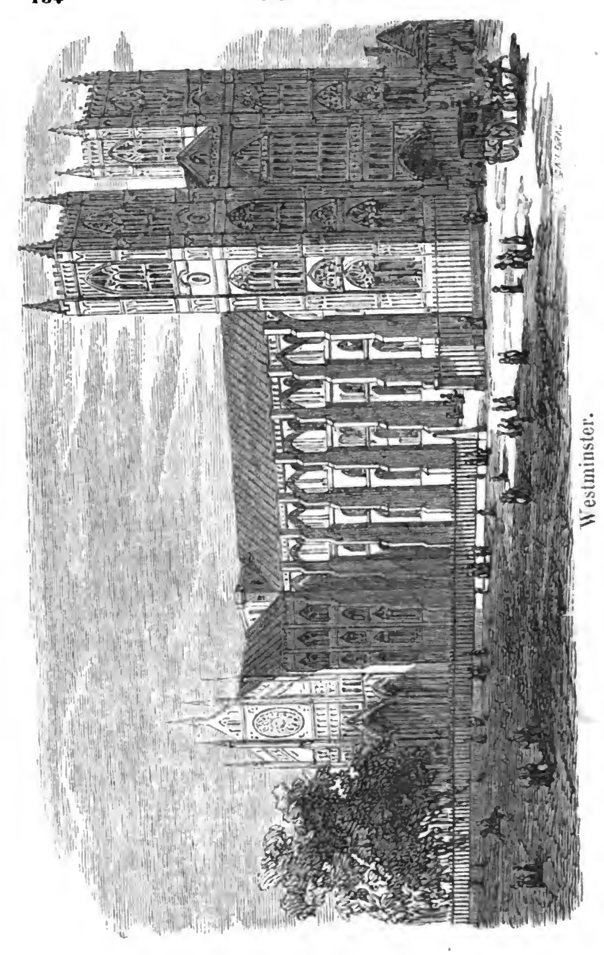
On délivre, au bureau de l'arsenal, des cartes d'entrée pour chacune de ces deux salles; elles coûtent six pence chacune.

L'entrée est de dix heures à quatre heures.

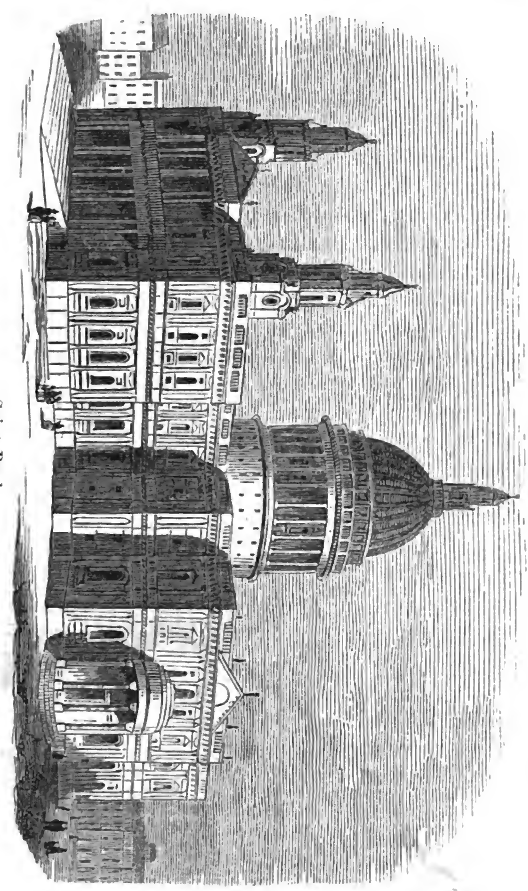
Westminster. Westminster est peut-être le plus beau monument de toute la Grande-Bretagne. Il fut commencé par Henri III et achevé par Édouard Ier; c'est du gothique pur. La longueur de l'église est de 120 mètres, sur 60 de largeur; la hauteur, du pavé à la toiture, est de 30 mètres, et du pavé du chœur à la lanterne, de 40 mètres.

Cette église a neuf chapelles, consacrées à saint Édouard, à saint Benoît, à saint Nicolas, à Henri VII, à saint Édouard le Confesseur, à saint Paul, à saint Érasme, à saint Jean, à saint Michel, à saint André et à l'abbé John Islip. Toutes ces chapelles ont des mausolées en grand nombre, dont quelques-uns sont magnifiques.

Les principaux monuments funèbres de ces chapelles sont : celui d'Edouard Talbot, de lord Hillis, de la duchesse d'Yorck, épouse du cinquième fils d'Édouard III; de Marguerite, mère de Henry VII; de Marie Stuart, d'Élisabeth, de Jacques Ier, de Buckingham, du duc de Montpensier, frère de Louis-Philippe Ier; de Shakspeare,



Westminster.



Saint-Paul.

de Milton, de Pope, de Goldsmith, d'Addisson, etc., etc. L'endroit où sont inhumés ces derniers s'appelle le *Coin des Poëtes*.

L'architecture du cloître est fort belle. Ne pas manquer de la visiter.

Église Saint-Paul. Saint-Paul est l'œuvre de l'architecte sir Christophe Wren. Les frais de construction et de décoration se sont élevés à la somme de 37,000,000 de francs. Cette dépense fut couverte à l'aide d'une légère surtaxe sur le charbon. Cet édifice colossal a 155 mètres de longueur, 85 de largeur et 700 de circonférence. Malgré sa grandeur, cette église n'a rien de bien curieux à contempler, si ce n'est la galerie de tombeaux et de cénotaphes consacrés à des personnages célèbres.

Buckingham palace. Voici Buckingham palace qui

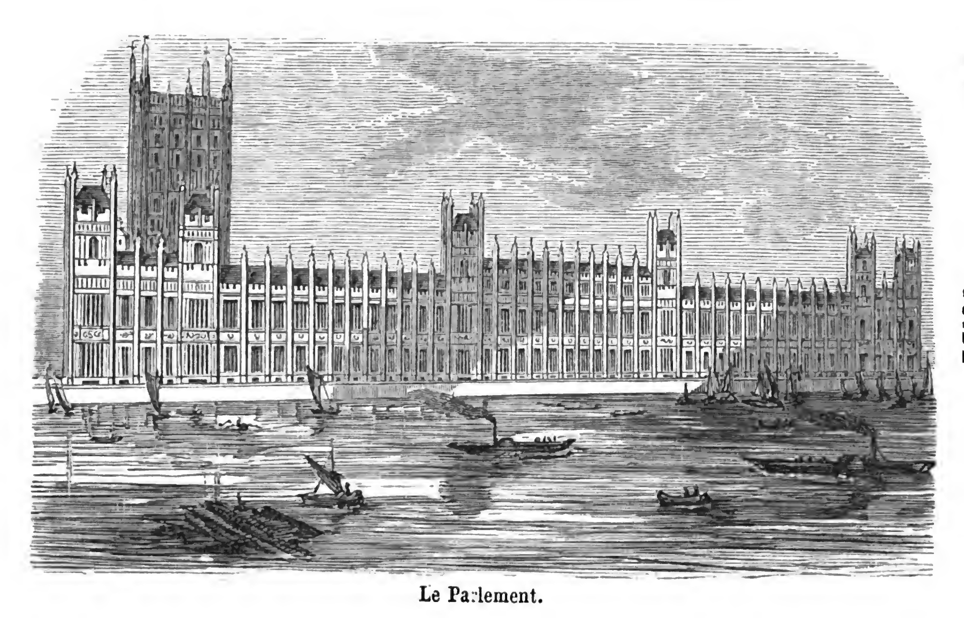


Palais Buckingham.

fait face au parc Saint-James et qui sert de résidence à la reine Victoria. Disons-le tout de suite, ce palais, qui était l'hôtel du duc de Buckingham, produit un peu l'effet, de loin, d'une grande filature, malgré l'arc de triomphe qui lui sert d'entrée. Le palais Saint-James, situé dans Pall Mall, qui remonte au temps d'Henri VIII, et qui ressemble à une forteresse, a au moins un aspect imposant. C'est au palais Saint-James qu'ont lieu les grandes cérémonies et les réceptions et baise-mains appelées *drawing Room*. Londres possède encore le palais de Kensington, qui a vu naître la reine Victoria et qui est la résidence de la duchesse de Sussex. Le palais de Lambeth, au bord de la Tamise, résidence de l'archevêque de Canterbury. Le palais de Sommerset, qui comprend dans ses dépendances la plupart des bureaux du gouvernement, les salles de l'université de Londres, de l'École de dessin, de la Société des Antiques et White-Hall, où fut exécuté Charles I[er]. De ce dernier palais il ne reste plus qu'une salle, la salle du festin dont on a fait une chapelle.

Le Parlement est situé au bord de la Tamise; sa façade se déploie le long de la rivière sur une étendue de plus de 300 mètres.

On entre dans le palais, complétement reconstruit à la suite de l'incendie qui eut lieu en 1834, par de magnifiques portes de bronze et d'où l'on arrive dans la salle: à l'extrémité est le trône royal, surmonté d'un dais; de chaque côté un tabouret, l'un pour le prince de Galles, l'autre pour le prince Albert; en face, la tribune des rapporteurs. On voit là les armoiries de toutes les dynasties qui se sont succédé sur le trône des trois royaumes. La salle reçoit le jour par douze fenêtres à vitraux peints; les siéges des lords sont recouverts en maroquin rouge



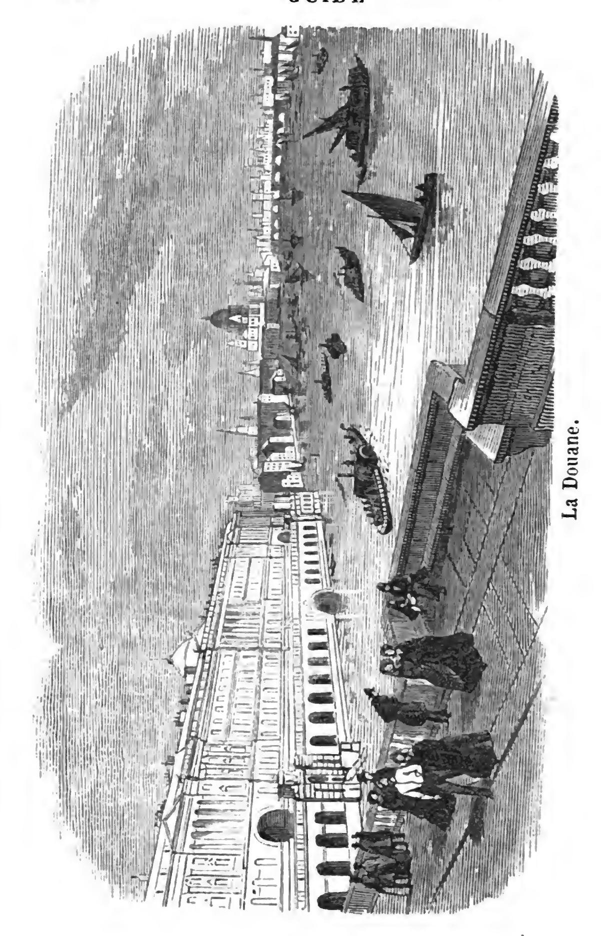
Le Parlement.

et un tapis de velours bleu à dessins d'or recouvre le parquet.

La salle des communes n'est pas encore terminée. Les députés tiennent donc leurs séances dans l'ancienne chambre des lords. L'étranger n'y peut pénétrer qu'à l'aide d'un laisser-passer signé par un membre.

Citons encore la Banque d'Angleterre, le *Mansion-House* et *la Douane*. La Banque est située Threadneedle street. C'est là que se fait une grande partie des affaires de l'Angleterre. Cet établissement est régi par un gouverneur, un sous-gouverneur, et trente-quatre directeurs dont huit sont renouvelés tous les ans. Le gouverneur touche quatre mille livres d'appointements, le sous-gouverneur trois mille, et chacun des directeurs deux mille. Sept cent cinquante commis sont employés dans cet établissement qui est toujours visible pour les étrangers, hors la salle des presses à *bank-notes*, pour laquelle il faut une permission spéciale. Le *Mansion-House*, Lombard street, sert de résidence au Lord Maire pendant l'année qu'il demeure en fonction. L'intérieur de ce bâtiment est d'une décoration splendide. Le Lord Maire reçoit de la cité huit mille livres comme frais de représentation; mais les dépenses ordinaires de chaque exercice est de dix à quinze mille livres, dépenses auxquelles les Lords Maires satisfont par leur fortune particulière. Les appartements de réception de *Mansion-House* sont toujours visibles sans nécessité d'aucune permission spéciale.

Dans Lower Thames street, avec une large façade sur la Tamise, s'élèvent les bâtiments de *la Douane* (Custom-House). Trois immenses portiques d'ordre ionien, dressés chacun sur six colonnes, donnent à cette construction un aspect de véritable grandeur. Entre le bâtiment et le



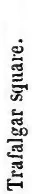
La Douane.

fleuve, s'étend un quai très-large, servant de promenade aux habitants des quartiers voisins; de là on domine le pont de Londres (London Bridge) et la Tamise, dans l'endroit où elle est sillonnée par le plus de steam-bots et de navires de tous bords. La Douane a 480 pieds de long; elle occupe de six à sept cents commis et environ mille hommes de peine : c'est la population de bien des villes. L'intérieur, qui peut être visité chaque jour de neuf heures à trois, sans besoin de permission, est des plus curieux; le mouvement extraordinaire qui l'anime donne une idée de l'importance des affaires commerciales qui se font à Londres.

Une des curiosités que l'étranger ne manque pas de visiter c'est le *Tunnel* ou pont souterrain, œuvre remarquable d'architecture, dont le mérite revient à un ingénieur français, M. Isambert Brunel. Ce pont souterrain, qui réunit les deux rives de la Tamise, de Rotherhithe à Wapping, n'a pas moins de 1200 pieds de longueur. Il se compose de deux arches voûtées, hautes de 7 mètres et larges de 5 m. 65, éclairées constamment au gaz. Entre les piliers de chaque galerie se trouvent quelques boutiques. Le prix du passage est de 1 penny.

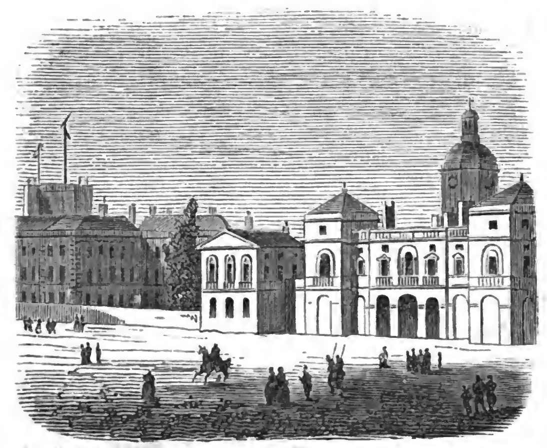
Londres à un nombre infini de squares ou belles places, la plupart garnies, au milieu, d'un enclos planté d'arbres. Parmi les plus beaux squares il faut citer Belgrave square, Bloomsbury square, Cavendish, Grosvenor, Hanover, St-James, Portland place, et Trafalgar square la plus belle place de la capitale britannique. Elle a deux fontaines, deux statues, et le fameux monument élevé à Nelson. On remarque aussi au coin de *Charing cross* le bel hôtel du duc de Northumberland.

Nous l'avons déjà dit, ce qu'il y a surtout de beau à



Trafalgar Square.

Londres, ce sont les parcs vastes comme la campagne et dont ni les Tuileries, ni le Luxembourg, ni même les Champs-Elysées ne sauraient donner une idée. Les noms des parcs de Londres sont Green park, Hyde park, où l'on voit la statue du duc de Wellington représenté en Achille, Regent's park, Kensington park, Victoria park, et enfin St-James's park, dont une des entrées est formée



Caserne des Horse Guards.

par le bâtiment dit des *Horse Guards*, situé presque en face de White Hall et qui n'a rien de bien remarquable.

Il faudrait aussi citer les noms des principaux hôtels et des résidences particulières. Aspley house, situé au coin de Hyde park, qui était l'hôtel du duc de Wellington, l'hôtel Chesterfield, une des plus belles maisons de Londres dont on remarque le monumental escalier, l'hôtel de

Cumberland, qui montre sa belle colonnade, l'hôtel Lansdowne, belle résidence du lord dont elle porte le nom, l'hôtel Marlborough, qui a servi de résidence à la reine douairière, l'hôtel de Northumberland, surmonté à son sommet du lion qui couronne les armoiries de l'ancienne famille des Percy, l'hôtel Spencer, et l'hôtel de Sutherland dans Pall Mall. Tous ces hôtels possèdent de magnifiques galeries de tableaux.

Les théâtres de Londres sont : le théâtre de Sa Majesté, autrement nommé Opéra-Italien, qui peut contenir 3000 spectateurs. La salle est très-belle. Prix des places : *Pitt* ou parterre, 8 schelling 6 pence, stalles d'orchestre, 21 schelling, stalles ou galeries, 5 schelling, galerie, 3 schelling 6 pence. Le théâtre de Covent Garden, autre théâtre italien, les prix sont les mêmes qu'au théâtre de Sa Majesté. Le théâtre de Drury Lane, où l'on joue la tragédie anglaise; Hay Market royal-theatre, opéras-comique, indigènes-comédies, tragédies, drames; Princess' theatre, même répertoire que le précédent; St-James's theatre ou théâtre français, c'est sur cette scène que les artistes parisiens vont transplanter à Londres notre répertoire dramatique. Puis viennent les théâtres secondaires où l'on représente des féeries, des drames, des mimodrames et des farces du cru, le Royal Lyceum, l'Adelphi, le Royal Olimpique, le théâtre de Mary-le-Bone, le théâtre de la cité, le théâtre Victoria, le Queen's theatre et le Royal Pavillon theatre.

Les autres lieux de distractions sont le casino *d'Argyl Room*, où l'on danse, une sorte de bal Mabille britannique, situé dans *Windmill Street; Cremorne Garden*, à l'extrémité de *King's Road Chelsea*, vaste jardin où l'on danse, notre château d'Asnières; *Surrey Zoological*

Garden, concerts sous la direction de Jullien. Le *Vaux-Hall*, concert vocal et instrumental, feu d'artifice, bals. Puis viennent les Jardins à thé, sortes de guinguettes, puis les tavernes et les *saloons*, établissements que la police ne tolérerait pas à Paris. Le plus célèbre est Picadilly saloon, qui est le bazar du *beau sexe*. En fait de curiosités, nous citerons encore le Colosseum (Colisée) dans Regent's park, le Diorama dans Regent's park, et le Cosmorama dans Regent's street.

C'est dans cette belle rue appellée Regent's street qu'il faut admirer cette longue suite de maisons uniformes qu'on nomme le *quadrant*.



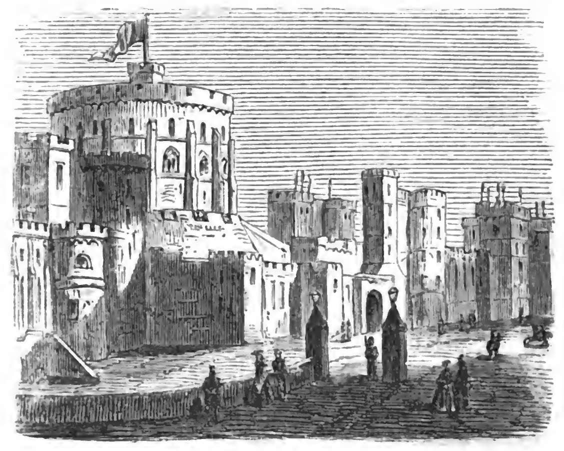
Le Quadrant.

Les principaux clubs de Londres, qui sont fort beaux, et dignes d'être visités, sont *l'Athæneum*, dans Pall Mall, le *Guard's-club* dans St-James's street, le *Reform-club*, le

Royal army and navy, dans Pall Mall, *l'United service club*, et *l'University-club*, dans Pall Mall.

XI. — **WINDSOR.**

Quoique situé hors de Londres, le *château de Windsor* doit figurer ici. Situé à 21 milles de la capitale, ce château, un des plus splendides qui existent, s'élève sur une éminence au pied de laquelle se déroule un paysage



Windsor.

ravissant. Construit dans l'origine par Guillaume Ier, il fut agrandi sous les successeurs de ce prince jusqu'à Édouard III, qui en fit abattre une grande partie pour construire à nouveau. On ne cessa d'y travailler depuis lors, et Georges IV, qui passa ses dernières années dans cette résidence, y fit faire d'immenses améliorations.

Tel qu'il est actuellement, le château de Windsor ne couvre pas moins de 32 acres.

L'*Église* renferme de magnifiques vitraux et un orgue, présent de Georges II, qui a coûté plus de mille guinées.

Le *Cimetière Royal* est un caveau de soixante et dix pieds de long, sur vingt-huit de large. De chaque côté sont creusées des niches destinées à recevoir des tombes; plusieurs renferment déjà des cercueils, car on y a déposé les restes des princes Édouard et Alfred, fils de Georges III, de la princesse Amélie, de la princesse Charlotte, de la reine Charlotte, du duc de Kent, de Georges III, du duc d'York, de Georges IV, de Guillaume IV, de la princesse Augusta, de la princesse Sophie, de Glocester et de la reine Adélaïde.

Les appartements d'État sont une suite de pièces que l'on peut visiter dans l'ordre suivant :

La *Chambre d'audience de la reine*, dont les murs sont couverts de tapisseries des Gobelins;

La *Chambre de Van Dyck*, contenant vingt pages de cet illustre peintre;

La *Chambre de Waterloo*, haute de 45 pieds, longue de 98 et large de 47, renferme 38 portraits des souverains, généraux illustres, hommes d'état remarquables, vivant à l'époque où fut livrée la bataille de Waterloo. Plusieurs de ces portraits sont l'œuvre de Lawrence;

La *Chambre de présence* ou mieux la salle de bal, construite et ornementée d'après le style Louis XIV, contient de magnifiques tapisseries des Gobelins, qui furent données par Charles X à Georges IV, et en outre, deux vases de granit de Prusse, offerts à Guillaume IV par Frédéric-Guillaume III, ainsi qu'un vase

en malachite, envoyé par l'empereur Nicolas à la reine Victoria.

Restent à visiter la salle St-Georges et la Chambre des Gardes.

Le public est admis gratuitement dans l'intérieur du château de Windsor, les lundis, mardis, jeudis et vendredis, sur permis donnés gratis chez MM. Colnaghi, 14, Pall-Mall Easted; Moon, 20, Threadnedle street; Mitchell, 33, Old Bond street; Ackermann, 96, Strand. Ces billets sont valables pour une semaine et personnels. On peut se rendre à Windsor par les Great-Western railway et South-Western railway; de plus, tous les omnibus qui sillonnent la Cité y conduisent, moyennant six pence, en 40 minutes.

XII. — JOURS ET HEURES D'ENTRÉE DANS LES ÉTABLISSEMENTS DE LONDRES.

Antiquarian Museum, dans Guildhall. — Tous les jours. — Avec billets.

Art Union Society, Suffolk street, Pall Mall. — Tous les jours de 10 heures du matin à 4 heures du soir. — Avec billets.

Asiatic Museum, 5, New Burlington street. — Lundi, mercredi et vendredi. — Avec billets.

Bank of Englang. —Tous les jours de 9 à 4 heures. — Entrée libre.

Botanic Gardens, dans Chelsea. — Tous les jours. — Avec billets.

Botanical Gardens, dans Regent's park. — Tous les jours. — Avec billets.

British Institution, 52, Pall Mall. — Tous les jours. — 1 sh. d'entrée.

British Museum, dans Great Russell street. Bloomsbury. — Lundi, mercredi et vendredi. — Entrée libre.

Chambre des Lords. — Tous les jours, mais avec un billet d'un lord ou d'un membre de la Chambre des Communes.

Chelsea Hospital. — Tous les jours.

Christ's Hospital, dans Newgate street. — Tous les jours. — Avec billets.

College of Surgeons Museum, dans Lincoln's Inn fields. — Lundi, mardi, mercredi et jeudi. — Avec billets.

Colosseum, dans Regent's park. — Tous les jours depuis 10 heures 1/2 jusqu'à 5 heures, et de 7 à 10 heures du soir. — 1 sh. d'entrée.

Cosmorama, 209, Regent's street. — Tous les jours depuis 10 heures. — 1 sh. d'entrée.

Cremorne Gardens, dans Chelsea. — Promenades, fêtes champêtres. — Tous les jours. — 1 sh. d'entrée.

Custom House (Douane), dans Lower Thames street. — Tous les jours de 9 à 3 heures.

Cyclorama, dans Albany street. — Tous les jours de 2 à 7 heures. — 1 sh. d'entrée. — En visitant en même temps le *Colosseum* on ne paye que moitié prix.

Diorama, dans Regent's park. — Tous les jours de 10 à 6 heures. — 2 sh. d'entrée.

Douane. — V. Custom house.

East Indian Museum, dans Leadenhall street. — — Tous les jours de 11 à 3 heures, excepté le samedi. — Avec billets du directeur. — Pendant le mois d'octobre, le muséum n'est pas ouvert.

Entomological Museum, 17, Bond street. — Le mardi. — Entrée libre.

Gallery of Illustration, 14, Regent's street. —Tous les jours. — 1 sh. d'entrée.

Geological Museum, Charing Cross.— Tous les jours. — Avec billets.

Grosvenor Gallery, dans Grosvenor street. — Tous les jours. — Avec billets.

Hampton Court. — Lundi, mardi, mercredi, jeudi et samedi. — Entrée libre.

Mansion House (Mairie), dans Poultry. — Tous les jours de 11 à 3 heures. — 1 sh. d'entrée.

Mint (la Monnaie), Tower hill. — Tous les jours de 11 à 3 heures. — Avec billets.

Monument (le Monument), dans Fish street hill. — Tous les jours. — 6 pence d'entrée.

Monnaie (V. *Mint*).

Museum of London Antiquities (Muséum des Antiquités de Londres), Liverpool street, Bishopsgate. — Tous les jours. — Entrée libre.

Missionaries' Museum (Muséum des Missionnaires), dans Bloomfield street. — Mardi, jeudi et samedi, de 10 h. à 4 h.

National Gallery. Trafalgar square. — Lundi, mardi, mercredi et jeudi. — Entrée libre.

Panoroma, dans Leicester square. — Tous les jours. — 1 sh. d'entrée.

Panorama du Nil, dans Piccadilly. — Tous les jours, à 3 heures et à 8 heures. — Prix d'entrée : Parquet, 3 sh. Parterre, 2 sh. Galerie, 1 sh.

Pantheon, dans Oxford street. — Tous les jours. — Entrée libre.

Parlement. — Avec un billet signé d'un membre.

Polytechnic Institution, Regent's street. — Tous les jours. — 1 sh. d'entrée.

Royal Academy, dans Charing cross. — Tous les jours de 8 heures du matin à 7 heures du soir, en mai, juin et juillet. — 1 sh. d'entrée.

Royal Military Academy, dans Chelsea. — Tous les jours. — Entrée libre.

Saint-Paul's Cathedral. — Tous les jours. — 4 sh. 4 pence, pour visiter ce monument dans tous ses détails.

Society of Arts, dans Adelphi. — Lundi, mardi, jeudi, vendredi et samedi, de 10 heures à 2 heures. — Avec billets.

Society of British artists. — Suffolk street. — Tous les jours, d'avril à juillet, depuis 9 heures jusqu'à la nuit. — 1 sh. d'entrée.

Tunnel, dans Rotherhithe. — Tous les jours. — 1 penny d'entrée.

Tower of London (Tour de Londres), dans Thames street. — Tous les jours. — 6 pence d'entrée.

Vauxhall Gardens. — Ouvert pendant l'été seulement. — Tous les jours, excepté le samedi, à 7 heures du soir. — 2 sh. 6 pence d'entrée.

Westminster Abbey. — Tous les jours. — 6 pence d'entrée.

Zoological Gardens, dans Regent's park. — Tous les jours depuis 10 heures jusqu'à la nuit. — Le lundi 6 pence, et 1 sh. les autres jours avec un billet d'un membre.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE:

Guide général dans Paris.
Guide dans les environs de Paris.
Guide dans les théâtres, bals et concerts.
Guide dans les monuments, églises, cimetières, etc.
Guide dans les musées et bibliothèques.
Guide de Paris à Bruxelles.
Guide de Paris à Londres.

SOUS PRESSE :

Guide sur les bords du Rhin.
Guide de Paris à la Méditerranée.
Guide de Paris à Nantes.
Guide de Paris au Havre.
Guide de Paris à Strasbourg.
Guide de Paris à Bordeaux et Bayonne.

Guide en France.
Guide en Belgique et en Hollande.
Guide en Suisse.
Guide en Italie.
Guide en Allemagne.
Guide en Espagne.

Guide dans Bruxelles.
Guide dans Londres.
Guide dans Vienne.
Guide dans Rome.
Guide dans Florence, etc., etc.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE

VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

Par une société de gens de lettres et d'érudits.

EN VENTE :

Curiosités littéraires.
Curiosités bibliographiques.
Curiosités biographiques.
Curiosités des traditions, légendes, usages.
Curiosités de l'archéologie et des beaux-arts.

SOUS PRESSE :

Curiosités des inventions et découvertes.
Curiosités philologiques et ethnologiques.
Curiosités anecdotiques.
Curiosités militaires.
Curiosités historiques.

Prix du vol. . . . 3 fr.

GUIDES ILLUSTRÉS

à 1 franc.

Ces Guides paraîtront de quinze jours en quinze jours dans l'ordre suivant :

*Guide général dans Paris.

*Guide dans les environs de Paris.

*Guide dans les théâtres, bals et concerts.

*Guide dans les promenades publiques.

Guide dans les monuments, églises, cimetières, etc.

Guide dans les musées et bibliothèques.

Guide dans l'Exposition de l'Industrie et des Beaux arts.

*Guide de Paris à Bruxelles.

*Guide de Paris à Londres.

Guide de Paris à Nantes.

Guide de Paris au Havre.

Guide de Paris à Strasbourg.

Guide de Paris à Bordeaux et Bayonne.

Guide de Paris à la Méditerranée.

Guide sur les bords du Rhin.

Guide en France.

Guide en Belgique et en Hollande.

Guide en Suisse.

Guide en Italie.

Guide en Allemagne.

Guide en Espagne.

Guide dans Bruxelles.

Guide dans Londres.

Guide dans Vienne.

Guide dans Rome.

Guide dans Florence, etc.

Les Guides marqués d'un astérisque sont en vente.



PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7



